N° 788 42e Année Tome CCXXVII 15 Avril 1931

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





PRIX DU NUMÉRO

France, 5 *fr.* — *Étranger* : 1/2 tarif postal, 5 *fr.* 75; plein tarif 6 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LA FRANCE EN TUNISIE[1]

I

L'ŒUVRE DE LA FRANCE

Quand on débarque d'Algérie en Tunisie, après avoir traversé les sites enchanteurs de la Numidie, on est frappé sur-le-champ par le contraste des deux pays. Bien que, géographiquement, la Tunisie soit un prolongement de l'Algérie, notre séjour séculaire dans ce dernier pays l'a marqué d'une forte empreinte. Si nous sommes bien chez nous en Tunisie, tout de même nous sommes dans un pays de protectorat, tandis qu'en Algérie on se sent davantage en France.

Cette question du protectorat est fort controversée. Pour les uns, c'est une fâcheuse anomalie qui eût pu sans doute disparaître à la faveur du Traité de Versailles. Pour d'autres, c'est un écran protecteur qui permet le développement, sans choc ni accroc, de notre influence.

M. de Lanessan, ancien chargé de mission en Tunisie, disait en 1887, après avoir été l'adversaire de Jules Ferry, que « le protectorat est, de toutes les formes d'administration des colonies, la plus favorable au pays colonisé et à la nation colonisatrice, parce qu'il est le plus économique et le plus humain ».

(1) Je dois des remerciments à M. Manceron, l'éminent Résident général, à M. R. d'Orgeval, chef du Service de la Propagande et du Tourisme, dont l'activité a beaucoup contribué à mieux faire connaître la Tunisie, à MM. Beaufils, Bertholle et Clément, contrôleurs civils, et surtout à M. Hartmann, l'affable et averti Directeur du Service de la Presse, dont les renseignements m'ont été précieux.

C'est certainement le système le plus souple, celui qui s'adapte le plus aisément aux conditions, si changeantes, de la vie économique actuelle. Il n'est que de mentionner à cet égard les réactions administratives rapides et utiles qui intervinrent l'été dernier pour combattre la crise agricole provoquée par la dépression économique mondiale.

De plus il n'est pas douteux que, vis-à-vis des indigènes, une suppression du Protectorat, entraînant la disparition du Souverain, de sa cour, de son entourage administratif (ministres, etc.), aurait des effets peu heureux et serait vivement exploité, politiquement, contre l'action de la France dans ce pays.

§

Les Français, administrateurs, soldats et colons, ont su tirer profit de l'expérience faite en Algérie, de la connaissance qu'ils y ont acquise du monde musulman, des différences de mentalité qui existent entre les Arabes et les Kabyles. Ils ont ainsi évité de tomber dans les lourdes fautes qui ont été à l'origine le tribut de leur ignorance des pays barbaresques.

Lorsque l'envoi d'une armée française en Tunisie fut décidé en avril 1881 et que le 12 mai 1881, au palais du Bardo, le bey fut contraint de signer un traité qui le plaçait sous le protectorat de la France et par lequel il s'engageait à ne négocier avec l'étranger que par l'intermédiaire d'un Résident français, véritable ministre des Affaires étrangères du bey, les finances de la Régence se trouvaient dans le plus grand délabrement.

Le pays, mal administré, cessait de payer les intérêts des emprunts que nous lui avions consentis et les actes de brigandage étaient à l'ordre du jour.

La France a imposé en Tunisie l'ordre, la justice et la tranquillité. Elle a établi des finances régulières, organisé un outillage économique et sanitaire que l'on s'emploie activement à compléter.

Malgré les difficultés inhérentes au régime, la France a accompli en Tunisie une œuvre dont elle peut être fière; qu'il s'agisse de la colonisation pure, je veux dire de la mise en culture des terres, de l'essor des villes, de l'ouverture de ports, du développement de l'instruction et de l'hygiène, de l'avancement des travaux publics, du commerce et de la navigation, l'influence et l'intervention de la France sont partout visibles.

Dignes successeurs des Romains qui, se substituant à Carthage, développèrent dans ce pays une civilisation florissante, qu'attestent d'innombrables et merveilleux vestiges, nous y faisons régner, après la « pax romana », la paix française, source d'ordre et de prospérité.

§

D'abord les villes : elles sont moins nombreuses et moins populeuses qu'en Algérie, mais aussi la Tunisie est-elle plus exiguë; si l'élément indigène y est prépondérant, c'est que nous ne sommes en Tunisie que depuis un demi-siècle, c'est aussi que la population musulmane constitue dans les cités une bourgeoisie industrieuse, cossue et instruite.

A Tunis qui, au recensement de 1926, comptait 186.000 âmes, comme à Sousse, à Sfax, on a respecté la ville arabe qui a conservé, avec ses souks pittoresques, ses ruelles mystérieuses, ses mosquées, ses minarets et ses koubas, tout son charme d'antan.

En Algérie, par contre, on ne s'est pas embarrassé d'urbanisme et les conquérants de 1830 ont commis la grosse erreur de construire les villes européennes en pleins centres arabes. Il en résulte aujourd'hui qu'une grande métropole comme Alger se débat dans d'inextricables difficultés.

A Tunis on a eu la sagesse de construire la ville européenne, qui dénombre déjà 80.000 habitants, en bordure de la Médina indigène.

Alors que la paradoxale capitale religieuse de la Tuni-

sie, Kairouan, — je dis « paradoxale », parce qu'elle est bâtie dans une région désertique et que ses habitants vivent péniblement de l'industrie des tapis, — végète à l'abri de ses remparts et à l'ombre de ses magnifiques mosquées, Bizerte, Sousse et Sfax manifestent une prodigieuse activité, dont fait foi le trafic croissant de leurs ports.

Sfax notamment, capitale du Sud-Tunisien, relié à Tunis par des trains qui, toutes proportions gardées, comparés surtout aux trains algériens, méritent le qualificatif de rapides et de confortables, est devenue, grâce à son oliveraie et au phosphate, une grande et belle cité construite dans le style mauresque.

Bien que les statistiques ne lui donnent qu'une trentaine de mille âmes, Sfax compte aujourd'hui avec ses jardins plus de quatre-vingt-dix mille habitants et s'agrandit de jour en jour au détriment de la mer. Le nombre des jardins de Sfax dépasse quinze mille.

§

J'ai voulu voir, après Pierre Mille, l'ardent et sympathique zélateur colonial, l'oliveraie de Sfax du haut du mirador de Touil Ech Cheridi. Partant de la mer, une forêt immense s'enfonce de soixante-dix kilomètres dans les terres et des arbres tracent à perte de vue d'innombrables avenues. M. Bertholle m'a cité un chiffre : huit millions d'oliviers plantés depuis 1901, moins de trente ans, grâce à l'idée géniale d'un journaliste français, Paul Bourde, auquel Sfax vient d'ériger un monument.

Dans son discours d'inauguration de la statue de Paul Bourde, le 13 avril 1930, le Résident général, M. Manceron, a évalué la surface plantée d'oliviers à 220.000 hectares, le nombre des arbres portant fruits à quatre millions. Un pied d'olivier en plein rapport vaut environ mille francs. On peut donc fixer la valeur de cette forêt à trois milliards sans crainte de se tromper beaucoup.

§

Je ne voudrais pas étayer de nombreuses statistiques les progrès réalisés par la colonisation française. Les quelques chiffres que je vais citer prouvent ce que nous avons fait dans la Régence depuis cinquante ans que nous y sommes.

Lorsque nous sommes arrivés en Tunisie, en 1881, les voies ferrées étaient inexistantes; aujourd'hui les divers réseaux tunisiens s'étendent sur plus de deux mille kilomètres. Il n'y avait que des routes de caravanes et de méchantes pistes reliant les principaux centres; en 1928 la longueur des routes construites atteint 5.430 kilomètres.

Les mines exploitées sont au nombre de 61 et la valeur du minerai exporté en 1928 s'élève à plus de 103 millions. La production annuelle du phosphate de chaux monte à environ trois millions de tonnes; sa valeur est supérieure à deux cents millions de francs.

Le débit moyen journalier des sources alimentant les centres habités passe de 56.600 mètres cubes en 1919 à 1.803.442 en 1928. Quant au volume utilisable des eaux d'irrigation permanente destinées à l'hydraulique agricole, volume journalier, il monte, dans le même laps de temps, de 269.000 à 523.000 mètres cubes.

Et l'hygiène? Comment dire en quelques lignes tout ce qui a été fait : les hôpitaux, les dispensaires, les crèches, les gouttes de lait, les sociétés de bienfaisance. Ces dernières ont secouru en 1928 plus de 215.000 personnes.

L'hôpital civil français de Tunis a soigné 3.567 personnes en 1928; l'hôpital Sadiki 4.151 Musulmans, dont 3.834 sont sortis guéris. L'hôpital des Contagieux de la Rabta a accueilli la même année 622 malades. Tous les hôpitaux et infirmeries-dispensaires de l'intérieur ont traité 977 Européens et 4.584 indigènes. L'Institut Pasteur est en pleine activité et rend d'immenses services.

Pour être complet il faudrait relever, chiffres à l'appui,

les progrès de l'agriculture, du commerce et de la navigation, l'œuvre magnifique accomplie par la mutualité agricole et commerciale, l'essor pris par la prévoyance sociale.

Mentionnons l'organisation juridique du régime de la propriété, qui a permis d'étendre considérablement la surface des terres cultivées et a constitué pour beaucoup d'habitants l'accès au crédit de l'Etat. Mentionnons aussi l'Institut Arloing, qui s'occupe de la lutte contre les épizooties et des améliorations à apporter à l'élevage.

Nous indiquons plus loin la place d'avant-garde que détient l'école française en Tunisie et le rôle de pionnier de notre civilisation qu'elle y joue.

En vérité tout observateur dépourvu de parti-pris doit s'incliner devant les résultats que les Français ont obtenus dans la Régence.

II

LES ITALIENS DANS LA RÉGENCE

Je voyage entre Tunis et Sfax : dans notre compartiment la conversation s'engage. Avez-vous remarqué que c'est dans le train que l'on apprend, si l'on veut s'en donner la peine, le plus de choses intéressantes? En face de moi est installée une dame maltaise née en Tunisie, dont le mari est également maltais; la dame est allée mettre au monde un fils à Malte pour que son enfant garde la nationalité anglaise; à côté d'elle est assise une jeune fille du type sicilien le plus pur : ses parents étant naturalisés français, elle a également acquis notre droit de cité, mais elle s'apprête à le troquer contre celui d'un Italien avec lequel elle est fiancée. A ma droite se trouve un jeune homme, né en Tunisie et demeuré Italien, qui ne sait pas un mot de sa langue maternelle et s'exprime parfaitement en français; du reste, si l'une de ses sœurs a épousé un Maltais, l'autre s'est mariée à un Français.

J'ai sous les yeux un raccourci de la situation démographique de la Tunisie, véritable mosaïque de races, où Musulmans, Israélites, Français, Italiens, Maltais se coudoient sans antagonisme.

Interrogez un « regnicolo », c'est-à-dire un Italien de la Péninsule, sur la force démographique de ses compatriotes comparée à la nôtre, il grossira régulièrement la part des siens. D'aucuns vous diront que la Tunisie compte cent mille Italiens et péniblement cinquante mille Français, tous fonctionnaires au demeurant; certains iront même jusqu'à prétendre qu'il y a cent mille sujets de Victor-Emmanuel — si j'ose encore m'exprimer ainsi — dans la seule ville de Tunis.

La réalité est bien différente; si nous nous en tenons aux chiffres du dernier recensement de 1926, on dénombrait à ce moment dans la Régence 89.216 Italiens et 71.020 Français (population civile). Il est certain qu'au recensement qui vient d'avoir lieu, la situation démographique de la population française sera nettement améliorée vis-à-vis de l'élément italien.

En effet, la progression de l'élément français est plus rapide que celle de l'élément italien qui, depuis 1906, est resté pour ainsi dire stationnaire. Alors qu'à cette époque les Italiens chiffraient déjà 81.156 unités, les Français n'étaient que 54.610. Ceux-ci ont donc avancé de 17.000, ceux-là seulement de 8.000.

§

Cette stagnation de la population italienne s'explique par plusieurs raisons : en premier lieu les naturalisations, en deuxième lieu l'arrêt presque complet de l'immigration (2), ou plus exactement la compensation des arrivées par les départs.

Malgré la situation privilégiée qui leur est concédée par le renouvellement tacite des Conventions de 1896, dénoncées en 1919, qui permettent aux Italiens de

(2) Cf. p. 265 la reprise de l'immigration italienne.

deuxième ou troisième génération, nés en Tunisie, d'échapper à l'assimilation, le mouvement des naturalisations prouve que l'influence française gagne du terrain.

En vertu de la loi du 20 décembre 1923 (3) nous dénombrons, en 1924, 1.650 naturalisations; en 1925, 3.298; en 1926, 3.174; en 1927, 2.958; et en 1928, 2.919.

Et parmi ces naturalisés la proportion des Italiens est écrasante. Elle éclipse de loin les autres nationalités. En additionnant les majeurs et les mineurs j'ai trouvé, pour les cinq années allant de 1924 à 1928, 7.004 naturalisations d'Italiens, soit presque le dixième de la population transalpine.

Pourtant, les Italiens jouissent dans la Régence d'avantages énormes : ils ont leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs institutions de bienfaisance, leurs associations, leurs journaux, leur « dopo lavoro » (institution de propagande post-scolaire) ; ils sont soumis surtout au travail de sape, insidieux et inlassable, des organisations fascistes, dont la trame s'étend sur tout le pays.

Nous nous heurtons en Tunisie dans notre œuvre d'assimilation à une résistance opiniâtre, acharnée, des chefs de la colonie italienne, qui eux-mêmes ne font que traduire les ordres reçus de Rome.

Il faudrait dissoudre impitoyablement, en Tunisie, comme sur notre territoire, les organismes politiques qui tendent à constituer un Etat dans l'Etat français et dont les manœuvres sont contraires à l'intérêt national.

Malheureusement notre répression est bridée par les conventions de 1896. Au demeurant peut-on dire de la « Societa Nazionale Dante Alighieri », particulièrement active, que c'est un organisme politique de son pays. Pour parler comme les Allemands, on peut se demander où s'arrête la « Kultur » et où commence la « Politik ». La discrimination est bien délicate à opérer.

(3) Voir chapitre IV.

§

La très grande majorité des Italiens de Tunisie sont nés dans la Régence et ne connaissent l'Italie que de nom : sur les 89.000 Italiens qui résidaient en Tunisie en 1926, 38.000 seulement étaient nés en Italie, le reste en Tunisie.

En 1928, pour 7.425 arrivées d'Italiens on compte 6.892 départs. Pendant quelques années, en Tunisie comme en France, l'immigration avait été notablement ralentie.

Toutefois l'immigration italienne a un peu repris au cours du dernier trimestre de 1930, l'Italie ayant de nouveau ouvert ses frontières à ses nationaux. En décembre 1930 l'immigration italienne a atteint le chiffre de 424; c'est le contingent le plus important de l'année écoulée.

Pour parer aux dangers de cet afflux de main-d'œuvre, depuis le 15 janvier 1931 on demande à tout travailleur italien venant en Tunisie de produire un contrat de travail régulier.

Le journal *Voix du Tunisien* (19 septembre 1930) voit dans l'équilibre des départs et des arrivées une tactique habile des autorités italiennes qui soustrairaient ainsi les Italiens de Tunisie à l'influence française, les empêcheraient de se naturaliser et créeraient entre les « Italiens tunisiens » et ceux de la Métropole des relations aussi étroites que continues. De plus le nombre des Italiens qui auront séjourné en Tunisie se chiffrera par dizaines de mille (et non par centaines de mille comme l'écrit l'auteur de l'article) au bout de quelques années.

Cette explication mérite d'être citée. Si elle est exacte elle éclaire d'un jour singulier les manœuvres de nos rivaux.

Quoi qu'il en soit, phénomène réjouissant pour nous, la natalité des Français de Tunisie balance celle des Italiens. En 1928 les statistiques accusent 2.557 naissances de Français contre 2.677 naissances d'Italiens, du côté

français un excédent de naissances de 1.393 unités, du côté italien un excédent de 1.309.

C'est surtout à l'école que l'on voit, en dépit de la concurrence des établissements italiens, l'avance de l'idée française.

On dénombrait en 1928 environ 250 Italiens dans nos écoles secondaires, plus de 9.200 dans nos écoles primaires publiques et privées.

Si des chiffres ont une éloquence, ce sont bien ceux-là.

§

Encore que disent et que fassent les fascistes, la Tunisie, par la force du rayonnement de notre civilisation, est en train de devenir française. Que dis-je? Elle l'est déjà et le problème italien ne devrait plus s'y poser.

Il est souvent question du danger italien en Tunisie; or ce danger est inexistant et, s'il existe, ce n'est pas dans la Régence qu'il faut essayer de le découvrir, mais dans la Péninsule.

Les Italiens de Tunis — je parle de ceux qui y sont nés — ne sont pas encore Français, mais ils ne sont plus Italiens, ils sont Tunisiens; ils parlent admirablement notre langue, apprécient notre œuvre, notre génie colonisateur et notre régime : ce sont des Français en puissance.

Aidons-les donc à le devenir.

Ainsi nous fondrons, comme en Algérie, dans le même creuset, le creuset français, les races européennes disparates qui peuplent et fécondent la Régence.

III

LA POLITIQUE DE PRESTIGE DE L'ITALIE

Bien que les agents fascistes déploient une grande activité sur tout le territoire de la Régence, leur action est

freinée par la menace d'expulsion. De 1919 à 1928, 497 Italiens ont été l'objet de cette mesure, dont 61 en 1928, sans qu'on puisse l'attribuer toujours à des raisons politiques.

Si on laissait faire les partisans de M. Mussolini, la Tunisie deviendrait un foyer de troubles et la bonne harmonie qui règne actuellement entre ses habitants de races si diverses serait vite remplacée par la zizanie. On n'a pas perdu le souvenir en Tunisie — du reste la chose est récente — d'un fonctionnaire italien, véritable agent provocateur, qui avait la spécialité de faire exploser des bombes inoffensives sur son passage à seule fin de créer des incidents diplomatiques. Cet exalté trouva bon, sous un prétexte quelconque, d'organiser à Tunis une démonstration de ses nationaux. Suivi de deux mille Italiens, il se dirigea vers la Maison de France pour remettre une adresse de protestation au Résident Général.

Mal lui en prit : non seulement il ne fut pas reçu, mais on lui fit savoir que si la manifestation ne se dispersait pas séance tenante, la troupe allait intervenir. Devant cette attitude ferme de la Résidence, les fascistes s'égaillèrent et peu après le bouillant consul était rappelé.

Rappelons également l'incartade d'un ministre italien, M. Balbo, qui, il y a quelques années, débarqua d'avion à Tunis, sans crier gare et, oubliant même de déposer sa carte à la Maison de France, présida une réunion nationaliste italienne pour disparaître ensuite aussi subrepticement qu'il était venu (4).

§

Obligés de renoncer aux manifestations extérieures, notamment aux cortèges et au port de la chemise noire, les fascistes se rattrapent en contrôlant minutieusement tous

(4) Pour être juste, remarquons que tout récemment ce même ministre, amérissant à Kénitra avec son escadrille d'hydravions, se rendant au Brésil, est allé saluer courtoisement M. Lucien Saint dès son arrivée. Son geste à Tunis était donc prémédité.

les membres de la colonie italienne. Un Italien, né en Italie, qui veut se faire naturaliser Français ne peut obtenir les papiers indispensables. En revanche les Italiens qui gardent leur nationalité sont exonérés de toute obligation militaire. Des subsides sont accordés aux familles nombreuses.

On me cite le cas d'Italiens qui, grevés de lourdes charges familiales et en mal d'argent, se sont adressés directement au Duce, en lui faisant comprendre que, faute de secours, ils adopteraient avec leurs familles la nationalité française. La démarche réussit toujours et l'allocation ne se fait pas attendre.

Le cinéma et notamment la société italienne de films nationalistes « Luce » tiennent une large place dans la propagande profasciste. Pendant que j'étais à Tunis, on a projeté sur l'écran la cérémonie du mariage de la fille du Duce. L'enthousiasme d'une partie de l'assistance tourna au délire pendant que résonnaient les accords entraînants de l'hymne fasciste *Giovinezza*. Cependant de nombreux spectateurs s'abstenaient de toute manifestation; mais aucun coup de sifflet, aucune protestation ne partirent de la foule. Situation assez bizarre : il y a des fascistes à Tunis, il y a surtout des indifférents, mais les antifascistes sont rares, ils sont à Paris, à Bruxelles, partout sauf en Tunisie.

Je mentionne pour mémoire les campagnes tendancieuses de la presse italienne, dont le tirage ne compte guère comparé à ceux de la *Dépêche Tunisienne* ou du *Petit Matin*, et je relève les efforts incessants des dirigeants italiens pour empêcher la dénationalisation de la jeunesse, les œuvres innombrables qui l'accaparent à sa sortie de l'école, qu'il s'agisse du « Dopo lavoro », de la « Dante Alighieri » ou surtout des colonies de vacances créées dans la Péninsule à l'usage des petits Italiens nés dans la Régence et ne connaissant que par ouï-dire leur pays d'origine.

§

Mais l'Italie a recours à d'autres moyens pour affirmer son prestige. Elle ne se contente pas de l'action personnelle, de la pression individuelle, elle recherche toutes les occasions de montrer son pavillon : non seulement aux boutonnières de ses nationaux, où il voisine avec le *gagliardetto,* qui est l'insigne fasciste, mais encore aux devantures des boutiques, des banques et aux fenêtres des particuliers. Quand même, pour le Congrès Eucharistique, le drapeau italien était noyé dans les flots d'étendards français.

N'ayant pu obtenir du Saint-Père qu'un cardinal italien le représentât au Congrès, les armateurs de la Péninsule eurent la délicatesse d'embarquer le cardinal Lépicier, légat papal, sur un paquebot qui s'appelait, comme par hasard, *Città di Tunisi* et était pavoisé aux couleurs du Pape et du Royaume d'Italie. Le tricolore français avait été oublié.

§

La politique de l'Italie en Tunisie consiste à se montrer, c'est une politique ostensible.

Pour nous en tenir à la navigation, je trouve dans les statistiques officielles de 1928 que 951 vapeurs et 765 voiliers italiens ont mouillé dans les ports tunisiens pour y débarquer tout juste 112.000 tonnes de marchandises et 10.500 passagers.

Par contre 1.093 vapeurs et 91 voiliers français ont débarqué la même année 457.000 tonnes de marchandises et presque 40.000 passagers. Ces chiffres ne sont-ils pas caractéristiques?

Cette disproportion entre le nombre des bateaux et leur tonnage utile se révèle encore plus éclatante à la lecture des chiffres du commerce des deux pays.

A l'importation, la France s'inscrit en 1928, en milliers

de francs, pour 1.068.363, l'Italie pour 91.875; à l'exportation, la France pour 605.173, l'Italie pour 130.465.

Et encore la part de la France devrait-elle logiquement s'augmenter des chiffres de l'Algérie, qui sont presque aussi élevés que ceux de l'Italie : 151.577 aux entrées, 63.760 aux sorties.

Le commerce total de la France-Algérie avec la Tunisie atteint presque deux milliards (1.895.876.000 francs), celui de l'Italie un peu plus de 222 millions (222.349.000 francs).

Que viennent donc faire les navires italiens en si grand nombre dans les ports tunisiens, sinon y exhiber la Croix de Savoie?

§

L'Italie observe, mais avec plus de succès, la même tactique pour son aviation. En échange du droit de survol de l'Italie pour nous rendre en Syrie, nous avons concédé à nos voisins une ligne Rome-Tunis.

Les Italiens ont mis en service sur cette ligne leurs pilotes les plus éprouvés et leurs meilleurs appareils, les plus grands (douze places) et les plus confortables, à côté desquels les hydravions français de la ligne Tunis-Ajaccio-Marseille avec leurs six fauteuils en rotin font piètre figure (5).

Les appareils italiens sont plus rapides que les nôtres et, par surcroît, leurs tarifs sont plus réduits. Grâce au dumping, le coût du passage en avion n'est pas plus élevé que celui d'une traversée en première classe.

Aussi notre ligne est-elle incapable de lutter contre la terrible concurrence de la compagnie italienne : pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur les journaux qui donnent la liste des passagers. Tandis que les engins italiens sont toujours bondés, l'hydravion français ne transporte à chaque traversée que deux ou trois voyageurs.

(5) Cf. p. 281.

Pourtant on constate une augmentation considérable de tous les postes du trafic, sauf les marchandises au départ de Tunis, qui ont diminué. Alors que le courrier ne pesait que 72 kilos, en 1928, au départ, il s'élève à 9.448 kilos en 1930. Le nombre des passagers passe de 340, en 1929, au départ, à 692 en 1930, de 223, à l'arrivée, à 507.

IV

LE STATUT DES ÉTRANGERS

L'accroissement de la population française est dû à plusieurs causes : à la forte natalité des colons français établis en Tunisie, dans une faible mesure à l'immigration de Français de la métropole et surtout à la mise en vigueur de la loi du 20 décembre 1923 qui facilite la naturalisation des nombreux colons étrangers établis à demeure ou nés dans le pays.

Les conditions imposées aux candidats à la naturalisation par les décrets de 1887, 1888 et de 1910 étaient en effet si étroites que de 1891 à 1922, en plus de trente années, il n'avait été accordé en Tunisie que 3.470 naturalisations et encore sied-il de souligner que ce chiffre comprend les femmes et les enfants des naturalisés.

Le 13 novembre 1921 est publié un décret qui édicte la naturalisation automatique, à la troisième génération, des Européens nés dans la Régence. L'Angleterre, qui possède en Tunisie nombre de sujets maltais, obtient que le décret soit amendé. Il devient la loi du 20 décembre 1923.

La nouvelle loi sur la nationalité stipule que les enfants d'étrangers, nés dans la Régence de Tunis de parents dont l'un lui-même y est né, deviennent automatiquement Français, à moins qu'ils ne déclinent cette qualité dès l'âge de 18 ans ou dans l'année suivant leur majorité. La faculté d'option — et c'est là la grande concession de la loi — demeure entière.

Les étrangers qui justifient de trois années de résidence continue, soit en France, soit en Algérie, soit dans les colonies ou les protectorats français, ou, bien entendu, en Tunisie même, peuvent être naturalisés après l'âge de vingt et un ans accomplis. Ce délai est réduit à une année en faveur de ceux qui ont rendu à la France des services exceptionnels.

Les individus qui sont ou deviennent Français dans les conditions de la nouvelle loi sont astreints aux obligations militaires de leur classe d'âge, cependant avec le tempérament suivant qui est particulièrement important : les étrangers naturalisés ne seront soumis à aucune obligation légale d'activité, si, en conservant leur nationalité d'origine ils avaient bénéficié d'une exonération d'obligation militaire. Cette réserve constitue incontestablement une véritable prime à la naturalisation, qui contrebalance l'effet de l'exemption dont bénéficient, de la part de leur pays, les Italiens résidant en Tunisie.

La nouvelle loi apporte une innovation heureuse en ouvrant toutes les portes de la naturalisation à l'élite intellectuelle de la Tunisie, c'est-à-dire à tous ceux qui possèdent un grade de l'enseignement secondaire; elle les ouvre également aux Tunisiens mariés à une Française et aux nombreux Tunisiens qui ont rendu de grands services à la France, par exemple à ceux qui sont venus se battre pour elle et à ceux qui ont été admis à contracter un engagement dans les armées de terre et de mer.

Toutes ces naturalisations peuvent être prononcées à l'âge de vingt et un ans, lorsque les candidats ont justifié, s'il le faut, qu'ils savent écrire et parler couramment le français.

Quoiqu'aucune clause ne le stipule, il est établi, d'après les déclarations mêmes du rapporteur de la loi au Sénat, M. Mazurier, et celles de M. Poincaré, que la nouvelle loi ne s'applique pas aux Italiens tant que les trois conventions de 1896, qui se renouvellent par tacite reconduction tous les trois mois, resteront en vigueur.

I

L'un des points litigieux, qui font actuellement l'objet de négociations entre les diplomates français et italiens, c'est le statut des sujets italiens résidant en Tunisie.

Il résulte de l'article premier de la convention consulaire et d'établissement de 1896 que les Italiens conservent leur nationalité en Tunisie autant que les lois de leur pays le leur permettent. Ces conventions sont des conventions italo-tunisiennes, qui ont été passées entre le bey et l'Italie.

Elles ont été dénoncées en 1919 au lendemain de la guerre, et depuis n'ont plus été renouvelées que pour des périodes trimestrielles.

L'une des revendications du gouvernement italien, c'est la conclusion de conventions similaires s'étendant sur une période d'au moins vingt ans, qui garantiraient à tous les sujets italiens, même à ceux dont l'établissement en Tunisie a précédé l'occupation française, le maintien de leur nationalité.

Le gouvernement de M. Mussolini, qui veut sauvegarder partout la nationalité des émigrants italiens et pratiquait même en Italie, tant que la situation économique du pays le permit, une politique hostile à l'émigration, redoute qu'un jour ou l'autre la loi de 1923 ne soit appliquée aux Italiens de Tunisie.

Il faut espérer qu'un accord interviendra entre les deux gouvernements, malgré l'antinomie des deux thèses, et que, si la France se refuse à reconnaître la pérennité de la nationalité italienne en Tunisie, elle n'hésitera pas à consentir des concessions à ses antagonistes italiens.

Au demeurant l'accroissement rapide de la population française en Tunisie montre que le problème démographique y est naturellement en voie de solution et que, dans un avenir très rapproché, la colonie italienne n'y constituera plus qu'une minorité et cela sans qu'il soit

nécessaire de soumettre les sujets italiens aux clauses de la loi de 1923.

V

LE PROBLÈME INDIGÈNE

Il n'y a pas que des Français, des Italiens, des Maltais en Tunisie; on y trouve aussi des autochtones, presque deux millions y compris 55.000 Israélites, contre 173.000 Européens, chiffres du recensement de 1926 (6).

Et ces indigènes vivent, travaillent, évoluent, ont leurs journaux et leurs revendications. C'est un élément dont il faudra de plus en plus tenir compte, car il constitue, et de beaucoup, la majorité de la population.

Si l'on peut faire abstraction des sentiments des Bédouins nomades, pour autant qu'ils en aient, il n'est pas permis de négliger les tendances des artisans et de la bourgeoisie des villes, bourgeoisie aisée et travailleuse, souvent d'idées avancées, formée dans nos écoles, parlant le français admirablement, mais dont il est parfois difficile de connaître le fond de la pensée.

Ce qui frappe le voyageur venant d'Algérie, où il a rencontré une masse indigène encore amorphe, un prolétariat ignorant, beaucoup de circurs, de lazzaroni et de mendiants, c'est l'émancipation de la classe musulmane tunisienne, son goût de la propreté et de l'élégance, souvent son raffinement.

Si tous les indigènes n'aiment pas le régime français, du moins l'acceptent-ils partout, car c'est un régime tolérant, qui respecte la loi religieuse des musulmans (contrairement à ce qui se passe en Algérie, on ne peut visiter les mosquées, sauf les magnifiques temples de Kairouan), ne cherche pas à réformer leurs mœurs par la violence et les fait participer aux commodités d'une civilisation que

(6) Exactement 1.932.184 Musulmans et 54.243 Israélites au dénombrement de 1926. En comprenant 173.281 Européens la population totale de la Tunisie montait alors à 2.159.708.

les Mahométans, réduits à leurs seules forces, seraient incapables d'inventer ou d'appliquer.

Quoique la *Voix du Tunisien* (7), organe des destouriens, prétende que « la civilisation occidentale, purement matérialiste, est à ce titre inférieure à la civilisation arabe, qui a placé son idéal haut », nos protégés musulmans ne font pas fi de cette civilisation.

Leur affluence dans nos écoles, leur emploi de nos moyens de locomotion les plus modernes, la diffusion de la presse indigène de langue arabe aussi bien que de la langue française prouvent son infiltration continue.

Les indigènes se mêlent de plus en plus à nous. Le fait même qu'ils ne veulent pas être mis au rancart par leurs protecteurs, qu'ils entendent tenir leur place dans l'administration de leur pays, qu'ils ont compris la nécessité de s'instruire, de savoir le français aussi bien que les Français d'origine, ne sont-ce pas là les indices d'une évolution, les signes manifestes d'un rapprochement des deux races?

Pourtant ce serait courir au-devant de grosses désillusions que de s'imaginer que, tout comme les Jeunes-Turcs, les nouvelles générations sont prêtes à abandonner leur formation musulmane ancestrale pour adopter notre culture.

Il est difficile de préjuger de l'avenir, mais pour le moment les Musulmans, figés dans leur religion, imbus de la supériorité d'une civilisation toute différente de la nôtre, restent difficilement assimilables et, même lorsqu'ils adoptent certains éléments, restreints encore, de notre culture, ils demeurent fidèles à leurs traditions.

Une affaire récente, qui a beaucoup occupé la presse arabe, le prouve : un ancien élève de la Grande Mosquée de Tunis, Takar el Haddad, ayant écrit un livre à tendances modernistes sur *Notre femme devant la Loi et dans la Société* a été violemment pris à partie par presque tous ses coreligionnaires. Les quelques défenseurs

(7) 19 septembre 1930.

qu'il avait trouvés ont également fini par capituler avec plus ou moins de réticences et de formules embarrassées, et cela au bout de peu de temps.

Il est symptomatique de constater que jamais, à l'heure actuelle, il n'est fait allusion dans la presse arabe de Tunisie à l'évolution moderne de la Turquie, sinon dans un but critique.

Nous aurions tort aussi de nous illusionner sur les sentiments de toute la population musulmane à notre égard, de croire qu'ils éprouvent pour nous une affection débordante.

Ici, en effet, les échos du monde musulman, les événements de Turquie et d'Egypte se répercutent avec une rapidité et une sonorité singulières. Il existe en Tunisie un groupe jeune-tunisien, comme il existe ailleurs un parti jeune-turc et un parti jeune-égyptien. Je sais bien que le Destour se montre plus calme depuis quelques années, mais il pourrait se réveiller un jour ou l'autre.

Il faut donc que nous y prenions garde et que nous sachions nous gagner les sympathies du monde musulman.

§

Y avons-nous réussi? Il est bien malaisé d'y répondre. Les moyens que nous avons employés sont-ils les bons? Et quels sont ces moyens? Nous avions à choisir entre une politique d'association et une politique d'assimilation. Si j'en juge par la diffusion de notre langue et par la fréquentation de nos écoles, c'est plutôt à la politique d'assimilation de l'élite que nous avons eu recours.

Nous avons largement ouvert nos établissements aux Tunisiens qui, avides d'instruction, s'y sont répandus en foule.

On comptait en 1928 dans nos différentes institutions secondaires publiques 1.237 élèves musulmans (garçons) sur un total de 3.666 et 216 musulmanes sur un total de 1.693 élèves.

Dans les écoles primaires publiques on dénombrait, sur une population scolaire de 39.799 garçons, 25.876 musulmans, et 2.930 musulmanes pour un total de 16.937 filles.

Si l'on prend l'ensemble des établissements scolaires français, publics et privés, on y trouve une population de 27.180 musulmans (sur 46.881) et de 3.814 musulmanes (sur 22.356).

Ce qu'il y a de remarquable dans ces chiffres, ce n'est pas tant la forte proportion des garçons que la part de plus en plus grande des filles.

A l'Ecole Normale d'Instituteurs on compte 73 élèves-maîtres français et 27 arabes. N'est-ce pas symptomatique?

§

Souhaitons l'évolution de la musulmane, car c'est par la femme que la culture française pénétrera dans les foyers, par la femme que nous ferons la conquête des enfants, c'est-à-dire des futures générations.

Quelques Tunisiens, sortis de nos écoles, se sont retournés contre nous. Ce sont des mécontents, des aigris, des déclassés. Il ne faut pas que leurs rangs s'épaississent. Etendons donc l'enseignement professionnel, multiplions le nombre des écoles d'agriculture, des écoles de commerce, des institutions d'arts et métiers. N'arrachons pas les enfants à leur milieu, ne les déracinons pas. N'appliquons pas à la Tunisie nos méthodes françaises qui du reste ont parfois fait banqueroute dans notre propre pays.

Félicitons-nous, dans cet ordre d'idées, de l'ouverture à Sousse (octobre 1930) d'une école pratique de commerce et d'industrie. On projette à Béja la création d'une école pratique de mécanique agricole (la motoculture est très développée dans le contrôle civil de Béja).

Certes il faut diffuser l'instruction, mais à quoi servirait-il de donner aux jeunes musulmans une culture

qu'ils ne pourraient exploiter? Pourquoi créer de propos délibéré toute une catégorie de sans-emploi ou de gens qui ne seront pas satisfaits d'une situation sans rapport avec leur degré d'instruction? Que les événements d'Indo-Chine nous soient un salutaire avertissement!

Poursuivons notre politique d'assimilation, mais gardons-nous d'aller trop vite, de faire miroiter aux yeux de jeunes gens ardents à réussir des possibilités qui ne pourront se réaliser. Déjà les carrières libérales et administratives sont encombrées. Déjà il y a à Tunis surabondance de médecins et d'avocats.

§

Faisons en sorte que la jeunesse ne soit pas la proie de la propagande étrangère, qu'elle vienne de Turquie, d'Egypte, de Moscou ou d'ailleurs. Je ne crois pas que l'Italie ait la moindre emprise sur nos indigènes. Le régime mussolinien ne leur convient pas. Ils ont sous les yeux la Tripolitaine et connaissent le traitement qui y est infligé à leurs coreligionnaires.

Ils n'ignorent pas davantage que si l'Italie réussissait à s'implanter en Tunisie, ce serait pour en faire un territoire de peuplement, pour y déverser le trop-plein de sa population prolifique. C'est là une ambition à laquelle notre faible natalité ne nous permet pas de prétendre. Nous ne ferons donc jamais concurrence à la main-d'œuvre indigène.

La France joue en Tunisie un rôle de conseiller, de dirigeant, elle y tient la place d'une mère bienveillante, non pas d'une usurpatrice. Elle fait régner dans ce pays le calme, l'ordre et la justice; elle ne veut pas dépouiller les indigènes; elle entend les associer à son œuvre bienfaisante.

Le Français n'est pas un rival, c'est un ami; par contre, l'ouvrier italien, qui travaille à bas prix, serait un adver-

saire dangereux pour la main-d'œuvre autochtone qu'il tâcherait d'évincer.

Aussi n'est-il pas douteux qu'en négligeant toutes les questions de sentiment le Tunisien ne préfère le protectorat de la France à la domination italienne.

VI

LES RÉFORMES NÉCESSAIRES

Lorsque le vent souffle du large et que les odeurs nauséabondes du lac Bahira — vaste lagune qui sépare Tunis de la mer et où depuis des siècles se déversent les égouts de la ville — se répandent sur la cité, on se prend à regretter que le magnifique projet du cardinal Lavigerie n'ait pas été réalisé.

Le cardinal Lavigerie, qui voyait grand, abandonnant à son sort la Tunis indigène, voulait construire la Tunis européenne en bordure de la mer, sur l'emplacement même de Carthage. Un chemin de fer électrique, construit depuis, eût relié les deux villes. Malheureusement on ne l'écouta pas et son idée n'eut pas de suite.

La seule solution, pour assainir l'atmosphère de Tunis, serait de combler le lac; mais il s'agit là d'une œuvre de longue haleine et des générations passeront avant qu'elle soit achevée, d'autant plus que la question du port de Tunis et de son développement futur se greffe sur la précédente et vient la compliquer.

Notons avec plaisir que l'on est en train d'édifier une station d'épuration, en bordure même du lac, qui traitera les eaux résiduaires de la Ville de Tunis, pour atténuer ces odeurs.

§

D'autres problèmes, plus urgents, préoccupent les Tunisiens. Je pense à la colonie française qui comptera bientôt cent mille membres et n'a pas de représentants

élus, ni au Parlement ni dans les conseils municipaux. Le parti socialiste s'agite à Tunis pour réclamer des assemblées élues et non pas nommées.

Le système adopté jusqu'à présent offre des avantages incontestables; il a permis le développement normal de la colonie, à l'abri des querelles intestines et de la politique dissociante.

Grâce à ce système, grâce aussi à d'excellents administrateurs, la Régence a pù atteindre dans le calme à un degré de prospérité admirable.

Mais la Tunisie n'est pas au terme de son évolution. Aujourd'hui que les institutions françaises y sont bien assises il n'y a pas de raison pour que l'on refuse à sa population française, tout comme les départements algériens, des municipalités élues en partie par les indigènes, en partie par les Français, *avec des maires de carrière,* et une représentation de deux ou trois députés.

Au Parlement la Tunisie est totalement ignorée; elle n'y a pas de porte-parole et il est rare qu'on s'y intéresse. C'est une lacune à laquelle il faut remédier.

§

Occupons-nous donc de la Tunisie, rapprochons-la de la France et pour cela créons des relations plus rapides entre la métropole et le Protectorat.

Nos paquebots sont trop lents, parce qu'ils économisent trop de charbon. Il nous a fallu trente-huit heures pour venir de Tunis à Marseille. Je sais bien que normalement il ne faut que trente-six heures et que le norois a gêné le navire, mais trente-six heures pour parcourir 850 kilomètres, c'est beaucoup trop!

Il faudrait abattre la distance en trente heures au plus, c'est-à-dire faire en sorte que le voyageur ne passe qu'une nuit sur le paquebot (8).

(8) Les nouveaux horaires maritimes permettent de ne passer qu'une nuit sur le bateau : on part de Tunis le samedi, par exemple, à neuf heures du matin, et l'on arrive à Marseille le dimanche à 17 heures. Il y a progrès, mais c'est encore trop long.

Dans l'intérêt du tourisme il faudrait créer une liaison entre Tunis et la Corse, liaison saisonnière si l'on veut, qui permettrait aux voyageurs rentrant en France de s'arrêter en Corse, sans majoration de billet. Un service hebdomadaire suffirait.

Mais ce sont surtout les communications aériennes qu'il faut améliorer : liaisons transafricaines au même titre que transversales méditerranéennes.

La grande diagonale Tunis-Casablanca, à l'étude depuis des années, n'est pas encore réalisée et pourtant son utilité n'est pas contestable. On a inauguré au printemps dernier le premier tronçon de la ligne : Tunis-Bône. Il est grand temps que toute la route soit équipée, car les communications ferroviaires en Afrique du Nord sont déplorables, non pas que le matériel soit mauvais, mais la voie unique n'autorise pas les grandes vitesses. Il faut vingt-six heures et une forte dose de courage pour se rendre d'Alger à Tunis. Ne songez pas à utiliser le chemin de fer d'Alger à Casablanca, car, à partir d'Oujda (seize heures d'Alger en rapide) il faut emprunter l'auto-car.

Réalisons donc sans tarder la liaison aérienne Tunis-Casablanca, qui sera la grande artère de notre Afrique du Nord et qui soudera plus étroitement nos trois possessions.

§

Pour ce qui est des communications aériennes avec la métropole, les usagers de la ligne française, qui fait escale à Ajaccio et doit supporter la rude concurrence d'une compagnie italienne, réclament : 1° des relations directes entre Tunis et Marseille, l'escale à Ajaccio n'étant maintenue que pour quelques appareils; 2° des hydravions plus rapides, plus vastes, plus sûrs et plus confortables; 3° des tarifs moins élevés; 4° un meilleur agencement des services postaux : il ne faut pas qu'une lettre destinée à l'avion ou qu'une correspondance transportée par voie aérienne reste à l'oubliette à Marseille.

Il y a lieu de reconnaître qu'un effort sérieux est fait pour regagner le terrain perdu. Depuis le premier décembre 1930 les anciens hydravions ont été remplacés par de nouveaux Cams, tous bi-moteurs, plus spacieux et à rayon d'action plus élevé, puisqu'ils peuvent emporter une charge de carburant bien supérieur.

Les Tunisois voudraient aussi que leur ville fût choisie comme tête de ligne de la grande transversale transsaharienne, appelée à relier toutes nos colonies africaines entre elles et avec la métropole. Ils affirment non sans raison — et je me permets de citer l'explorateur Audouin-Dubreuil qui a étudié les différents parcours — que la plaine tunisienne se prête mieux que n'importe quel département algérien à l'aménagement d'une route aérienne, dirigée vers le Niger, le Congo ou Madagascar.

Et, à l'appui de cette thèse, on pourrait mentionner tous les grands raids qui sont partis de Tunis ou y sont passés.

§

Voilà, rapidement passés en revue, quelques-uns des problèmes dont la solution intéresse la Régence. Il en est d'autres aussi importants : je cite pour mémoire celui de la colonisation, qui se débat dans une crise dangereuse, crise mondiale, peut-on dire. Mais je ne puis m'y étendre.

Nous pouvons faire confiance à nos colons : ils sauront se redresser, faire confiance aussi à la Tunisie dont les richesses agricoles et minières sont inépuisables et qui est appelée à devenir l'un des fleurons de notre empire colonial. Que dis-je? N'est-elle pas déjà l'un des plus beaux ornements de la plus grande France?

AMBROISE GOT.

LES AMANTS HASARDEUX

—

Τὴν βίβλον, Καλλιμάχου μὲν καὶ Θεοκρίτου, Ξενοφῶντος δὲ καὶ Λόγγου μνήμην ἔχων, τοῖς ἀγνώστοις φίλοις ἀνατίθημι.

I

AKONTIOS

Parmi les citoyens d'Ephèse, il n'en était point qu'on estimât plus que Lycomède. Il avait, par d'honnêtes commerces, acquis des biens solides, mais il ne cherchait pas à éblouir la ville de son faste ni de sa grandeur. Il vivait modestement. Nul, pourtant, ne l'eût accusé d'avarice : jamais il n'était resté sourd à la prière d'un malheureux, et ses amis avaient souvent recours à sa bonté. Il était, au reste, de la plus sincère discrétion, et il lui déplaisait fort qu'on parlât devant lui des services qu'il avait rendus.

Il avait épousé Thémistô, qui était gracieuse et sage. Elle s'étudiait à lui tenir une maison aimable et paisible. Quand, las d'avoir débattu de graves affaires, il rentrait chez lui, il trouvait toujours sa femme parée avec goût, de la gaieté aux lèvres et aux yeux. La maturité ne l'avait pas alourdie : elle n'eût point consenti à se négliger. Elle était habile à se faire des attraits nouveaux de quelques cheveux blancs et de quelques rides légères. Elle dirigeait avec douceur des servantes agréables : elle n'était pas de ces jalouses qui ne s'entourent que de laides. On voyait partout, dans les cours et dans les salles, des guirlandes et des bouquets. Si Lycomède traitait ses amis, il était sûr que des mets délicats seraient servis à point et que

des vins de crus auraient l'âge nécessaire. Souriante, Thémistô voulait qu'auprès d'elle tout sourît.

De ce père heureux et de cette mère heureuse était né un fils. Ils l'avaient nommé Akontios.

Akontios avait grandi, à la joie de ses parents. Et, un jour, Lycomède lui avait dit :

« Mon fils, je ne suis pas de ces pères qui agissent en tyrans, et qui entendent réduire aux leurs les désirs de leurs enfants. Te voici parvenu à l'adolescence, et jamais, ni à ta mère ni à moi, tu n'as causé la moindre peine. Les dieux m'ont donné une fortune qui te permettra une vie décente, à moins que tu ne cèdes à la folie et à la vanité. J'ai peu fréquenté les écoles, et il m'arrive de le regretter. Mais je me console en pensant que, grâce à la discipline ingrate à laquelle je me suis soumis, tu pourras connaître tous les plaisirs de l'intelligence. Je te laisse libre de choisir le chemin où tu voudras t'engager : je te demande seulement de ne pas déchoir de l'honneur paternel. »

Akontios, maintenant, touchait à la vingtième année. Il avait écouté les leçons des philosophes, et il avait passé de longues heures à lire les œuvres des poètes et celles des historiens. Il n'avait pas dédaigné les exercices du corps : il était adroit chasseur, il dressait les chevaux les plus difficiles, il lançait avec élégance le disque et le javelot.

Il était fort bien fait, et les jeunes filles, souvent, glissaient vers lui de tendres œillades. Mais il y restait indifférent.

Thémistô, parfois, s'inquiétait de cette indifférence, et elle confiait son inquiétude à Lycomède.

« Qu'a notre fils? disait-elle. Serait-il de ces orgueilleux que leur insensibilité pousse à se croire meilleurs que les autres? Serait-il de ces malheureux qui penchent à des amours stériles? Les dieux lui ont accordé les dons les plus précieux, et ils lui auraient refusé la joie d'aimer? Que je le plaindrais! Car il n'est pas, cher Lyco-

mède, de joie plus vive que la joie d'aimer, tu le sais et je le sais. Puisse-t-il échapper à la vengeance d'Erôs! Erôs est cruel à ceux qui lui marquent leur mépris. »

Lycomède la consolait.

« Ne crains rien, Thémistô. Akontios est jeune, et l'on en connaît qu'Erôs a domptés et qu'à son âge il n'avait point émus encore. Ne crains rien. La droiture naturelle de notre fils le préservera de ces amours dont tu ne saurais parler sans rougir. Pour l'instant, sa joie est de gagner des couronnes à tous les jeux, mais l'heure viendra doucement où il aimera et sera aimé : il n'a pas mérité le courroux des dieux. »

Lycomède avait beau dire, Thémistô ne recouvrait pas tout son calme. Elle résolut enfin d'interroger Akontios. Un jour qu'il rentrait de la chasse, elle le fit appeler. Il accourut.

« Cher enfant, dit-elle, je suis chagrine, car je crains que tu n'aies des secrets pour moi. N'as-tu jamais frémi à la vue d'une jeune fille? Je m'en étonnerais et j'en serais toute attristée : il est mauvais pour l'homme de vivre en solitaire, son devoir est de chercher une compagne fidèle. Comme jadis Hippolyte, tu es un fougueux chasseur, mais ne deviens pas farouche comme lui. Tu n'ignores pas qu'il fut durement puni de sa froideur. Redoute Phèdre.

— Je n'ai point à redouter Phèdre, répondit Akontios. Mon père n'est point Thésée, qui, pareil à tant de héros, se souciait peu de constance, et qui, d'ailleurs, n'avait pas eu le bonheur de rencontrer Thémistô. Non, mère, je n'ai pas encore frémi à la vue d'une jeune fille. Au printemps, quand l'air est léger et que du ciel clair rayonne une lumière fragile, toutes les femmes me semblent jolies : pourquoi ferais-je à l'une injure de lui préférer l'autre? Quand, avec l'automne, reviennent les vents et les pluies moroses, le charme s'évanouit : où aimer, alors que, sur la terre, on n'aperçoit que des objets de tristesse et d'ennui? Je ne crois pas qu'Erôs soit

l'ennemi des hommes, et je suis prêt à subir ses volontés. Quelquefois, dans le soir tiède, je rêve à celle que j'aimerai. Je la vois, je lui parle. Elle a la beauté d'Aphrodite et la raison d'Athéna. Sans doute, elle vit, et près de nous peut-être, mais jusqu'aujourd'hui ma route et la sienne ne se sont pas confondues. »

Il se tut. Thémistô l'avait écouté avec une sérieuse attention. Elle réfléchit un instant, et elle reprit :

« Tes paroles me sont douces, cher enfant, elles me sont amères aussi. Tu n'es pas de ces insensés qui raillent Erôs, et je m'en réjouis, mais celle que tu aimeras doit réunir les mérites de deux déesses, et je m'en afflige. Ne sois pas trop ambitieux. La femme qui aura la beauté suprême, la femme qui aura la raison souveraine, tu risques de ne jamais la rencontrer, et tu traîneras, par toute la vie, un rêve devenu misérable. Pourquoi ne choisirais-tu pas une de ces jeunes filles qui te semblent si jolies au frêle soleil du printemps? Erôs, aux soirées d'automne, lui prêterait encore l'humeur qui séduit. »

Akontios, cette fois, ne répondit pas à Thémistô. Il était tout pensif. Il la regardait, puis il baissait les yeux. Il lui prenait les mains et les embrassait. Il sortit, et alla, d'un pas lent, préparer ses armes pour la chasse du lendemain.

II

ANTHÉIA

Au même temps vivaient aussi dans Ephèse Mégasthène et sa femme Evippè. Ils appartenaient tous les deux à des familles que, de mémoire d'homme, on avait connues riches. Ils tenaient avec dignité leur rang, mais ils n'affectaient aucun mépris pour ceux que n'avait pas favorisés le sort. Ils étaient fort considérés, et on leur souhaitait le bonheur.

On savait qu'ils n'étaient pas heureux. Ils n'avaient

qu'une fille, Anthéia, dont le caractère singulier causait leurs longues peines.

Anthéia était très belle : on n'eût pu la voir sans songer à l'Anadyomène. Mais elle était jalouse de sa beauté. Seule, après le bain, elle s'étendait, nue, sur des toisons moelleuses, et se regardait avec complaisance. Tout, en elle, était délicat à la fois et robuste, et le sculpteur le plus sévère n'eût rien redit à ses proportions. Elle faisait passer et repasser dans ses doigts les fils si fins de sa chevelure dorée. Elle admirait, au miroir, sa bouche rosée et ses yeux où reposait un peu d'onde marine. Alors, elle se souriait, et, pour entendre sa voix, qui était mélodieuse, elle se murmurait :

« Anthéia, tu es belle, tu es vraiment belle. Tu ferais envie à Hélène la Tyndaride. Mais ce seraient en vain que te supplieraient Heraklès et Thésée, Ménélas et Paris : Anthéia est une fleur trop rare pour que la cueille aucun héros. »

Elle se levait. Elle se vêtait d'étoffes lourdes qui ne laissaient point paraître sa splendeur. Pour aller par la ville, elle s'enveloppait la tête de voiles qui lui cachaient les cheveux, et même le menton, les joues et le front.

Elle se rendait au temple d'Artémis, et là elle chantait des hymnes à la gloire de la déesse.

« C'est toi que je chante, Artémis, sœur de l'archer Apollon ! Debout dans ton char aux roues d'or, tu gagnes l'île aux vignes fécondes, Klaros, où t'attend, pour le fêter, le grand archer, né le même jour que toi ! C'est toi que je chante, Artémis, vierge chasseresse, et puisse mon chant te réjouir ! Souvent, par les ravines ombreuses, et par les sommets venteux, tu cours, vierge tumultueuse, et de tes flèches d'or tu frappes une proie agile ! C'est toi que je chante, Artémis, vierge chasseresse, et puisse mon chant te réjouir ! Les montagnes tremblent, les forêts résonnent de plaintes sauvages, la terre frissonne et la houle ride la mer poissonneuse. Tu vas, le regard droit et fier, ô vierge invulnérable. C'est toi que

je chante, Artémis, vierge chasseresse, et puisse mon chant te réjouir ! O toi qui restes vierge, toi qui sais punir les chasseurs aux yeux téméraires, Artémis, protège les vierges qui fuient les funestes sentiers d'Erôs ! C'est toi que je chante, Artémis, vierge chasseresse, sœur de l'archer Apollon ! »

Elle faisait à la déesse d'innombrables offrandes et célébrait en son honneur de précieux sacrifices.

Elle avait une amie, Rhodè, qui était fort gaie, et qui, parfois, la raillait, mais sans méchanceté.

« Les flèches d'Artémis, disait à Anthéia Rhodè, les flèches d'Artémis sont puissantes contre les bêtes, celles d'Erôs sont puissantes contre les humains. Crois-tu que la déesse que tu vénères t'empêchera toujours d'être blessée par le dieu que tu méprises? Non, Anthéia, et, quand tu seras amoureuse, tu me laisseras rire, je pense, ô farouche amie.

— Erôs ! répondait Anthéia, que viens-tu me parler d'Erôs comme d'un dieu redoutable? Malheur à celles qu'il séduit ! Va, je puis le braver sans crainte. Sais-je même s'il est vraiment dieu? C'est par faiblesse qu'on se soumet à ce faux maître. Je ne lui céderai point : ma volonté l'emportera sur la sienne. »

S'il lui arrivait de passer, avec Rhodè, devant le temple d'Erôs, elle s'écriait :

« Je ne t'adorerai point, imposteur ! De moi tu ne recevras nulle offrande. Tes armes, contre moi, seront toujours sans force. Tu ne réduiras pas mon implacable beauté. »

Et elle s'en allait, d'un pas superbe, la tête altière. Rhodè, cependant, souriait d'une si vaine assurance.

Un jour, elle entra, toute joyeuse, dans la maison de Mégasthène, et courut à la chambre d'Anthéia. Elle cachait sous son manteau un objet mystérieux.

« Belle amie, dit-elle, je vais te faire un présent. J'ai aperçu dans une boutique quelques-unes de ces figurines que modèlent des artisans ingénieux. Il y avait là des

images de déesses et des images de femmes, et celle aussi d'un dieu : d'un dieu que je prie, comme le prient beaucoup de jeunes filles, et que tu prieras à ton tour, Anthéia. Le voici, mon présent. »

Elle tendit à Anthéia un Erôs de terre cuite, peint de tendres couleurs.

« N'est-il pas joli? reprit-elle, n'est-il pas aimable? Regarde-le, car je crois qu'il te regarde, et il te messiérait de ne pas répondre à son regard. Allons, sois bonne pour lui, afin que, bientôt, il soit bon pour toi. »

Elle tenait encore le dieu charmant. Tout à coup, Anthéia bondit, et le lui arracha des mains. D'un geste violent, elle le jeta sur le sol, où il se brisa.

« Méchante, s'écria Rhodè, ne l'entends-tu pas qui pleure? »

Anthéia n'eut qu'un haussement d'épaules.

« Puisse-tu éviter sa vengeance, continua Rhodè. Il est cruel quand il le veut, Anthéia. »

Sans qu'Anthéia lui eût rien dit, Rhodè sortit tristement, elle si rieuse d'ordinaire.

Le lendemain, tandis que, à son habitude, Anthéia était au temple d'Artémis, une servante trouva les débris du petit Erôs. Elle les ramassa, non sans crainte, car à des attributs divers, elle avait d'abord reconnu le dieu, et les porta sur-le-champ à la grave Evippè.

Evippè, de très bonne heure, avait pris conscience des devoirs que lui créait la richesse. Elle en gardait un sérieux dont elle ne se départait guère. On s'étonnait qu'un sourire animât la majesté de son visage, et elle savait aussi contenir ses larmes.

« Maîtresse, dit l'esclave, vois ce que j'ai trouvé, sur le sol, dans la chambre d'Anthéia. C'est l'image d'un dieu, maîtresse, et de quel dieu! »

Evippè, attentive, examina les débris qu'on lui apportait. Puis elle interrogea la servante :

« Y avait-il longtemps que cet Erôs était chez Anthéia?

— Je ne l'avais jamais vu, maîtresse.

— Tu ne pourrais m'apprendre si elle l'avait acheté? si quelque amie le lui avait donné?

— Non, maîtresse.

— C'est bien. Va. Et dès que ma fille sera dans la maison, j'aurai avec elle l'entretien nécessaire. »

Lorsque Anthéia fut revenue du temple, sa mère l'appela et lui demanda comment on avait pu trouver chez elle une statuette d'Erôs, brisée. Elle se mit à rire et répondit :

« C'est cela qui te donne du souci, mère? Ne te trouble pas pour si peu. Hier, Rhodè m'offrit cet Erôs de terre cuite : elle connaît trop mes pensées pour ne m'avoir pas fait par moquerie ce présent ridicule. J'ai jeté la statuette, elle s'est brisée : qu'importe? J'ai eu tort, peut-être, de détruire l'œuvre d'un artisan habile. Je n'ai point de remords, cependant : pourquoi des fous modèlent-ils des Erôs?

— Ma pauvre enfant! »

Evippè ne dit rien de plus à Anthéia, mais le soir elle apprit tout à Mégasthène.

Et ni Evippè ni Mégasthène ne se consolaient de l'erreur où s'obstinait leur enfant. Elle était belle entre toutes les jeunes filles, et elle poussait jusqu'à l'outrager lourdement le mépris du dieu très-puissant, du dieu très-doux et, parfois, très-cruel, Erôs.

III

LA FÊTE D'ARTÉMIS

La grande fête d'Artémis approchait.

C'était une très ancienne coutume que, pour honorer la déesse, les jeunes hommes et les jeunes filles se réunissent sur la place du marché, et, de là, par les rues les plus larges et les plus riches, se rendissent au temple, en une pompe joyeuse. En tête du cortège, marchait une

vierge, choisie par les prêtresses, et le rite voulait qu'elle fût vêtue comme la déesse et portât ses attributs.

Un matin, alors qu'Anthéia entrait dans le temple, une prêtresse l'appela et l'avertit qu'elle avait été désignée pour conduire le cortège de fête. Elle ne cacha pas, d'abord, son plaisir, mais, bientôt, elle rougit un peu, comme honteuse, et ses lèvres eurent une moue légère.

« Quoi? lui demanda la prêtresse, notre choix te déplairait-il?

— Non pas, répondit-elle. Mais il faudra que j'aille, au regard de tous, sous la tunique des chasseresses?

— Sans doute.

— Et j'aurai les bras nus et les cheveux au vent?

— Certes. Nous t'avons choisie, Anthéia, non seulement pour ta piété, mais aussi pour ta beauté. Car, malgré tous les soins que tu prends, nous savons que tu es belle, nous qui te voyons sans cesse et qui avons le loisir de t'observer. Ta robe est longue et ton manteau épais, tes voiles sont lourds, mais tu as le visage découvert, et ton visage est trop pur, Anthéia, pour que ton corps ne soit pas harmonieux. Si tu n'avais pas la taille svelte, t'inclinerais-tu avec grâce, comme tu fais? Si tes bras étaient maigres et tes coudes aigus, tendrais-tu les offrandes à la déesse avec des gestes qui séduisent? Si tes jambes étaient grossières et tes genoux cagneux, aurais-tu cette démarche souple et ferme à la fois? Tu es belle, Anthéia, tu es très belle, et tu agirais mal en gardant toujours ta beauté pour toi seule. La beauté est le plus précieux de tous les dons qu'à nous autres, femmes, puissent faire les dieux : remercie-les de te l'avoir accordée, et, pour leur prouver ta reconnaissance, ne te refuse pas plus longtemps aux regards, et ajoute à la joie humaine. »

La prêtresse se retira. Elle laissait Anthéia toute pensive.

La jeune fille errait, lentement, par le temple. Est-ce que, jusqu'ici, elle s'était trompée? Elle avait voulu que

sa beauté restât secrète, avait-elle offensé les dieux? Devait-elle, pour leur complaire, renoncer au bonheur singulier d'être seule à se connaître? Mais pouvait-elle dire qu'elle fût, vraiment, seule à se connaître? Les dieux ne lui permettaient pas de vivre avec son secret. Les prêtresses avaient deviné combien elle était belle, et, sans doute, aussi les amies qu'elle recevait dans sa demeure, Rhodè et quelques autres.

Elle réfléchissait. Elle sortit du temple. Dans la rue, elle continuait à méditer son aventure. Certes, elle ne se déroberait pas à l'honneur qu'on lui faisait : quel remords elle aurait d'outrager Artémis, d'outrager la déesse qui lui était chère entre toutes! Elle guiderait par la ville le cortège, elle vêtirait la tunique des chasseresses. En serait-elle moins forte pour déjouer les ruses d'Erôs? Aux jours passés, elle s'était, peut-être, conduite presque en lâche : que lui importait, après tout, qu'on devînt amoureux d'elle, qui saurait ne pas devenir amoureuse? Aimée sans donner d'espoir, elle aurait plus de mérite à ne pas aimer.

« Il fait chaud, pensa-t-elle tout à coup, et ce voile est pesant. »

Elle dégagea le menton, les joues et le front. Des boucles de cheveux parurent.

Désormais donc elle obéirait aux dieux, qui ne souffraient point que la beauté restât mystérieuse. Quant à Erôs, dont elle nierait toujours la divinité, elle persévérerait à n'avoir pour lui que railleries et cruautés.

Deux jeunes hommes qui la croisaient la regardèrent. Elle entendit qu'ils échangeaient des mots flatteurs pour elle, et elle n'en fut point mécontente.

Quand elle se retrouva dans sa chambre, elle se débarrassa de son voile, de son manteau, de sa robe, et, nonchalamment, elle rêva. En rêvant, elle souriait.

Soudain, elle se dressa. Elle courut au coffre où étaient enfermées ses tuniques. Elle en essaya plusieurs, mais

elle les rejetait tout de suite, avec impatience. Elle appela enfin une esclave.

« Philinnion ! Vite, vite ! Apporte-moi des ciseaux ! Vite ! »

Anthéia, brusquement, s'empara des ciseaux qu'apportait Philinnion. Elle prit au hasard une des tuniques et en coupa une large bande.

« Trop longue ! trop longue encore ! dit-elle en frappant le sol du talon.

— Que veux-tu donc ? demanda Philinnion.

— Une robe qui n'est ni longue ni courte ! Je ne sais rien de plus laid !

— Tu as raison, maîtresse. Mais que veux-tu ? demanda une seconde fois Philinnion.

— Je veux voir comment m'irait une tunique qui ne me descendrait qu'au genou. »

Philinnion, à son tour, prit les ciseaux et coupa une nouvelle bande de la tunique, juste à la hauteur du genou.

« Très bien, très bien, dit alors Anthéia. Cette tunique écourtée me sied-elle, Philinnion ?

— Maîtresse, répondit Philinnion, tu es belle, et je t'admire. Si tu consentais à te montrer dans tout ton éclat, la ville entière t'acclamerait, maîtresse. Mais tu n'as jamais porté que des vêtements épais et longs.

— Va, Philinnion, va ! Et tu peux couper, comme tu as fait celle-ci, quelques-unes de mes tuniques. »

C'était le jour de la fête. Les jeunes gens d'Ephèse étaient rassemblés sur la place du marché. Ils savaient qu'Anthéia les conduirait au temple. Elle arriva. Elle était enveloppée encore d'un manteau long. Une esclave l'accompagnait.

Le cortège se forma aussitôt. Elle en prit la tête, et, comme on se mettait en marche, elle jeta son manteau à l'esclave. Elle apparut dans sa beauté souveraine.

Ses cheveux étaient si opulents qu'elle en avait tressé une partie : deux nattes, réunies au-dessus du front, la

couronnaient d'or; le reste allait librement, à la caresse de la brise. Dans ses yeux brillaient des points de lumière. Sa tunique dorienne était teinte avec la pourpre : elle était de soie légère, brodée d'or. Une ceinture d'or, où étaient serties des pierres précieuses, marquait sa taille, et ses pieds blancs paraient des sandales d'or. A la main, elle tenait une javeline d'or.

La foule, à son passage, s'étonnait. On poussait des cris joyeux.

« Qu'elle est belle !

— La statue de la déesse s'est animée.

— Non, non, c'est la déesse elle-même.

— Artémis est descendue parmi nous. »

Et l'on se prosternait, et, comme vers Artémis, des prières montaient vers Anthéia.

« Sois-nous propice, ô déesse, écarte de nous les mauvais sorts ! Nous t'adorons, Artémis. Défends-nous des maladies. Gloire à toi, fille de Zeus ! Gloire à toi, sœur d'Apollon ! Artémis, Artémis, nous t'aimons, ô protectrice d'Ephèse et des Ephésiens ! »

A voix basse, Anthéia priait aussi.

« Donne-moi ta force, ô déesse ! Exauce les vœux de ce peuple qui t'aime et qui t'adore, exauce les miens. Peut-être m'as-tu déjà écoutée avec faveur. Je n'ai point de désirs frivoles, tu le sais. C'est toi, ô fille de Zeus, sœur d'Apollon, vierge immortelle, c'est toi qui protèges les vierges, ennemies indomptables d'Erôs. »

Elle achevait sa prière. Il lui sembla entendre, tout près d'elle, un petit rire. Est-ce qu'une de ses compagnes avait saisi ses paroles? Rhodè la moqueuse était des premières, parmi celles qui la suivaient. Elle n'osait pas se retourner. Elle reprit :

« Fille de Zeus, sœur d'Apollon, vierge immortelle, toi qui protèges les vierges ennemies d'Erôs, protège-moi ! »

Et elle crut qu'on riait encore.

Mais le cortège entrait au temple. Les prêtresses l'accueillaient avec des chants et des danses. Anthéia pré-

sentait les offrandes à la déesse, elle aidait au sacrifice solennel. Et tous, prêts à louer sa grâce et sa majesté, la contemplaient comme ils eussent contemplé Artémis elle-même.

Après les cérémonies pieuses, on ne quittait pas le temple. On échangeait des propos divers. Les jeunes hommes rejoignaient les jeunes filles, et des Ephésiens malicieux affirmaient que, bien souvent, et non, sans doute, à son insu, la vierge Artémis avait présidé à des fiançailles.

Anthéia, dès qu'elle fut libre de tout devoir, chercha Rhodè et ne tarda guère à la trouver.

« Méchante! Tu as entendu ma prière à la déesse, et tu en as ri!

— Moi? dit Rhodè. Je n'ai rien entendu.

— Tu ne mens pas?

— Pourquoi mentirais-je? Je n'ai rien entendu, j'en jure par Artémis.

— Bien. Et tu n'as vu rire, auprès de toi, aucune de nos compagnes?

— Non, par la déesse!

— Je me serai donc trompée.

— Qui aurait songé à rire de toi? continua Rhodè. Tu étais trop belle! »

Cependant, Anthéia et Rhodè s'étaient approchées d'un groupe de jeunes hommes. Akontios causait avec quelques amis. Il avait, du cortège, compris que la foule acclamait, au passage, la jeune fille vêtue en déesse. Mais il allait aux derniers rangs, et il l'avait seulement aperçue. Pendant la cérémonie, il avait été charmé, d'un peu loin, par ses gestes harmonieux. Maintenant, il la voyait, tout près de lui. Elle s'entretenait familièrement avec une autre jeune fille. Il ne pouvait s'empêcher de la regarder. Il n'écoutait ses amis que d'une oreille distraite. L'un d'eux lui dit en souriant :

« Artémis va-t-elle te ravir à nous, Akontios? Tu as

grand plaisir à chasser : il convient donc que tu rendes hommage à la divine chasseresse. »

Akontios rougit un peu. Ses yeux s'attachaient à Anthéia. Il se sentait attiré par elle. Il fit trois pas, et, la voix tremblante, il murmura :

« Je t'adore, ô déesse. Tu es descendue sur terre pour le bonheur et pour la joie. Tu es la beauté, tu es la sagesse. Je t'aime. Je n'aimerai que toi. »

Anthéia lui jeta un coup d'œil hautain, et, d'une voix ferme, lui répondit :

« Je veux bien que tu m'aimes, mais comme on aime une déesse. Regarde, admire, supplie. Sois humble, et ne m'approche pas. »

Et, accompagnée de Rhodè, elle s'éloigna.

Akontios allait la suivre. Ses amis le retinrent.

« Sois prudent, lui disait-on. N'irrite pas la déesse. Elle pourrait te punir d'un excès d'audace.

— Quel orgueil! s'écria-t-il. Tu n'es qu'une femme, après tout, superbe Anthéia! Il faudra que je te fléchisse et que je te convainque de mon amour! »

IV

RENCONTRES ET CONVERSATIONS

Akontios ne pouvait oublier Anthéia. Il savait maintenant les heures où elle se rendait au temple. Il la guettait, il la suivait des yeux. Souvent il l'avait saluée; elle lui avait répondu sans raideur, mais sans amitié. Quelquefois il l'avait abordée :

« Bonjour, Anthéia.

— Bonjour. »

Et elle avait continué sa route.

La nuit, il restait longtemps éveillé. Il se répétait :

« Elle est belle. Elle est belle comme Aphrodite. Et sa réserve prouve sa sagesse. Je l'aime, et non plus en déesse, mais en femme. Je ne suis heureux, maintenant,

qu'aux instants où je l'aperçois. Elle est celle que j'attendais. Je l'aime. »

Quand il cédait au sommeil, il la voyait encore. Elle venait à lui. Elle lui parlait. Que sa voix était douce! Et, tout endormi, il murmurait :

« Anthéia! Anthéia! Je t'aime! Je t'aime! »

Il arrivait qu'à l'aurore il partît pour la chasse, mais il ne troublait guère la paix des bois. Il laissait les bêtes en repos. Il s'asseyait au pied d'un arbre, et songeait. Il traçait sur le sable le nom d'Anthéia. S'il se levait, c'était pour graver dans l'écorce les louanges de la bien-aimée :

« Arbres, ne portez pas, sous vos feuillages, d'autres lettres que celles-ci, qui disent : Anthéia la belle. »

Ou bien :

« Nymphes, qui vous cachez au creux des arbres, vous êtes belles, mais moins belles qu'Anthéia, cette fleur divine. »

Mais Anthéia n'allait point dans les bois. Elle ignorait que sa gloire fût inscrite à tous les arbres, et le pauvre Akontios lui restait indifférent.

Akontios se lassa enfin de sa discrétion, et, un jour qu'Anthéia passait, il s'encouragea, et il dit :

« Anthéia, tu m'as permis de t'aimer, de t'aimer comme une déesse. Oubliais-tu que les déesses ont parfois cédé à des mortels? Que ta divinité me soit pitoyable. Je ne puis te cacher plus longtemps mon secret : je t'aime. Je t'aime ardemment. Sois ma fiancée, Anthéia, sois ma femme. Ne me dédaigne pas! Soyons heureux! »

Anthéia écoutait Akontios. L'étonnement l'empêchait d'interrompre un discours trop audacieux. Il fallait pourtant qu'elle répondît.

« Insensé! » commença-t-elle.

Sa voix n'était pas irritée. Elle en fut mécontente. Elle reprit :

« Insensé! Tu m'aimes! »

Non, sa voix n'exprimait pas la colère. Elle se tut, et, rouge de honte, elle s'enfuit.

Akontios ne savait que penser. Il ne lui semblait pas qu'elle l'eût rebuté. Il avait pu parler, et sa rougeur, sa fuite ne témoignaient sans doute que de la pudeur naturelle à une jeune fille. Des mots qu'elle avait prononcés, il n'avait rien à conclure. Avait-elle perdu cette assurance qui intimidait? Son farouche orgueil la laissait-il s'humaniser? Ne s'élevait-elle plus au rang des déesses? Se reconnaissait-elle femme? A ces questions il ne trouvait, malgré ses désirs, que des réponses incertaines.

Il résolut de se confier à Thémistô. Elle le louerait, à coup sûr, de n'être plus insensible, et elle lui serait de bon conseil.

« Mère, dit-il, je t'ai vue naguère inquiète de mon avenir. Tu craignais que je ne menasse la misérable vie des solitaires. Sois désormais sans crainte. Erôs m'a été favorable. J'ai rencontré celle qui unit la sagesse à la beauté, et j'aime.

— Je sais qui tu aimes, dit Thémistô. Crois-tu qu'on ne t'ait pas remarqué sur le chemin d'Anthéia, et crois-tu que toutes mes amies soient discrètes? Il n'y avait point de mal, d'ailleurs, à m'instruire de ta récente aventure. Ainsi, mon enfant, tu aimes la fille de Mégasthène et d'Evippè?

— Je l'aime.

— Elle est belle en effet, reprit Thémistô. Est-elle sage? Je n'en pourrais jurer aujourd'hui, car on la prétend d'une indomptable fierté. Mais Erôs se joue des plus cruelles : il leur donne la douceur, comme aux plus douces il donne la cruauté. Aime donc Anthéia la belle, et je souhaite que, pour ton bonheur, elle t'aime aussi. »

Akontios alors raconta, sans rien déguiser, sa dernière entrevue avec Anthéia. Il répéta les propos qu'il avait tenus, il rapporta comment, après quelques mots, elle s'était enfuie.

Thémistô l'avait écouté avec grande attention. Quand il eut terminé son récit, elle parla.

« Je crois, Akontios, que, pour l'instant, tu dois re-

noncer à la voir. Si le hasard te met en sa présence, garde un silence prudent. J'irai chez Evippè, et je prierai ton père d'aller chez Mégasthène. Leur richesse est plus ancienne que la nôtre, mais qu'importe? On nous honore dans Ephèse comme on les honore, et ils ne décherraient pas en s'alliant à nous. Je ne doute pas qu'ils ne nous accueillent amicalement. Ils interrogeront leur fille, et fassent les dieux qu'elle leur avoue un amour où, si elle ne t'aime déjà, l'aura poussée peut-être ta négligence affectée. »

Akontios remercia tendrement sa mère. Il courut la campagne. Il couvrit les arbres d'inscriptions amoureuses, mais il fut assez maître de lui pour ne pas rechercher Anthéia. Il avait en sa mère une foi invincible, et, à penser sans cesse à celle qu'il aimait, il se persuadait qu'il était aimé.

Lycomède ne tarda guère à se rendre chez Mégasthène, qui le reçut avec émotion.

« Je serais heureux, dit Mégasthène, de marier ma fille à ton fils. Il n'est personne, dans Ephèse, qui jouisse d'une meilleure renommée que ton cher Akontios. Mais Anthéia l'aime-t-elle? Elle est ombrageuse. Elle prend un plaisir redoutable à railler le divin Erôs, dont elle nie l'auguste puissance. Devrais-je passer outre à ses répugnances? Devrais-je imiter ces pères qui parlent haut, qui donnent à leurs enfants des ordres absolus? Ah, Lycomède, qu'ils sont imprudents! Que vaudrait un mariage où je l'aurais contrainte? Je la vouerais à une vie douloureuse. Et ton Akontios, quel bonheur goûterait-il auprès d'une femme dont l'indifférence dégénérerait bientôt en haine?

— Je comprends tes scrupules, répondit Lycomède, et je n'agirais pas autrement que toi. Mais faut-il qu'Akontios désespère de jamais fléchir la rigueur d'Anthéia?

— Depuis qu'elle a paru dans la fête d'Artémis, reprit Mégasthène, Anthéia semble revenir un peu de sa longue sévérité. En arrivera-t-elle, comme Evippè et moi

le souhaitons, à l'aimable douceur qui sied aux jeunes filles? S'apercevra-t-elle qu'Erôs est, pour les humains, le plus précieux des guides? Quelle reconnaissance mériterait Akontios s'il la pouvait réduire un jour! »

Après un court silence, il continua :

« Tu m'as averti que Thémistô viendrait voir Evippè. Je devine ce qu'elles se diront : leur conversation ressemblera fort à la nôtre. Evippè ensuite mandera Anthéia : elle sera plus habile que moi à pénétrer ses sentiments.

— Tu es bon, Mégasthène, et je garde quelque espoir. Que les dieux nous soient en aide!

— Et qu'ils soient en aide à nos enfants! »

Lycomède et Mégasthène se quittèrent en amis.

Thémistô alla causer avec Evippè. L'ayant écoutée, Evippè soupira :

« Ah, Thémistô, quand entendrai-je, à ma porte, le chant d'hyménée? Comment décider au mariage une enfant qui brise l'image d'Erôs? Je veux bien lui parler d'Akontios, mais elle refusera de m'entendre. Tu peux nous plaindre, Thémistô. »

Quelques jours passèrent. Thémistô, maintenant, avait peine à contenir l'impatience d'Akontios.

« Je la dompterai, mère, s'écriait-il, je la dompterai, la terrible Anthéia. J'aurai recours à la violence, je l'enlèverai; elle sera ma prisonnière, elle me cédera.

— Et tu éveilleras son mépris, et elle ne songera qu'à la vengeance. Abandonne un projet funeste. Attends au moins de connaître toute sa pensée : nous l'apprendrons par sa mère. Si la méchante n'était pas touchée par ton amour, elle serait indigne de toi, et tu serais bientôt consolé de l'avoir perdue.

— Je perdrais Anthéia! Ah, mère, je l'aime, et je l'aimerai jusqu'à la mort! »

Thémistô calmait enfin Akontios, mais elle souffrait de ses fureurs et de ses désespoirs.

Un matin, un esclave lui apporta une lettre d'Evippè.

Evippè à Thémistô : bon succès!

Je voudrais te saluer ainsi, selon la coutume, mais le puis-je? Tu en jugeras toi-même, quand tu auras lu cette lettre.

J'ai dit à Anthéia qu'elle était aimée d'Akontios, et j'ai ajouté : — Lycomède et Thémistô, Mégasthène et moi, nous réjouirons fort de vous voir mariés. — Elle a ri d'abord, elle a ri très haut. — Tu sais bien, m'a-t-elle jeté, qu'Erôs est mon plus grand ennemi. Je subirais, moi, les désirs, les volontés, les caprices, les outrages d'un mari! Non, non! ne me parle jamais d'Akontios ni d'aucun autre! — Puis elle s'est emportée. — Quel impudent! Il ose me déclarer son amour dans le temple même d'Artémis! Il ose m'arrêter dans la rue! Il ose me demander de devenir sa fiancée, sa femme! Il t'envoie sa mère pour forcer mon consentement! Qui eût imaginé pareille insolence? Non, ne me parle jamais de lui! — Alors, elle a pleuré. — Il prétend qu'il m'aime. Ce n'est pas vrai. Va, il m'a oubliée. Naguère, je le trouvais sans cesse sur mon chemin, et voilà plusieurs jours que je ne l'ai rencontré. Un amant fidèle se conduirait si lâchement? Il ment, il ne m'aime pas, il ment, il ment. Il s'amuse avec des prostituées. J'aurais là un beau mari! Il ne mérite que le mépris et la haine! Akontios est un trompeur, un trompeur! — Elle gémissait, de grosses larmes brûlaient ses joues. On l'aurait crue jalouse. Pensant lui plaire, je lui dis : — Je ne te parlerai plus d'Akontios. — Mais elle eut un sursaut et me répliqua : — Si, si, parle-moi de lui, pour raviver mon mépris et ma haine. — Et elle se reprit à pleurer.

Je ne lui ai point obéi. Elle a séché ses larmes. Mais elle reste soucieuse.

Que devons-nous attendre? Peut-être que l'enfant sauvage est près de s'apprivoiser.

Thémistô, à la lecture de cette lettre, se sentit toute joyeuse. Elle appela une esclave et fit chercher Akontios. Il entra.

« Elle t'aime, Akontios, elle t'aime », cria Thémistô.

Akontios, muet de bonheur, eut un long sourire. Il regarda sa mère. Il courut à elle, et l'embrassa.

Thémistô continua :

« Mais il se peut qu'elle fasse encore la rétive. Elle conviendra difficilement de sa défaite. Ne pourrais-tu, par quelque ruse, en hâter l'aveu? Ne sois pas étonné qu'aujourd'hui je te conseille la ruse. La ruse n'est pas la violence, d'inutiles retards te feraient souffrir, et je ne veux pas que tu souffres. Puisqu'elle t'aime, il n'est pas mauvais qu'elle proclame enfin ta victoire. Quand, le soir du mariage, tu la presseras dans tes bras, quand, lèvre à lèvre, vous mêlerez vos haleines elle te remerciera, cher enfant, de l'avoir contrainte à la félicité. »

Akontios, pour toute réponse, embrassa encore Thémistô.

V

LA POMME

Anthéia ne se rassérénait point. Elle ne passait d'heure sans que sa pensée allât vers Akontios. Pourquoi ne l'apercevait-elle plus au détour des rues? Que faisait-il? Que disait-il? Quand il daignerait reparaître, elle le traiterait selon son mérite. Sa conduite était indigne d'un homme qui se prétendait amoureux. Et elle s'essayait aux plus mordantes injures. Mais tout à coup un chagrin étrange la prenait, un chagrin nouveau pour elle. Alors, elle se rendait au temple, les mains pleines de belles offrandes. Elle priait la déesse, et, bientôt, elle interrompait sa prière. Elle rêvait. Elle cherchait des yeux la place où, pour la première fois, lui avait parlé Akontios, et elle s'entendait, malgré elle, murmurer :

« Akontios, Akontios, m'as-tu vraiment trompée? »

Elle voulut que Rhodè l'accompagnât au temple : une amie, auprès d'elle, la préserverait de ses distractions impies. Il n'en fut rien, et Rhodè s'amusait fort à l'observer, quand elle oubliait les prières, le culte, Artémis même.

Un jour, comme elle s'inclinait devant la statue d'Ar-

témis, elle vit une pomme qui roulait à ses pieds. Elle se retourna : qui avait perdu le fruit? Elle aperçut, vers la portè, un jeune homme qui s'enfuyait. Il était de dos, et pourtant elle resta immobile, d'émotion : il avait la taille d'Akontios. Il disparut. S'était-il caché derrière quelque colonne et, pour attirer l'attention d'Anthéia, lui avait-il jeté la pomme? Mais pourquoi ne l'attendait-il pas? Que signifiait cet empressement à sortir du temple?

Elle ramassa la pomme. Sur la peau, il y avait une inscription. Anthéia la lut des yeux. Elle pâlit, elle s'appuya au socle de la statue. Rhodè se précipita vers elle pour la soutenir.

« Non, non, dit-elle. Laisse-moi. Je le savais audacieux, mais je ne le croyais pas téméraire à ce point!

— Qui traites-tu de téméraire? demanda Rhodè.

— Akontios. C'est lui qui m'a jeté cette pomme.

— Qu'y a-t-il de téméraire à t'offrir un fruit aimable?

— Ecoute ce qu'il a écrit : *Je jure par Artémis, Akontios, de n'être jamais qu'à toi.* »

Rhodè sourit gaiement et dit :

« Certes, il ne manque pas d'audace. Répète ce qui est écrit sur la pomme.

— Je jure par Artémis, Akontios, de n'être jamais qu'à toi. »

Rhodè prit la main d'Anthéia, la baisa gravement et dit :

« Je te salue, épouse d'Akontios. »

Anthéia, la voix suppliante, répondit à Rhodè :

« N'ajoute pas à mon trouble par tes railleries, ma Rhodè. Je suis malheureuse.

— Ce n'est point par raillerie que je te salue comme épouse d'Akontios, chère amie. Tu es pieuse, et pourtant tu as offensé déjà le doux Erôs. N'offense pas maintenant la noble Artémis.

— Moi! J'offenserais Artémis!

— Tu viens de jurer par elle, et dans son temple, de n'appartenir qu'au tendre Akontios. Tu n'ignores pas

qu'un serment prononcé dans le temple ne peut être vain. La déesse ne permet pas qu'on l'enfreigne. Elle devient redoutable à ceux qui essaient seulement d'être parjures. Tu n'encourras pas son courroux, toi qui l'adores et la vénères. Tu épouseras Akontios et tu seras heureuse.

Anthéia, fiévreuse, indécise, appuya sa joue brûlante à l'épaule de Rhodè. Elle était gémissante et balbutiait :

« Ah! qu'a-t-il fait? qu'a-t-il fait? et qu'ai-je fait? »

Les deux jeunes filles sortirent du temple. A la porte de sa demeure, Anthéia, languissante, pria Rhodè de la laisser seule.

Elle souhaitait se reposer, dormir, elle n'y réussit pas. Elle se voyait ramassant la pomme, lisant sur le fruit insidieux les mots qui la liaient. Etait-il donc vrai qu'un serment l'engageât, un serment obtenu par surprise? Fallait-il qu'elle renonçât à sa fière liberté? Mais, cette liberté, l'avait-elle encore ? Voilà des jours et des jours qu'Akontios était maître de sa pensée. Jamais elle n'avait pu le repousser durement. Aujourd'hui encore, elle ne s'était pas indignée. Son trouble extrême n'était-il pas venu de ce qu'elle avait exprimé, de force, un désir secret, si secret qu'elle n'eût point osé se l'avouer à elle-même? Elle avait souffert, mais de ne plus rencontrer Akontios, de ne plus l'entendre. Elle s'était crue délaissée, et la colère qu'elle en àvait ressentie s'était résolue en tristesse. Cet Akontios, qui la poursuivait, qui la harcelait, cet Akontios qu'elle aurait dû haïr, elle avait juré de n'être qu'à lui, et déjà elle était à lui. Non, elle ne le haïssait point. Avec quelle joie elle se donnerait toute!

Elle s'effraya de ses pensées.

« Je le hais, je le hais, cria-t-elle tout haut, pour se rendre un peu de courage. Oui, je le hais, et jamais... et jamais, acheva-t-elle, je ne serai qu'à lui! »

Elle pleura, et ses larmes lui semblaient douces.

« Non, se disait-elle, non, je ne puis plus longtemps mentir à moi-même. Je me proclamais invincible, et me voilà vaincue. Je ne pourrais vivre loin d'Akontios, il a

fait de moi son esclave. J'ai perdu le bonheur, mais je le retrouverai le jour où je suivrai dans sa demeure celui qui m'a prise. Et toi, Erôs, tu peux t'enorgueillir! Il faut que je reconnaisse ta divinité, il faut que je t'implore. Je mourrai si tu m'abandonnes, si Akontios s'est lâchement raillé de moi. Mais il est sincère. Il m'aime. »

Et, sur-le-champ, elle écrivit :

Le serment que tu m'as arraché par ruse, méchant Akontios, je suis prête à le renouveler, et, cette fois, de mon plein gré. Je ne serai jamais qu'à toi.

Elle appela une servante et lui ordonna de porter cette lettre chez Akontios.

Puis elle alla trouver Evippè, l'embrassa longuement et lui dit, pleurant et riant à la fois :

— Mère, sois heureuse. J'aime Akontios, et je serai sa femme.

Et, presque en même temps, Akontios embrassait Thémistô et lui disait :

— Mère, sois heureuse. Tu l'avais deviné, Anthéia m'aime, et elle sera ma femme.

VI

LES NOCES

D'un commun accord, Mégasthène et Lycomède décidèrent de célébrer au plus vite les noces de leurs enfants.

Au matin désigné, les fiancés firent les sacrifices nécessaires à Zeus, et ils n'oublièrent point Artémis la glorieuse.

Puis, comme la plus chère amie d'Anthéia, Rhodè s'en alla vers la fontaine sacrée, celle qu'on appelait les Belles Ondes, pour y puiser l'eau propice au bain nuptial. Sur le chemin, elle rencontra Leukôn, l'ami le plus cher d'Akontios.

« Je te salue, Leukôn, dit-elle.

— Je te salue, Rhodè.

— Je sais où tu vas, Leukôn.

— Je sais où tu vas, Rhodè.

— Puissent nos amis connaître le bonheur!

— Pourquoi seraient-ils malheureux? Ils sont jeunes, ils sont beaux, ils aiment.

— Ils aiment!

— Tu soupires, Rhodè. Aurais-tu peur d'aimer?

— Non pas, Leukôn.

— Aime donc. La jeunesse rapide passe comme un songe.

— Je n'entends pas vieillir sans aimer.

— La grappe qu'on ne cueille pas vieillit tristement sur la vigne.

— Je ne me riderai pas sur la vigne. Mais je ne veux pas d'un époux qui me traite en esclave.

— Jamais celle que j'épouserai ne tremblera devant moi!

— Tu en jurerais?

— J'en jurerais, petite fleur.

— Ah! ne m'approche pas ainsi! Tu fripes ma belle robe.

— Un baiser, Rhodè, un seul!

— Quel impatient! Attends au moins le jour où l'on puisera pour nous l'eau des Belles Ondes. »

Et ce fut ainsi que Leukôn et Rhodè se fiancèrent.

Le bain pris, Anthéia fut parée par Evippè même. Une tunique violette, en toile d'Amorgos, laissait transparaître sa beauté, et de sa tête tombait sur ses épaules un voile de soie très fine où, sur un fond jaune, étaient brodées des anémones délicates et des roses. Aux oreilles, au cou, aux bras, à la ceinture brillaient des bijoux d'argent incrustés de grenats syriaques.

Mégasthène, bientôt, vint chercher sa femme et sa fille, et les conduisit dans la salle où était servi le festin de noce. Là, Lycomède et Thémistô accueillirent Anthéia par des sourires émus, et Akontios ne pouvait cacher sa joie.

Le festin fut magnifique. Le cuisinier de Magasthène et celui de Lycomède l'avaient préparé, et tous deux s'étaient montrés rivaux d'adresse et de goût. Il y avait des seiches cuites dans une huile moelleuse, il y avait des rougets grillés qu'arrosait une sauce parfumée de thym, il y avait des cailles sous du riz saupoudré de safran, il y avait des cochons de lait farcis d'olives et de pistaches, il y avait des melons humides et des figues soleilleuses, il y avait des fromages plus parfaits que les fromages d'Achaïe. On ne buvait que des vins précieux : celui qui rendait fameuse l'île aux vignes dorées, Samos, celui qu'avaient donné les nobles grappes mûries en Attique, aux flancs du Parnès, celui qui, pressé dans la lointaine Sicile, était brûlant de la lumière prise aux plaines de Syracuse.

Des jeunes filles, qui s'accompagnaient de la cithare, chantaient, couronnées de feuilles et de fleurs :

D'autres chantent les Atrides, Héraklès, le vieux Kadmos : je n'accorde ma cithare que pour le divin Erôs.

Erôs est doux, il est beau, il est couronné de fleurs. Il enchaîne les mortels et règne sur les dieux mêmes.

Que d'une balle de pourpre te frappe le blond Erôs, tes jeunes regards s'éclairent, et tu cours au fiancé.

Et lui qui te bride comme une cavale de Thrace, t'entraîne à travers le stade avec des rires de joie.

Soyez heureux dans la vie, soyez heureux, et buvez, couronnés de fleurs heureuses, le vin heureux de l'amour!

Le crépuscule vint. Alors, Akontios conduisit Anthéia au char qui les attendait. Ils y montèrent, et Leukôn prit les rênes. Evippè, derrière le char, tenait haut une torche. Des chanteurs, des chanteuses et des joueuses de flûte suivaient, et vers le ciel montait le chant d'hyménée :

O trois fois heureux Akontios! Il est juste que tu obtiennes Anthéia, la vierge aux yeux purs, honneur de deux nobles maisons. Hymen, oh, Hyménée, oh!

Comme le vigneron la vigne, tu vendangeras la beauté, et, dans les jardins radieux, tu cueilleras la douce figue. Hymen, oh, Hyménée, oh!

Quand jadis Hèra l'Olympienne s'unit à Zeus, le roi hautain, ce furent les Moires divines qui chantèrent le chant nuptial. Hymen, oh, Hyménée, oh!

Le dieu charmant aux ailes d'or, le dieu clair né parmi les fleurs, Erôs, guidait le char où Zeus avait conduit Hèra l'heureuse. Hymen, oh, Hyménée, oh!

Comme Zeus qui lance l'éclair, comme Hèra qui règne au ciel d'or, chère Anthéia, cher Akontios, vivez dans la grande lumière. Hymen, oh, Hyménée, oh!

Thémistô avait quitté le festin avant qu'il fût fini. Une torche à la main, elle attendait au seuil de sa demeure Akontios et Anthéia, et elle les guida vers la chambre nuptiale. Ils y entrèrent, et, devant la porte, douze jeunes filles, des plus belles, formèrent un chœur. A leurs cheveux était mêlée l'hyacinthe fleurie, et, tout en dansant, elles chantèrent l'épithalame.

Bienheureux Akontios! Quelque dieu favorable a sans doute éternué le jour de ta naissance. Parmi les vierges dont se glorifie Ephèse, il n'en est pas qui soit meilleure qu'Anthéia, car chacune de nous a ses défauts, mais elle brille comme l'aurore après la nuit ou comme le printemps lumineux quand fuit le sombre hiver. La superbe moisson dore le champ fertile, le cyprès est l'honneur du jardin, la cavale thessalienne embellit le char, mais Anthéia est le joyau qu'a pris, pour s'en parer, Ephèse. O belle enfant, sœur des Charites, aujourd'hui tu deviens celle qui dirige la maison. Demain, à ton réveil, tu verras la couronne que vont tresser, pour te plaire, mes mains agiles. Sois heureuse, Anthéia! Sois heureux, Akontios! Puisse vous protéger l'amoureuse Kypris, puissent vous protéger Erôs et le roi Zeus! Dormez! que tendrement se mêlent vos haleines, jusqu'à l'heure bleuâtre où l'oiseau du matin dresse en chantant l'orgueil de son col emplumé. Hymen, oh, Hyménée!

Tandis que les jeunes filles chantaient et dansaient,

Thémistô ferma la porte, et, dans la chambre, Akontios resta seul avec Anthéia.

VII

L'HEUREUSE NUIT

Sur les murs de la chambre, un peintre habile avait représenté Aphrodite et Arès. Aphrodite, les seins et les bras nus, les cheveux dénoués, attendait l'amant divin; autour d'elle volaient des colombes et des enfants ailés qui lui jetaient des roses. Arès allait vers la divine amante, et c'était Erôs qui le guidait; il avait laissé la cuirasse, l'épée et le casque, et son manteau flottait à la brise légère.

Au fond de la pièce était dressé un lit de bois précieux, orné d'ivoire et d'or. Les couvertures pourprées venaient des métiers de Babylone. Impatients et fougueux, Akontios et Anthéia s'étendirent.

La joie les transportait, et pourtant ils craignaient de se parler et même de se regarder. Leurs lèvres frémissaient, ils étaient palpitants, et la pudeur les retenait. Enfin, Akontios saisit Anthéia, il la presse, il l'embrasse, il l'étreint. Elle soupire, elle pleure, il s'écrie :

« Te voici donc enfin près de moi, ma bien-aimée! Te voici près de moi! Et que de temps nous avons perdu! »

Elle répond, haletante, sans oser encore lever les yeux sur lui :

« Ainsi, Akontios, je te semble belle? Tu m'aimes vraiment ? »

Et il reprend :

« Je t'aime. Tu m'es plus douce que la lumière. Qui jamais connaîtra bonheur pareil au mien? Et je veux te donner tout le bonheur! »

Toujours en larmes, elle trouve le courage de le regarder, et elle dit :

« Que de temps nous avons perdu, mon bien-aimé !

Que les dieux me donnent de vivre et de mourir avec celui qui m'aime! Comme il a dû souffrir!

— Ai-je souffert? dit Akontios. Si j'ai souffert, ma joie est telle, maintenant, que j'ai tout oublié de la souffrance ancienne.

— Ah! mon amant, mon mari! bois mes larmes! Qu'elles soient pour nous un philtre d'amour, plus sûr que tous les philtres de Thessalie! Toi et moi ne faisons plus qu'un. »

De ses bras amoureux elle entoure les épaules d'Akontios. Akontios, tendrement, lui baise les yeux, le baiser sèche les larmes, les yeux d'Anthéia sourient. Et, d'une voix gaiement attendrie, elle murmure :

« Vous voilà bien punis, mes yeux : vous étiez pleins d'orgueil, vous êtes pleins d'amour, et c'est vous que je livre à mon maître, en premier signe d'esclavage. Et vous, yeux d'Akontios, voyez-moi toujours belle, et ne voyez belle nulle autre femme ! »

Elle baise les yeux d'Akontios, et les lèvres se joignent, et les âmes se confondent.

La nuit était douce. La nuit était heureuse. La nuit était propice aux amants qui servaient Aphrodite.

VIII

LA LETTRE DE RHODES

Il y avait trois mois qu'Akontios et Anthéia étaient mariés. Ils avaient dû assister aux noces, fort gaies, de Leukôn et de Rhodè, mais, le reste du temps, ils avaient vécu pour leur amour.

Ils ne quittaient guère leur demeure. Il arrivait pourtant qu'Akontios s'écriât :

« Je vais chasser à la gloire d'Artémis, qui m'a été si favorable. »

Et il était sûr d'entendre Anthéia dire aussitôt :

« Je t'accompagne. »

Ils s'en allaient alors par la campagne, vers les bois. Ils ne lançaient ni flèches ni javelines. Ils s'arrêtaient aux arbres où était gravé le nom d'Anthéia, et ils cherchaient des retraites ombreuses où s'aimer sous le regard ami et discret des Ægipans et des Dryades.

Lycomède, Thémistô, Mégasthène étaient heureux du bonheur de leurs enfants. Evippè, bien qu'elle n'eût point oublié le bris de la statuette, ne redoutait plus, pour sa fille, la vengeance d'Erôs. Et l'amoureuse Anthéia ne se souvenait plus d'avoir outragé le dieu.

Comme, un matin, Lycomède venait de traiter une affaire lucrative, un voyageur l'aborda sur le marché :

« Seigneur Lycomède, je te salue.

— Je te salue, étranger. On t'a donc appris mon nom?

— Il n'est pas un Ephésien qui ne te connaisse. Qui je suis, moi? Mon nom ne te dirait rien. Mais peut-être te rappelles-tu Kalliklès?

— Kalliklès! s'écria Lycomède, si je me le rappelle? Il était le meilleur de mes amis. Je le vis encore et je causai avec lui la veille du jour où il quitta Ephèse pour tenter la fortune dans les îles. Nous étions jeunes alors. Qu'est-il devenu?

— Il habite Rhodes, répondit l'étranger. Il y est fort considéré. Il est un de nos plus riches commerçants.

— Soient loués les dieux qui l'ont protégé!

— Je partais pour Ephèse, et il m'a prié de te faire tenir la lettre que voici, seigneur Lycomède. Elle t'instruira certainement de sa vie. »

Lycomède prit la lettre, il remercia l'étranger, et il se hâta de rentrer chez lui. Il était pressé de savoir le sort de son ami.

Il lut la lettre :

Kalliklès à Lycomède : bon succès!

Je crains, cher Lycomède, que tu ne m'accuses d'ingratitude. Et pourtant, depuis que je me suis éloigné d'Ephèse, je n'ai pas vécu un jour sans penser à toi. Aurais-je pu faire autrement? Si, maintenant, je ne traîne pas une existence misé-

rable, si, au contraire, on envie ma prospérité, c'est à toi, cher Lycomède, à toi seul que je le dois. Quand je n'ai plus douté de ma ruine, tu m'as réconforté, tu as compris que je n'étais pas à jamais perdu, tu m'as prodigué les sages conseils, tu as eu confiance en moi. Tu m'as prêté la somme nécessaire à ce voyage où tu me poussais, à ce voyage qui m'a sauvé.

Moi qui n'avais éprouvé, dans ma patrie, qu'inquiétudes et que déboires, je n'ai, au loin, rien essayé sans y réussir. Le malheur, peut-être, m'avait enseigné la prudence, mais aussi tes paroles, qui me revenaient sans cesse à la mémoire, me soutenaient et m'encourageaient. A Kos, j'appris l'art de tisser ces fils de soie qui plaisent tant aux jeunes femmes. Les Rhodiennes, qui aiment à étaler leur richesse, ne se montrent qu'en robes magnifiques : des marchands leur vendaient à grand prix les tissus qu'ils nous avaient achetés. Un jour, je m'embarquai : j'emportais un métier, je le montai à Rhodes, j'ouvris une boutique, et je vendis de très belle soie beaucoup moins cher que tous les autres marchands. Je n'eus point, d'abord, pour acheteuses, les femmes du plus haut rang : elles ne voulaient point qu'on leur reprochât de regarder à la dépense, et elles allaient répétant que la soie de Rhodes ne vaudrait jamais la soie de Kos. Mais des femmes plus modestes étaient fort heureuses de se vêtir de soie sans risquer la gêne, et mes gains n'étaient déjà point à dédaigner. Les dieux cependant veillaient sur moi. Une illustre courtisane de Milet qui, au cours d'un voyage, passait à Rhodes, s'arrêta devant ma boutique et admira la perfection de mes tissus. Elle prétendit n'en avoir jamais vu de plus souples, de plus légers, de plus brillants, et je crus qu'elle me les achèterait tous. Ses paroles coururent la ville, et, dès lors on ne rougit plus de me visiter. Bientôt même, on s'enorgueillit de porter des étoffes tissées à Rhodes : on ajoutait à la gloire de la patrie.

Je suis désormais à l'abri des vicissitudes, et je puis m'acquitter d'une dette qui, malgré tout, me pèse. Mais le soin de mon négoce ne me permet pas d'abandonner Rhodes, et celui du tien te permet-il d'abandonner Ephèse? Je ne le pense pas. Et je n'ose commettre un important dépôt à un voyageur dont le zèle ne me garantirait pas la fidélité.

Je n'ai point de fils. Mais ton Akontios est maintenant un jeune homme. Il n'était qu'un enfant encore quand je sortis d'Ephèse, et il donnait déjà des marques de sagesse et de courage. Il sert, sans doute, de modèle aux Ephésiens de son âge. Pourquoi ne l'enverrais-tu pas à Rhodes? Les voyages, dit-on, sont utiles aux jeunes gens, et je crois que l'on n'a pas tort. Celui que je propose n'est ni long ni difficile, et quelle joie j'aurai à voir ton fils! Il ne sera pas traité en étranger et, dans ma maison, il retrouvera la maison paternelle. Quand il voudra te rejoindre, je lui confierai ma dette, et, désormais, je dormirai sans remords.

J'attends Akontios, ô Lycomède, et puissent les dieux t'accorder toutes les prospérités.

L'heureuse fortune de Kalliklès et son honnêteté réjouirent fort Lycomède. Il inclinait à suivre son conseil: quel messager, de Rhodes ou d'Ephèse, vaudrait Akontios? Mais il lui eût semblé mauvais de rien décider sans prendre l'avis de Thémistô. Il entra chez elle, et lui montra la lettre de Kalliklès.

« Je crois, dit-elle, qu'Akontios entreprendra volontiers le voyage, si, du moins, Anthéia l'accompagne.

— Il serait cruel en effet de séparer déjà ces deux enfants, dit Lycomède. Ils s'aiment tant!

— Mais Kalliklès attend le seul Akontios. N'abusons pas de sa bienveillance.

— Laissons Anthéia partir avec Akontios si, comme nous n'en doutons pas, elle le demande. Kalliklès ignore le mariage de notre fils, mais sois sûre qu'il accueillera notre Anthéia aussi amicalement que notre Akontios.

— Qu'ils aillent donc chez les Rhodiens, dit Thémistô avec un léger soupir. Les voyages sont utiles aux jeunes gens, je le veux croire, mais on y court bien des hasards. Que les dieux protègent nos enfants! »

Lycomède manda sans tarder Akontios, lui lut la lettre de Kalliklès, et ne lui cacha pas son désir de le voir bientôt aller à Rhodes. Akontios n'hésita pas dans sa réponse : il partirait, mais avec Anthéia. Il ajoutait qu'elle

le suivrait sans peine : le bonheur, pour eux, serait toujours de vivre ensemble, n'importe où. Et, en effet, quand elle connut ses paroles, elle le remercia d'un long baiser.

« Ecoutez-moi, dit-elle. Un voyage, si court soit-il, est périlleux, et nous ne pouvons jamais affirmer qu'un dieu ne nous garde pas rancune de quelque geste ou de quelque parole. Tu m'aimes et je t'aime. Mais, avant de quitter Ephèse, lions-nous, Akontios, par de nouveaux serments.

— Oui, Anthéia, je te chéris plus que mon âme, et si un hasard méchant m'éloignait de toi, je jure de te rester fidèle, ô bien-aimée, je jure de n'écouter jamais d'autre femme !

— Et moi, cher Akontios, je jure d'observer toutes les exigences de ma foi, je jure de repousser tout homme qui osera m'approcher.

— Tu es ma seule aimée, Anthéia.

— Tu es mon seul aimé, Akontios.

— Que les divinités marines reçoivent nos serments !

— Que la grande Artémis reçoive nos serments ! »

Et ils s'unirent encore en une ardente étreinte.

A.-FERDINAND HEROLD.

(A suivre.)

POÈMES

—

NEIGE

Les Anges de la neige ont penché leur miroir
Où je vois frissonner et s'éloigner des ombres...
L'Amour s'est endormi sous le baiser du soir,
Je sens la grande paix des siècles et des nombres.

Je respire l'étrange éther de l'absolu;
Je ne regarde pas sourire les estampes,
Et je viens de fermer un volume trop lu :
Le jour mystérieux ne me vient plus des lampes.

J'ai pour flamme invisible une ancienne douceur...
La neige fait glisser son lent miroir oblique,
Et je revois — la neige et la mort étant sœurs —
Des sourires lointains dans la glace angélique.

Dans le mouvant cristal des mirages d'hiver,
Voici gémir, voici trembler, tendres et vagues,
Les violons du rêve aux fleurs du printemps vert,
Les larmes du jet d'eau sur le rubis des bagues...

J'entends la voix défunte et ses mots chuchotants;
« Sois le poète épris de la brume et du givre,
De la brume de l'âme et du givre du temps,
Goûte subtilement le mystère de vivre. »

J'entends la voix : « Choisis le tremblant, l'indistinct,
Vole vers les halos comme d'autres aux flammes,
Cherche du neuf au cœur ténébreux de l'instinct,
Trouve un vierge clavier pour d'inédites gammes;

« Juge par diaprure et non point par carat;
Elis la volupté minutieuse et double,
Et penche-toi toujours vers l'aube qui luira;
Demain peut t'apporter un indicible trouble... »

Non! Demain, sous son masque, a des regards pensifs :
Ignorant si ses mains, sur la terre mauvaise,
Planteront des rosiers, des vignes ou des ifs,
L'Instant est un Dieu pur au seuil d'une genèse.

Mais if, vigne ou rosier, qu'importe à mon désir?
Ce n'est pas l'inconnu qui me leurre et m'attire,
C'est l'autrefois divin que je veux ressaisir,
Le sel de sa vigueur, le sang de son martyre;

L'avenir diminue à mesure qu'il vient;
O voix d'antan, qui n'est qu'un frisson du silence,
Je suis celui qui veut approfondir sans fin
Le même long bonheur, de nuance en nuance...

Quand il aura neigé longtemps sur mon tombeau,
Aurai-je, revenant à ma ferveur première,
Ah! pour reposséder son corps, vierge à nouveau,
Une jeunesse encor sous une autre lumière?

Le dirais-tu? — La neige est semblable au trépas,
Et tandis que sa chute innombrable s'emmêle,
Un autre Hiver, plus rude et plus pâle, là-bas,
Pique son premier givre à la vitre éternelle...

—

DOULEUR

Noir coefficient du plaisir, ô Douleur,
Lâches et vils sont ceux qui t'aiment égoïste,
— Poison qui n'est créé que pour tigrer la fleur —
Dans ta colère avare et ta cruauté triste,

Mais grands ceux qui, mêlant leur sang et leurs baisers,
Dans l'étreinte que rien ne fausse ou n'humilie
Ont pour jamais, à deux, par tes jeux embrasés,
Sacré leur jouissance et leur mélancolie.

Douleur, tragique alcool aux coupes de l'Amour,
Fait du suc de l'absinthe et du fiel des chimères,
Heureux sont les amants qui trempent tour à tour
Dans ton rude absolu leurs lèvres éphémères!

Ils distinguent au fond de tes rites brûlants
Et dans la majesté de ton intime Office,
Que l'habile souffrance exalte les élans,
Et que l'amour fervent est un haut sacrifice;

Clef du monde interdit et confidentiel,
Dont le fer de silence ouvre d'étranges portes,
Ils savent que, bien loin de la terre et du ciel,
Tu ne brilles jamais qu'aux mains jeunes et fortes;

Vieux désir déchiré d'un spasme plus profond,
Méprisant le rêveur épris d'un songe exsangue
Mais durcis par la flamme où la cire se fond,
Pour extraire l'or vierge ils frappent sur la gangue...

Par toi l'homme s'acharne, en ses sombres loisirs,
A poursuivre, toujours plus riches, plus entières,
Cherchant toujours plus loin le secret du plaisir,
Ses noces de fureur avec l'âpre matière;

Par toi l'homme voudrait, usant un rêve cher,
Marquer d'un geste dur, ardent et tyrannique,
Au cœur de l'être élu dans un peuple de chair,
Le sceau mystérieux d'une souffrance unique;

Et je vous aime, avec vos larmes, vos espoirs,
O Douleur, ô Pitié, vous que j'évoque ensemble,
Visages que l'Amour penche, selon les soirs,
Sur le corps qui frissonne ou sur l'âme qui tremble...

PAYSAGE TRANSPOSE

Une aile sibylline a frôlé le soir triste.
Le paysage ardent vient de se transposer...
— Viens sur la plage où meurt l'âcre parfum du ciste;
L'heure a dans sa lenteur des velours de baiser.

Un blanc espoir de voile au loin hésite et tourne...
Le vent transporte un dieu vers le ciel étoilé :
Les neiges ont serti le saphir de Livourne,
Bleu sombre de l'orage où disparut Shelley.

Nous foulons le varech glissant d'une autre époque;
Et les astres, ce sont, un par un — mort d'Ariel! —
Les étincelles d'or du passé qui s'évoque :
Le bûcher du poète a rallumé le ciel...

—

MINUIT SOLAIRE

Le feu dans la pénombre est comme un grand cœur rouge;
Regarde, du sofa profond drapé de châles,
Tandis qu'au vieux cadran nulle aiguille ne bouge,
Dans l'immense vitrail la mer et le ciel pâles.

Regarde, de la chambre au silence de cloître
— Globe roux moucheté d'îles blanches, et bas —
Ce soleil dilaté qui ne veut pas décroître,
Et cette heure de nuit qui ne finira pas...

La richesse de l'âme est au seuil de l'abîme.
Sur ces confins pensifs du réel et du songe,
Ah! Prenons pour symbole, en ce retrait intime,
L'immobile moment qui rêve et se prolonge...

Le soleil incertain hésite au ras des vagues?
Lente, paradoxale et semblable lueur,
Désir dans tes regards et reflet sur tes bagues,
Qu'un minuit éternel illumine nos cœurs!

Du Temps, vieux créateur du doute, et que j'abhorre,
Brise l'anneau changeant qui te tient asservie :
Désormais n'attendons ni le soir ni l'aurore,
N'évoquons plus jamais ni la Mort ni la Vie.

Mais habitons au bord mystérieux des choses
Que bat à grands coups sourds un tragique infini;
La Vie a piétiné ses masques et ses roses,
La Mort a déchiré son suaire jauni.

Oublions, oublions ce qui se passe et se fane,
La Vie, avec ses yeux charbonnés et ses signes,
Qui foule, sous ses pieds de grasse courtisane,
Pâles illusions, des cadavres de cygnes.

Oublions! — Oublions les funèbres cortèges,
Les cierges d'or, les draps aux larmes de métal,
Et les lents corbillards patinant sur la neige,
Avec leurs chevaux noirs aux plumets de cristal...

Loin du lourd crépuscule hanté d'ombres mystiques,
Loin de l'aube aux yeux clairs réveillant la pensée,
Prenons pour notre ciel cet astre pathétique
Qui, nocturne, s'arrête à la houle glacée,

Et devant cette nuit transfigurant la grève,
Isolés à jamais dans un présent pareil,
Choisissons pour notre heure inépuisable et brève
Le Minuit de la chair éclatant de soleil.

EMMANUEL AEGERTER.

CHINE, JAPON ET BOLCHÉVISME

On sait que l'année 1930 a été particulièrement troublée en Chine et que la guerre civile a fait rage dans le bassin du Fleuve Jaune, la faction de Nankin cherchant à exterminer ses concurrents du Nord qu'elle osait qualifier de « rebelles ».

Les armées de Nankin avaient remporté quelques succès contre Yen Hsi Shan, le tou kiun du Chansi, que j'ai connu personnellement et qui a de grandes qualités de gouvernement. Mais comme la décision militaire tardait, Tchang Kai Chek employa le vrai moyen : il acheta, dollars sonnants, plusieurs divisions de ses adversaires. Il pouvait de ce fait poursuivre sa marche au Nord et s'emparer de Pékin, aidé qu'il était par tout un état-major allemand qui remplace, depuis 1927, les officiers bolcheviks, avec Galent comme chef. C'est d'ailleurs cet état-major allemand qui conçoit, dirige les opérations. Toujours l'Européen : c'est lui le cerveau; Tchang Kai Chek est l'outil avec ses soudards et son or. Tel est le guerrier Tchang Kai Chek, ce Napoléon, ainsi qu'il se fait appeler.

Mais les Nordistes, quelles que soient leurs querelles, ne pouvaient laisser les Sudistes occuper la Chine septentrionale et y apporter le désordre et la misère. C'est alors que Tchang Sué Liang, le jeune tou kiun de Mandchourie, jusque-là neutre, se campa sur la scène, sommant les combattants de la guerre civile, Nordistes et Sudistes, d'avoir à cesser la lutte. Tchang Kai Chek, le dictateur de Nankin, n'était pas moins visé que Yen et Fong Iu Hsiang : il était mis en demeure, lui aussi, d'avoir à s'ab-

stenir de tout acte de guerre et de toute ingérence administrative dans les provinces du Nord. En un mot, c'était le coup d'arrêt pour la faction de Nankin, la sommation, appuyée sur des troupes fraîches, d'avoir à respecter l'indépendance de la Chine septentrionale.

C'est en septembre 1930 qu'eut lieu cette intervention si humiliante pour Nankin. Car Tchang Sué Liang reste en accord secret avec Yen et ne manquera pas de s'appuyer même sur Fong le jour où la faction de Nankin redeviendrait gênante, chercherait à nouveau à étendre son hégémonie ruineuse, soutenue qu'elle est par toutes les grandes puissances... on ne sait pourquoi, sauf qu'en Chine elles voient tout à l'envers.

Mais si laissant de côté la Chine du Nord, on envisage le reste du pays, on peut déclarer, sans crainte de se tromper, que l'anarchie est telle, surtout dans le riche bassin central, que l'initiative de Tchang Sué Liang, jeune homme de 28 ans — avec lequel j'ai discuté ces problèmes à Moukden — ne changera pas grand'chose à la situation : *le mal est trop profond.* Il est même à craindre que l'intervention du jeune tou kiun, légitimement ambitieux, ne soit bientôt suivie de l'entrée en ligne d'une nouvelle armée de mercenaires — la sienne — à nourrir sur la maigre pitance du paysan.

Nous sommes donc loin de la fin de la guerre civile : surtout que Fong reste redoutable, ayant conservé de nombreuses divisions, et les meilleures, celles que la faction de Nankin n'a pas réussi à acheter. Dans la réalité, Fong n'a pas été battu, si ce n'est par le « silver bullet », comme disent les Anglais de Chine, par le dollar. C'est, en effet, une vieille habitude chinoise que des généraux subalternes abandonnent leur chef durant la bataille : si le marché est bon, on n'hésite pas. C'est ainsi que Fong a été obligé de battre en retraite. Mais cet homme du Nord, vigoureux soldat aux goûts des plus modestes, qui ne cesse de dénoncer le luxe scandaleux des petits pontifes de Nankin, cet homme, dis-je, reste

une force qui peut être décisive dans les luttes actuelles. Aussi Tchang Kai Chek et Tchang Sué Liang le couvent-ils des yeux, se disputent-ils secrètement ses faveurs. Fong est d'autant plus puissant qu'il peut exploiter à volonté la situation actuelle dans le Nord, l'exaspération des paysans qui souffrent tant, et depuis tant d'années, et sont de moins en moins assurés de la pitance quotidienne. Aussi forment-ils de plus en plus des bandes de brigands, de petites armées quelquefois, qui ne demandent qu'un chef. Et Fong serait celui-là. Car ces paysans veulent « manger », comme ils disent, et manger à leur faim : ce qui n'est plus possible, si l'on ne se fait mercenaire ou brigand, tant les ressources du pays se sont raréfiées.

Telle est la situation dans cette vaste Chine du Nord si conservatrice et si laborieuse, qui menace de suivre les traces des « Jacques Bonhommes » du bassin central, sous la conduite de Fong et de ses divisions bien entraînées. Et on ne doit pas oublier que Fong peut compter sur l'appui de Moscou, des Soviets avec lesquel il a partie liée depuis des années, bien qu'il le démente. Nous sommes donc loin de l'unification, de la paix en Chine !

Tels sont les résultats de l'œuvre du Kouo Ming Tang depuis qu'il s'est mêlé de rénover la Chine *patriarcale* pour en faire une démocratie. Et combien nettement il apparaît que la faction de Nankin n'a aucune chance d'éliminer les tou kiun du Nord, que toute nouvelle tentative se heurtera à une coalition de Tchang Sué Liang, de Fong et de Yen ! D'ailleurs, le jeune tou kiun de Mandchourie a fait passer une partie de ses troupes au sud de la Grande Muraille et occupe Tientsin, port et métropole commerciale du Nord. En outre, le gros de son armée reste à portée de frapper un grand coup, en cas d'attaque par Tchang Kai Chek. Il est évident, toutefois, qu'une entente entre Fong et Tchang Sué Liang est le meilleur garant de l'indépendance de la Chine du Nord, que leurs forces réunies sont imbattables par le « Napo-

léon » au petit pied de Nankin. D'un autre côté, pareille entente éloigne Fong de ses anciens associés de Moscou, solidement établis à portée, en Mongolie, mais sur lesquels il ne serait plus tenté de s'appuyer. De telle sorte que l'immense territoire du Nord ne risquerait pas de devenir « rouge », comme aujourd'hui celui de la Chine centrale.

Ainsi donc se présente le poignant tableau de la situation politique : avant tout, des dictateurs militaires en face les uns des autres, se surveillant âprement et cherchant par tous les moyens à accroître leurs contingents de mercenaires, contingents énormes si on les additionne: deux millions au moins, et pesant si lourdement sur l'économie du pays, sur ses ressources, qu'ils épuisent graduellement depuis vingt ans. Aussi, de moins en moins de champs sont cultivés, de moins en moins d'animaux restent à l'homme de la terre, quand lui-même n'est pas traîné comme porteur derrière ces Grandes Compagnies de mercenaires.

Et puis, ce sont les armées de bandits aujourd'hui organisées, reliées entre elles, dans les diverses provinces, par l'action directe de Moscou. Ces armées se grossissent sans cesse de paysans ruinés, affamés, et aussi de forts contingents qui sans cesse désertent la bannière de Nankin. Ces déserteurs sont précieux parce qu'ils apportent des armes modernes, fusils et mitrailleuses, et souvent d'abondantes munitions. L'entente est vite faite, car mercenaires et bandits ne sont autres que la *même pègre* vivant sur le pays depuis 1911, l'ensemble dépassant largement aujourd'hui le chiffre de cinq millions de rapaces, d'après les calculs les plus sérieux. Ils opèrent dans toutes les régions de l'immense Chine, mais c'est dans le bassin central, comme on le sait, que se joue la grande tragédie actuelle, la *jacquerie communiste*, ce drame social fait de tant de misère et de sang, qui aurait pu être évité si les gouvernants des grandes Puissances avaient été moins ignorants de la situation réelle

et avaient eu le courage, à différentes époques, de s'imposer en arbitres aux deux grandes factions du Nord et du Sud.

Bien mieux : qu'ont-ils fait, ces gouvernants d'Europe et d'Amérique, d'accord avec la S. D. N.? Ils n'ont cessé de vendre des armes à la Chine.

En ce qui concerne le grand danger actuel, l'extension de la jacquerie communiste, on n'ignore pas que Tchang Kai Chek s'est vanté, comme d'habitude, d'exterminer (*mié,* suivant l'expression chinoise) toutes les bandes rapidement. N'est-il pas un nouveau Napoléon, un Tamerlan plutôt, ainsi que des flatteurs, même étrangers, ne cessent de le qualifier? Il est donc parti en guerre contre Tchou Té, le grand chef des Hordes rouges, et la presse de Chine nous annonce les premiers résultats.

A Tong Kou, au Kiang Si, les communistes chinois ont établi une base avec écoles, hôpitaux, banque même, qui émet des billets à l'effigie de Lénine et de Karl Marx: le *North China Herald* en donne un fac-simile. Ces billets sont imposés à la population comme monnaie courante. Tong Kou manquant d'éclairage électrique, les bandes de Tchou Té ont pris d'assaut une ville voisine, Ki Ngan, mieux pourvue, et ont transporté tout le matériel à Tong Kou. On voit que Tchou Té ne manque pas d'ingénieurs et d'ouvriers qualifiés. Toujours d'après le *North China Herald,* l'organisation communiste s'est sensiblement améliorée depuis l'arrivée récente d'étudiants retour de France et de Russie.

Tong Kou, en raison de son importance, a été le premier objectif des troupes de Nankin : la ville a été enlevée sans résistance, les bandes s'étant égaillées. Mais quelques jours après (fin décembre 1930), elles contre-attaquaient, si bien qu'elles réoccupèrent Tong Kou après avoir détruit ou capturé une division entière.

Rares ont été ailleurs les succès des troupes de Nankin, et les quelques bulletins de victoires enregistrés dans la presse sont des plus sujets à caution. Ils sont

destinés surtout à la consommation étrangère, aux Européens sérieusement inquiets de l'aggravation de la poussée communiste et de l'insécurité grandissante de la navigation et, par suite, des transports sur la plus grande artère commerciale de Chine, celle du Yangtze, où opèrent les bandes communistes. Ce qui prouve le caractère mensonger de ces bulletins, c'est que le gouvernement est obligé d'appeler en toute hâte, du Nord, les quatre divisions de Fong qu'il a réussi à acheter. Aucun doute, d'ailleurs, que les difficultés présentes ne soient pour longtemps insurmontables du fait que les petites armées communistes, très familiarisées avec le terrain, se disloquent, s'éparpillent en un moment, se muant en paisibles laboureurs ou artisans. Cette lutte est donc une véritable guerilla contre les troupes du gouvernement, lutte de surprises, des plus pénibles pour des contingents peu sûrs, parce que mal payés... quand ils le sont, et formés pour la plupart d'anciens brigands qui préfèrent la rapine à la bataille.

Il convient d'ajouter que ces soldats de Nankin dits « nationaux » sont des plus suspects à la population, qu'ils rançonnent trop souvent et déciment cruellement sous le prétexte de complicité avec les communistes. Le petit peuple des campagnes comme des villes éprouve donc un mépris, une haine profonde pour les reîtres de Nankin et n'hésite pas à favoriser les bandes de Tchou Té, de Mao Tze Tong et de Peng Té Houi, les grands chefs de la jacquerie actuelle.

Il faut aussi considérer que ces bandes constituent souvent de véritables petites armées, telle celle de Peng Té Houi qui opère entre le Hunan et le Kiang Si et compte 3.000 hommes environ bien armés. Elle porte le nom de « Cinquième armée rouge ».

La troisième armée, sous les ordres d'un ancien cadet de l'Académie militaire de Whampou (Canton), compterait 4.000 bandits munis de mitrailleuses et même d'artillerie légère. Ce qui complique la situation pour

Nankin, c'est que l'ensemble de ces bandes couvre un immense territoire dans le bassin central : de 700.000 à 800.000 kilomètres carrés de superficie, en liaison avec des groupes moins importants, moins bien organisés opérant au Nord, au Sud et dans l'Ouest même, jusqu'aux confins du Thibet, ces groupes comptant un grand nombre d'étudiants.

J'ai dit, d'autre part, toute la menace d'une nouvelle jacquerie dans le Nord, sous la direction possible de Fong Iu Hsiang. J'ai signalé aussi le danger pour Nankin de désertions fréquentes. Mais le fait le plus grave de la situation, c'est que Moscou assure l'union, la cohésion de toutes ces hordes communistes, leur fournit directives et moyens d'action, si c'est nécessaire. La trame, le réseau « rouge » couvre ainsi une immense étendue de cette pauvre Chine. Et c'est ce que M. Vandervelde appelle « la marche vers la démocratie », sous l'égide des politiciens de Nankin! C'est encore lui, avec tous les coryphées du socialisme, qui encourage ces politiciens à la reprise des Concessions et à l'abolition de tous nos droits de sauvegarde dans l'anarchie actuelle. D'ailleurs, n'a-t-il pas déjà largement contribué, lui Vandervelde, à l'abandon de la concession belge de Tientsin? Et comme le trésor de Nankin est vide, que les caisses sont, suivant coutume, dilapidées par tous les tenants de la faction au pouvoir (l'un d'eux, grand favori de Tchang Kai Chek, le nommé Tcheng Té Tch'en, vient d'être arrêté pour détournement d'un million de dollars, et le directeur général des Postes s'est enfui au Japon après avoir secrètement vendu toute sa réserve de timbres), les Vandervelde et les Mac Donald aideront cette faction à contracter les emprunts dont ils ont le plus urgent besoin pour ne pas crouler. Et nos peuples, une fois de plus, prêteront à fonds perdus, si ce n'est pis.

Bref, le désordre est tel partout qu'une fois de plus auront raison ceux qui, comme moi, considérèrent l'intervention de Tchang Sué Liang comme ne pouvant réa-

liser une ère de paix, mais devant au contraire compliquer plutôt que dénouer la situation. Il est en quelque sorte le troisième larron, mais pour combien de temps? Fong Iu Hsiang le tient en bride; aussi ne peut-il pas grand'chose pour combattre la jacquerie dans le bassin central au cas où il se déciderait à aider militairement Tchang Kai Chek. Ce qui, d'ailleurs, est moins que probable, pour deux raisons : la première, parce que l'antagonisme entre le Nord et le Sud est racial, donc irréductible; toute l'histoire ancienne le prouve; la deuxième, parce qu'il y a danger pour Tchang Sué Liang à se démunir d'un seul bataillon de son armée, alors qu'il se trouve en face des contingents de Fong, en face aussi des Bolchéviks plus ancrés que jamais en Mandchourie et guettant toute occasion d'accroître leur emprise.

Un résultat toutefois est acquis : c'est que la Chine du Nord échappe à la faction de Nankin, garde son autonomie hautement revendiquée par le jeune Tchang prêt à la défendre les armes à la main. Mais comme la perte de « face » est grande pour Tchang Kai Chek, celui-ci tentera par tous les moyens d'affirmer son autorité sur ce territoire, surtout qu'il se croit invincible depuis qu'il possède un état-major allemand.

Aussi, rien d'étonnant que cette année même, 1931, la guerre civile recommence plus sanglante et plus ruineuse qu'en 1930. Et dire qu'à un moment le jeune tou kiun de Mandchourie a pu croire que Tchang Kai Chek pourrait l'aider militairement contre Moscou et même Tokio! Le dictateur de Nankin avait été capable de cette forfanterie! Mais dans tout Chinois il y a un hâbleur. Et si inconscient souvent que beaucoup doit lui être pardonné.

La situation présente est si trouble, si incertaine aussi, l'autorité de Nankin est si précaire sur les masses populaires, même sur celles vivant dans le territoire restreint où elle peut s'exercer; les finances, d'autre part, sont dans un tel état de ruine et les meilleures classes, lettrées et autres, si hostiles à la faction nationaliste,

que cette faction croulerait demain si elle n'était étayée par l'étranger, par l'Américain en particulier. Mais où est jusqu'ici le bénéfice pour lui et l'Européen, et surtout pour la masse chinoise, de cette politique d'étrange soutien d'une faction incapable et tyrannique, exécrée par tout le peuple chinois?

Il faudra bien, sans tarder, envisager un changement, chercher une solution au chaos actuel. *Soudards et brigands sont les maîtres dans l'immense Chine.* Et des hordes rouges pleines d'audace, sous la bannière de Moscou, se meuvent aux deux rives de l'artère vitale de la Chine, du Yangtze Kiang. Mais ne va-t-il pas, aux bords du Houang Ho, du Fleuve Jaune, s'en lever d'autres, plus redoutables encore, parce que formées d'hommes du Nord? Sans compter les ruines qui s'accumulent dans les campagnes, dans les cités. N'étaient les Concessions étrangères, ces oasis dans l'anarchie, où nos capitaux peuvent être mobilisés sans trop de risques et où les réserves bancaires chinoises ont trouvé un abri sûr, il y a des années que l'effondrement économique de la Chine serait un fait accompli.

Mais le comble, c'est que, depuis un an, la monnaie chinoise, le métal argent, dévalorisé par la politique à courte vue des Puissances, a perdu plus de la moitié de sa capacité d'achat; un désastre véritable à pareil moment, les classes moyennes ne pouvant plus acheter à l'extérieur, au grand détriment de l'Europe industrielle.

Et c'est dans ces circonstances qu'une mission anglaise d'ordre économique est venue récemment chercher une clientèle en Chine pour les cotonnades de Manchester dangereusement concurrencées, surtout par le Japon. Des congratulations ont été échangées dans des banquets entre industriels d'Angleterre et Jeunes-Chinois. Ceux-ci ont été largement vantés, gratifiés de cerveaux « inventive and creative ». Faut-il que le chômage soit sévère en Grande-Bretagne pour que l'Anglais, si réservé, n'hésite pas à se livrer à de pareilles manifestations! Mais il a été

si boycotté, des années durant, par cette Jeune-Chine, qu'il devient timide et s'incline lui aussi devant les petits politiciens de Nankin, qui, d'ailleurs, le duperont une fois de plus et le traiteront comme à Hankow et Nankin, de triste mémoire. Ceux-ci ne font patte de velours aujourd'hui que pour lui faire ouvrir les cordons de sa bourse. Et encore ne pardonneront-ils jamais à l'un des chefs de la mission d'avoir déclaré que la renaissance économique de la Chine des trente dernières années est due avant tout à l'Anglais, ce qui, d'ailleurs, est incontestable, bien que le rôle du Français soit aussi d'importance. Mais l'Angleterre n'en serait pas aujourd'hui à solliciter les faveurs de Nankin si ses gouvernants avaient eu quelque fermeté, ces dernières années, et si M. Chamberlain ne s'était pas soumis aux désastreuses injonctions du Labour Party. Cela, c'est le passé, il est vrai, et l'heure présente est si grave qu'il n'est que temps de regarder vers le proche avenir et de chercher un remède à une situation terriblement grosse de complications pour l'Angleterre, la France et le Japon, pour leurs colonies aussi, car le chaos présent, en Chine, favorise au plus haut degré le travail de termite de Moscou, ainsi que des hordes chinoises qu'il a mobilisées. Ce remède, nous allons l'envisager.

§

La Chine est donc en pleine déliquescence, et la perspective d'une bolchévisation totale de se grand pays n'apparaît que trop comme une possibilité prochaine. Or, quel est le meilleur contrepoids à la menace grandissante de Moscou? C'est incontestablement le Japón : lui seul est à même de dresser une barrière efficace contre la mainmise du Bolchévik sur la Chine.

Celui-ci, d'ailleurs, se rend si bien compte que toute son emprise sur l'Asie restera éphémère aussi longtemps que le Dai Nippon se campera devant lui, prêt à la riposte, qu'il s'acharne à dissocier, par sa propagande en-

ragée, ce puissant bloc social que constitue le Japon, bloc si fortement cimenté et si différent de cette masse amorphe qu'est le peuple chinois.

Mais le Japon ne saurait lutter avec succès s'il ne se maintient solidement en Mandchourie, véritable bastion et couverture de la Chine du Nord et de la Corée, tremplin indispensable pour faire face au Nord, au Sud et à l'Ouest, c'est-à-dire vers tous les points de l'horizon d'où peut surgir une menace.

Donc le Japon doit se maintenir à tout prix en Mandchourie, sur ce grand territoire qu'il a préservé jusqu'ici de l'anarchie et dont il a fait un refuge, une oasis de paix, pendant qu'il en assure le plein développement économique.

Mais nous venons de faire allusion aux points menacés : examinons-les l'un après l'autre.

Vers le Nord et l'Ouest, qu'aperçoit-on? Sur les frontières de la Corée japonaise, en pleine Mandchourie du Nord, c'est le Bolchévik avec son puissant moyen de pression, le chemin de fer de l'Est Chinois, tronçon-tentacule de la « voie magistrale », du long ruban d'acier transsibérien. Sans doute la Chine revendique ce tronçon, en partage l'exploitation : mais que peut la Chine désorganisée, anarchique contre la rude emprise de Moscou, plus tzariste en Asie que tous les tzars? Il y a eu lutte, guerre véritable en 1929 pour la possession définitive de cette voie ferrée mandchourienne; l'armée chinoise a été écrasée en un rien de temps par les divisions bolchéviques. L'emprise de Moscou sur la Mandchourie du Nord et même sur la frontière sibérienne de la Corée constitue donc une *mendce permanente* pour le Japon.

Ce n'est pas tout : le Bolchévik s'est solidement installé en Mongolie, impose sa loi à Urga, la capitale : or, le Japonais a des intérêts économiques dans ce pays, stratégiques aussi, la Mandchourie méridionale confinant à la Mongolie intérieure ou sud-orientale. Or, dans cette partie de la Mandchourie, le Japon a des intérêts pri-

mordiaux, je dirai même vitaux pour lui. Du côté Mongolie, aucun obstacle, en effet, à une attaque de grande envergure facilitée par deux voies ferrées récemment construites pour relier la Mandchourie occidentale à la Mongolie intérieure, celle-ci terre féconde pour la colonisation chinoise dans sa bordure orientale. Il ne faut pas oublier non plus que la Mongolie borde la Chine du Nord sur une immense étendue, des milliers de kilomètres, et permet de la pénétrer presque partout, la fameuse Grande Muraille n'étant plus un obstacle depuis longtemps.

En somme, la Russie bolchévique s'installe, s'incruste tout le long ou à l'intérieur des Marches de Chine, s'assure la maîtrise des voies ou des nœuds stratégiques de pression et d'invasion.

Le Japon, naturellement, s'est mis en garde contre ce dangereux voisinage : 1° en annexant la Corée en 1910, laquelle constitue le vrai glacis, le bastion avancé qui couvre l'archipel japonais; 2° en s'organisant en Mandchourie méridionale avec, comme base d'action, la voie ferrée centrale héritée de la Russie après la guerre de 1904-1905; 3° en construisant le chemin de fer d'Antung à Moukden, capitale de la Mandchourie, lequel représente une route commerciale et stratégique de grande valeur, puisqu'à elle relie Keijo (Séoul), ou la Corée centrale, à cette cité importante et, par suite, au Transsibérien et à la grande ligne japonaise sud-mandchourienne qui aboutit à Dairen, près de Port-Arthur.

Le Japon a aussi récemment construit une voie ferrée en Mandchourie occidentale qui, se dirigeant vers le Nord, à partir de Tao Nan Fou, va rejoindre le Transmandchourien à Tsitsikar, ligne dont la construction inquiète fort Moscou, puisqu'elle permet à un corps de troupes de couper en deux la grande voie vers Vladivostok et d'en occuper les points essentiels. Inutile de dire que la Russie considère ce grand tronçon Mandchouli-Harbin comme le prolongement du Transsibérien vers le Sud-Est : c'est d'ailleurs la voie internationale la plus

courte reliant Paris à Pékin. Quant à son importance pour la Russie, on peut dire qu'elle est primordiale, puisque ce tronçon commande les approches vers le Pacifique et permet toute attaque contre la Sibérie orientale.

On ne s'étonnera donc pas que Moscou ne se résigne jamais à abandonner le contrôle du Transmandchourien, sauf par la force. Et ce n'est pas la Chine qui peut l'y contraindre.

Quant au Japon, il prend ses précautions, il se garde par tous les moyens. Qui pourrait lui en faire un grief? Surtout, comme je viens de le dire, que le Chinois est *incapable* de tenir en échec le Bolchévik en Mandchourie et, par suite, de couvrir la Corée. Seul le Japon en a les moyens; donc, en se gardant, il garde la Chine, lui assure la paix extérieure. Bien mieux : aucun doute aussi qu'il n'assure la paix dans le monde en se dressant contre la poussée de Moscou et de ses hordes.

Vers l'Ouest encore, et le Sud, qu'aperçoit-on? Mais la Chine, l'immense Chine toujours en mal de révolution, de bouleversements sans nom, depuis l'instauration de la République en 1911. Malgré Washington, le meilleur soutien du gouvernement de Nankin, la Chine s'en va toujours à la dérive, à la recherche d'un nouvel équilibre qu'elle attendra longtemps si elle reste entre les griffes du Kouo Ming Tang.

On comprend dès lors que le Japon soit profondément inquiet : tant d'intérêts politiques et économiques le lient à la Chine! Le resserrement continu de ce grand marché ne peut qu'aggraver la crise industrielle du Japon. Des complications de l'ordre politique peuvent aussi surgir d'un jour à l'autre. En novembre dernier, Tchang Kai Chek dénonçait encore l'impérialisme japonais. Il n'a pas oublié la terrible défaite qu'il subit lors de l'affaire de Tsinan Fou où 3.000 soldats japonais écrasèrent 60.000 de ses mercenaires. De ce fait, Tchang Kai Chek perdit la « face »; il ne saurait le pardonner aux Japonais. Aujourd'hui qu'il possède des divisions instruites par des

officiers allemands et que les Etats-Unis continuent de le soutenir, il est capable de toutes les provocations, de toutes les imprudences, surtout qu'avec l'argent des Douanes et le reliquat de ses emprunts forcés, il a pu acheter une partie des généraux et des troupes de Fong Yu Hsiang et de Yen Si Shan. Il a même dû faire de dangereuses promesses au jeune maréchal de Mandchourie, Tchang Sué Liang, pour le gagner à sa cause et garder ainsi le pouvoir, dictature branlante que sa conversion brusque au christianisme réformé est insuffisante à étayer, malgré l'appui sérieux que ce geste ou plutôt cette pirouette lui vaudra de la part du monde protestant, américain en particulier. Il y a peu de temps encore, il sacrifiait à Lénine; demain, il demandera le baptême aux missionnaires catholiques, si la Papauté peut lui garantir plus longue vie au pouvoir que les Méthodistes américains. Seulement, je doute que nos missionnaires accèdent jamais à pareille fantaisie de Tchang Kai Chek. Il y a des raisons par trop rédhibitoires. Ce qui est certain, pour le moment, c'est qu'il a enjôlé le jeune maréchal par ses promesses. Comme il se croit maintenant un foudre de guerre — il a battu Fong et Yen avec le « silver bullet », le dollar chinois, — il a dû se vanter de « *mié* » (exterminer) les Russes avec l'aide de son état-major allemand et peut-être de rejeter de Mandchourie les Japonais honnis! Rien n'égale la hâblerie et l'inconscience du Jeune-Chinois! Aussi, quand il s'agit de faire des promesses ou de bâtir en l'air, le politicien chinois bat de trente-six longueurs le plus cynique des nôtres.

Or, le Japon, lui, voudrait la paix en Chine et, par suite, un rétablissement de la situation économique si atteinte par la guerre civile et par les méthodes gouvernementales de Nankin. Ce qu'on peut toutefois reprocher au gouvernement de Tokio, c'est sa faiblesse à l'égard de la Jeune-Chine, même lorsque des intérêts considérables sont en jeu. Le seul acte d'énergie du Japon a été son intervention au Shantung, à Tsinan Fou, alors que

la colonie japonaise courait le risque d'un massacre général. L'affaire antérieure de Nankin, les meurtres et viols commis par les mercenaires chinois sur Européens, Américains et Japonais ne pouvaient lui permettre d'hésiter. D'ailleurs, les Japonaises de Tsinan Fou n'échappèrent pas à leur terrible sort, à de sadiques mutilations dont l'horreur donne le frisson. Le gouvernement japonais a eu la délicate pudeur de ne pas révéler au monde ce sauvage érotisme, de ne pas publier certains documents photographiques dont j'ai eu connaissance qui soulèvent une pitié immense pour les victimes et un dégoût sans bornes pour la bestialité des criminels.

D'ailleurs, la sanction ne tarda pas à venir : des soldats japonais apparurent, et ce fut la fuite éperdue de ces bandes sauvages. Dans son humiliation d'être battu, écrasé par une poignée de Japonais, leur chef se vengea en accusant ceux-ci d'avoir coupé le nez, les oreilles et arraché les deux yeux du haut-commissaire chinois venu pour négocier un armistice. L'accusation était si stupidement mensongère qu'elle souleva la risée de tous les Européens de Chine. Mais à Genève, à la S. D. N., on a dû y croire.

La réaction du Japon à Tsinan Fou fut donc une sévère leçon pour le Kouo Ming Tang. Malheureusement, elle n'eut aucune suite. Le gouvernement de Tokio, toujours inquiet de l'opinion étrangère et surtout de celle des Etats-Unis, retira aussitôt ses troupes du Shantoung, alors que, s'il avait continué d'occuper Tsinan et la voie ferrée, il en eût imposé définitivement à toutes les factions chinoises que son rude coup de boutoir avait profondément impressionnées. Il en serait résulté un arrêt dans la guerre civile, un commencement de stabilisation et peut-être la paix pour le malheureux peuple chinois, qui fait les frais de tous les déchirements entre factions rivales.

Pourquoi le Japon n'a-t-il pas profité de cette occasion unique pour étendre à la Chine du Nord la protection

si utile qu'il n'a cessé d'apporter à la Mandchourie et, avec cette protection, la paix, la prospérité, pendant que le reste de la Chine se débattait et se débat toujours dans le chaos et la misère? Il coupait en même temps les ailes au bolchévisme.

C'est que tous les petits cénacles religieux ou pacifistes d'Amérique qui ont toujours combattu systématiquement le Japon, tous les comités socialistes et ligues de Droits de l'Homme d'Europe se mirent à pousser les hauts cris, dénonçant l'impérialisme japonais, son bellicisme, se lançant dans des considérations dont ils ignorent la portée, de même que leur échappe la nature réelle des faits, de la situation si complexe. Ils clament la paix, veulent l'imposer, et, dans la réalité, ils préparent stupidement des massacres. Mais rien ne guérira ces maniaques, rien ne les éclairera.

Tokio n'osa braver la colère de cette bruyante levée d'humanitaires professionnels; Tokio s'inclina, se soumit. Quel en a été le résultat? Celui que tout Européen averti, familier avec le milieu chinois, n'a pu manquer de prédire : l'aggravation de l'anarchie, de la guerre fratricide; du sang, de la misère partout, la famine fauchant par milliers les pauvres paysans du Nord, et Moscou réalisant une nouvelle et redoutable avance en pleine Chine centrale.

N'est-il pas étrange que ces dogmatiques de l'humanitarisme ne paraissent s'intéresser qu'aux éléments les plus douteux de la Chine, aux jeunes politiciens sans cerveau ni conscience, tyrans de leur peuple, mais qui savent parler certain jargon, jouer aux démocrates et ainsi semer l'illusion? C'est à ceux-là que vont toutes les faveurs des comités socialistes pacifistes d'Europe, c'est-à-dire à ceux qui déchaînent la guerre civile pour leurs fins personnelles. Quant au peuple, aux masses spoliées, massacrées par reîtres et bandits, il n'en est jamais question... on les ignore. Est-ce que jamais ces comités et autres ligues des Droits de l'Homme ont jamais élevé la

voix en faveur du peuple chinois et contre ses cruels bergers? Est-ce que la Société des Nations elle-même a jamais crié « Assez! » aux tyrans de Nankin et d'ailleurs?

Au contraire, ses envoyés en Chine en 1928 ont béni le Kouo Ming Tang, ont couvert de fleurs, dans des déclarations officielles, tous les ministres de Nankin aussitôt qualifiés de grands hommes. Et Genève a naturellement enregistré toutes ces pitoyables illusions, pitoyables parce que génératrices d'actes qui éloignent l'heure de la paix en Chine au lieu de la rapprocher. C'est avec regret que je fais cette constatation, mais je ne puis m'en dispenser, parce qu'il faudrait enfin que les affaires de ce bas monde soient traitées autrement qu'avec cette légèreté, cette belle ignorance, dont il n'y a que trop d'exemples depuis des années.

On se rend compte que le Japon, systématiquement qualifié d'impérialiste par tous les démocrates d'Europe et d'Amérique, socialisants ou non, se sent aujourd'hui *isolé,* et d'autant plus que les gouvernants étrangers, même anglais et français, n'ont à aucun moment, ces dernières années, soutenu sa politique de résistance en Chine à l'emprise bolchévique. Au contraire, ils l'ont indirectement combattue, dans leur incompréhension, leur volonté de conciliation, de paix à tout prix dont les résultats n'ont abouti qu'à l'anarchie actuelle. D'un autre côté, la création d'une puissante base navale à Singapour est un sujet d'inquiétude pour le Japon : il y voit la menace d'une entente anglo-américaine pour la domination du Pacifique.

Le Japon continue toutefois de défendre la cause de la paix, et, par l'occupation de certains postes stratégiques en Mandchourie, il a pu, heureusement, paralyser jusqu'ici les plus dangereuses machinations de Moscou, celles-ci ourdies souvent avec l'aide de l'imprudente Jeune-Chine, avec l'aide aussi malheureusement, bien qu'indirecte, d'une grande République de race blanche, dont l'hostilité à l'égard du Japon ne s'est que trop affirmée,

ces dernières années. C'est que cette grande République aussi veut imposer son hégémonie en Extrême-Orient, hégémonie économique, affirme-t-elle, mais tout impérialisme n'est-il pas à double face? Et comment séparer nettement le politique de l'économique, surtout dans de grands pays en transformation?

Les Etats-Unis devraient se rendre compte que l'ordre social actuel dans le monde ne saurait durer et un régime de paix s'établir si le Japonais n'est soutenu dans sa résistance contre la barbarie bolchévique. L'Amérique veut-elle, pour faire sa cour à la Jeune-Chine, reconnue si légère après avoir été pesée, veut-elle pousser le Japon à bout et l'obliger à lier partie avec Moscou et Berlin, dont la collusion l'inquiète beaucoup pour son avenir? Il est même si inquiet, le Japon, qu'il prend des précautions extraordinaires, depuis peu, pour le transport rapide de ses troupes en cas de conflit avec la Russie. La grande ligne du Sud-Mandchourien Dairen-Tchang Tchoun et celle Fusan-Moukden, à travers la Corée et la Mandchourie sud-orientale, ne suffisent plus aux Japonais : ils veulent atteindre directement Harbin, ce nœud stratégique, par la Corée nord-orientale, soit par les ports de Gensan et de Seishin, celui-ci réuni à Harbin par un tronçon en voie de construction passant à Tong Houa et Kirin. Une flotte de transports n'aurait qu'à traverser la mer du Japon pour jeter à Gensan et Seishin des corps d'armée qui seraient en un rien de temps en pleine Mandchourie centrale, au nœud de toutes les communications, donc à portée de frapper des coups décisifs. (Voir la carte.)

La Jeune-Chine, poussée, croit-on, par les Etats-Unis, s'oppose, il est vrai, à ce plan, mais le Japon passera outre : c'est pour lui une question vitale, surtout que la Jeune-Chine cherche à neutraliser les avantages stratégiques et économiques de la grande ligne japonaise Dairen-Tchang Tchoun par la construction d'une voie parallèle concurrente.



Sibérie
Transsibérien
Amour
Tchita
Habarovsk
Mantchouli
Tsitsikar
Harbin
Mongolie
Taonan
Kirin
Vladivostok
Tchang Tchoun
Seu Ping kai
Moukden
Seishin
FRONTIÈRE
Mer du Japon
Antung
Gensan
Dairen
Port Arthur
Corée
Séoul
Fusan
CHINE
Tsinan
Japon
Yéso
Voies ferrées
Echelle au 15 millionième.

Telle est la situation, si trouble dans l'ensemble, si grosse de menace pour la paix en Asie, avec répercussion fatale sur l'Europe, surtout que la collusion germano-soviétique m'est apparue, ces dernières années, indéniable en Extrême-Orient : il y a de si beaux partages en perspective, de si belles combinaisons politiques et financières !

Et dire que si les Puissances avaient eu le courage de confier au Japon le mandat de rétablir l'ordre en Chine, il y a quelques années, toute une ère de guerre civile, de massacres et de ruines eût été évitée; des millions de pauvres Chinois, surtout paysans, n'auraient pas disparu par le fer ou par la famine, et la crise économique dans le monde serait moins aiguë. Mais confier pareil mandat au Japon, quelle clameur des pacifistes professionnels et démocrates chrétiens, surtout d'Amérique, qui ont déclaré la faction de Nankin « tabou », et comme devant continuer sa belle expérience de libération du peuple chinois... par le coupe-coupe et la faim !

Y avait-il vraiment risque à confier semblable tâche au Japon? Je ne le crois pas : ce grand peuple n'aspire, en ce moment, qu'à vivre dans la paix pour développer au maximum les moyens de nourrir sa surabondante population; il ne rêve ni plaies ni bosses. Il est évident toutefois qu'une compensation devrait lui être donnée pour un tel effort : avant tout, la reconnaissance par les grandes nations des intérêts et, par suite, des droits spéciaux du Japon dans le Pacifique occidental. La doctrine de Monroe n'est pas moins valable pour lui que pour les Etats-Unis, surtout qu'elle ne peut atteindre ici qu'un ennemi de la paix des plus dangereux : le Bolchévik, c'est-à-dire celui qui tend tous ses nerfs pour faire de la Chine une *formidable machine à « dumping »*, sur son propre modèle. Et dire que, dans certains cénacles, on ne parle que d'une paix mystique, fatale, bientôt réalisée : la grande illusion !

Il n'y a d'autre politique, à l'heure présente, que de soutenir efficacement le Japon dans sa rude tâche, au lieu de se contenter de bêler la paix. Attendrons-nous une fois de plus l'irréparable?

Dr A. LEGENDRE.

HENRIK IBSEN

Il n'aura donc pas fallu moins de trente ans pour dissiper les « brumes » ibséniennes! L'œuvre apparut d'abord chargée de symboles et les acteurs psalmodiaient un texte parfois peu sûr, malgré les protestations de Brandes. Le public, sans pouvoir distinguer les époques ni préciser la « courbe de feu » d'une œuvre où tout s'enchaîne puissamment, lisait pêle-mêle *Rosmersholm* et *Catilina*, la *Dame de la mer* et *Peer Gynt*. Cependant, les commentaires s'accumulaient, mais pas pour la clarté du texte!

La lumière filtrait néanmoins : peu à peu les drames reprenaient leur place historique. Par delà *Solness* et les méditations de la fin, on situait les drames dits réalistes; plus loin, ces géants de l'œuvre ibsénienne, *Brand* et *Peer Gynt*; plus avant encore, les œuvres déjà si riches des débuts, de *Catilina* aux *Prétendants à la Couronne*. Ainsi commençait à se réaliser le vœu d'Ibsen : qu'on lût son œuvre comme elle avait été écrite et qu'on pût en saisir, dans son incessant enrichissement, la vivante pensée.

On fit plus, et la Norvège eut la prétention légitime de rappeler que le plus illustre de ses dramaturges était après tout un Norvégien, né des espoirs et des tourments de la jeune Norvège. Sous un Ibsen international, on put discerner un Ibsen national, et *Peer Gynt* recouvra toute l'ampleur de sa signification.

Enfin les chercheurs, qui depuis longtemps s'étaient mis au travail pour déchiffrer l'énigme du sphinx, exposèrent leurs découvertes. Ils nous rendirent non pas l'Ibsen à redingote et à cravate blanche, qui n'est qu'une façade d'Ibsen, ni même l'Ibsen de la quarantaine, net,

élégant et charmeur, ni celui qui, dix ans plus tôt, bohème de génie, roulait au ruisseau, aux mauvais jours; ils ont fait une tâche plus difficile et qu'il était grand temps de mener à bien : ils ont sauvé de la légende ou de l'oubli les traits exacts ou vraisemblables d'Ibsen au cours de son enfance et de sa jeunesse. Grâce à eux, nous tenons enfin un bout de la chaîne et nous dressons sur une base sûre le piédestal de la statue (1).

§

Penchons-nous sur la carte de Norvège. Au sud du pays, face au Danemark, qui semble lui avoir passé un peu de sa douceur, nous distinguons, sur la côte semée d'îles, une ville de marchands et de marins. Elle est agréablement située entre la mer et le fjord, près des chutes d'eau qui font tourner ses scieries : c'est Skien. Ibsen y naissait le 20 mars 1828. Et on a lu partout que son père était marchand et fit faillite quand l'enfant était dans sa huitième année. Sur ses premiers ans, voilà ce que nous savons de plus clair.

Les biographes nous promènent dans la petite ville, nous montrent la maison Stockmann et la maison de la grand'mère Altenburg. Ils font ensuite défiler le cortège des ancêtres et pèsent l'apport danois ou allemand dans la famille, sans qu'on puisse les suivre longtemps dans ces subtiles considérations. Le cas d'Ibsen est celui de presque tous les bourgeois de son pays, qui n'en sont pas moins sincèrement et profondément norvégiens.

Faut-il plutôt écouter Ibsen lui-même? Essayant un jour d'écrire ses souvenirs, il a donné un air de prison à l'aimable Skien :

(1) Au premier rang des écrivains récents d'Ibsen, il faut citer Halvdan Koht, avec son *Henrik Ibsen : eit diktarliv*, 2 vol., Aschehoug, Oslo, 1928-1929; — et surtout P. G. La Chesnais, bien connu des chercheurs et du public par la sûreté et l'originalité de ses travaux. P. G. La Chesnais reprend la traduction des œuvres complètes dans une édition magistrale qui ne comprendra pas moins de 16 volumes, dont le premier vient de paraître : *Henrik Ibsen, Œuvres complètes*, à la librairie Plon. La traduc-

A droite de l'église se trouvait le pilori; à gauche, la maison commune avec le cachot et le cabanon... A la lucarne la plus haute du clocher apparaissait un chien noir mystérieux, aux yeux rouges...

A ces lignes, on est tenté de dire : Déjà! Déjà le mystère et l'effroi! Le dramaturge n'a-t-il donc pas été enfant?

Certains insistent sur la catastrophe familiale et veulent trouver aussitôt chez le petit Henrik l'amertume et les révoltes d'un fils de failli. C'est bientôt dit. Oui, son père avait mené trop large vie et l'enfant a pu voir, en 1835 et 1836, vendre la vaste maison et la distillerie, les magasins sur le port et les marchandises, les chevaux et jusqu'à des meubles et des montres. Il s'en est assez bien souvenu pour que plus tard son père, Knud Ibsen, devienne le joyeux Jon Gynt, qui laisse Aase et Peer sur la paille. Mais lors de la faillite, la gêne et la honte ont été le lot des parents, de sa mère surtout. A ces dîners où l'on savait boire, dans les grandes salles éclairées, les enfants n'étaient guère admis. Leurs distractions étaient dans la rue, au temps de la foire annuelle, à la Saint-Jean, ou sur la place de l'Eglise, où s'ébattaient les écoliers. Ibsen était là, et regardait. « Dans mon enfance, je n'étais pas batailleur. » On peut l'en croire. Il écoutait aussi. Il a gardé dans son oreille le chant des chutes d'eau, mêlé aux cris aigus des scieries. Et puis, n'en doutons pas, il a connu plus d'une fois, près de sa mère, les douceurs des premières années. Mais sa pudeur n'a rien voulu nous en dire et nous quittons Skien, avec lui, en laissant le livre de son enfance à peine entr'ouvert.

¦

A Venstoeb, les choses changent. Venstoeb est la petite ferme, située à quelque distance de Skien, où Knud

tion est précédée et accompagnée de notices historiques et biographiques qui sont le dernier mot de la science ibsénienne.

Ibsen habita, après la faillite, avec sa femme et ses cinq enfants. La maison basse comprenait quatre pièces; auprès, des communs; un clos planté d'arbres et assez de terrain pour nourrir quelques vaches. La famille entrait dans l'ombre de la vie.

Knud Ibsen, paresseux, laissait aller la petite exploitation. Il allait à la chasse; il buvait La mère assurait aux enfants une vie supportable. Elle était femme de devoir et — Ibsen l'a dit plus d'une fois — elle était bonne. Mais elle souffrait, et nous devinons ce qu'aperçut l'enfant, ce qu'il médita plus tard avec amertume. Ce père qui portait beau et qui aimait vivre, hardi et mordant, et cette mère jadis gaie et vive, et désormais repliée sur elle-même, sur toutes ses tâches et sur sa piété, ne formaient pas un ménage parfait, loin de là. Ces discordances, qui s'aggravèrent plus tard jusqu'à une séparation de fait, ont dû laisser chez Ibsen une méfiance profonde à l'égard du mariage, un doute grave sur la famille. Et si sa mère est devenue, avec le grossissement nécessaire, la pauvre mère Aase, son père a fourni les traits du cynique Daneil Heire, la mauvaise langue de *l'Union des jeunes*.

Ce qu'il doit à ses parents se laisse désormais discerner, ou à peu près. De son père, il a reçu le don de la critique et de la caricature, une hardiesse, mais purement théorique, de spéculateur. De sa mère, avec le nez court et les cheveux noirs, la gravité morale, le silence méditatif et l'acharnement au travail; au total, le meilleur de son héritage.

I

Ibsen a passé six ans à Venstoeb. Sa sœur a conté qu'il aimait se tenir dans un réduit, près de la cuisine. Et cette fois, sous les amusements de l'enfant, nous voyons un premier dessin de l'homme. Il feuilletait des livres, même ceux qui étaient en anglais, mais qui avaient des images,

celui justement dont parle Hedvige dans *le Canard sauvage* :

Il y a un très gros livre qui s'appelle *Harrison's History of London;* il a cent ans, bien sûr, et il y a dedans quantité d'images. En tête est représentée la mort avec un sablier et une jeune fille. Celle-là est vilaine, je trouve. Mais après, il y a toutes les autres images, avec des églises, des châteaux, des rues, des grands bateaux qui vont sur l'eau.

Son imagination s'éveillait. Il dessinait et coloriait; il faisait des caricatures, comme celle qu'on voit encore au musée de Skien, un singe coiffé d'un bonnet de femme et qui représente peut-être quelqu'un de sa famille. Ou bien il découpait les figures qu'il avait peintes, il les collait sur du carton et les fixait à un morceau de bois. Alors, cet enfant qui n'avait jamais vu de scène montait en silence les premiers jeux de ses personnages. Rien d'étonnant que les frères et sœur le trouvassent bizarre et un peu inquiétant. Il vivait plus avec ses pensées qu'avec eux, et ses colères n'étaient pas toujours bonnes.

Cependant, il allait à l'école, ni celle des pauvres, ni celle des riches; une petite école privée de Skien, à cinq kilomètres de la ferme. Il s'y rendait tous les jours. Une fois, il eut une grande fureur, mêlée à beaucoup d'orgueil : il avait raconté un rêve avec une si sombre ardeur romantique que le maître crut au plagiat. Mais ses camarades admiraient, et l'un d'eux en fut si frappé qu'il a pu reproduire cette page de mémoire, longtemps après.

Le témoignage le plus significatif sur Ibsen à cette date est encore celui que nous fournit sa sœur :

On lui permit, plusieurs dimanches, de donner le soir une séance de magie dans une des chambres de la maison, et tous les voisins furent invités à y assister. Je le vois encore distinctement, debout dans sa veste courte, derrière une grande caisse enveloppée et décorée pour la circonstance, et alors il exécutait des tours qui, aux yeux des spectateurs étonnés, paraissaient de la sorcellerie. Personne ne savait, bien entendu,

que dans la caisse était assis le frère cadet de Henrik, lequel s'était fait, d'avance, bien payer. Sinon, il avait menacé de faire du scandale, et Henrik, pour qui c'était ce qui pouvait arriver de plus effroyable, promettait toujours de faire ce que son frère exigeait (2).

Avec le dramaturge naissant, voici l'apprenti sorcier. Il aura un rôle considérable.

§

De théâtre, pourtant, il ne pouvait être question un instant. La voie ordinaire des études, longues et coûteuses, lui était fermée. Une issue s'offrait-elle d'un autre côté? Ibsen avait déjà ce goût, qui l'a accompagné assez longtemps et qui a laissé sa trace dans son œuvre, du dessin exact et de la peinture. C'est ce qu'on pourrait appeler en lui, d'un de ses mots, « le photographe ». Il prit quelques leçons et suivit un cours. Mais dans la Norvège d'alors, où cela menait-il un enfant pauvre? Sur ces entrefaites, il avait été « confirmé ». Il avait quinze ans, et pour la première fois il sentit brutalement, pleinement, l'hostilité du sort. Il fallait gagner sa vie. On lui trouva une place de garçon de boutique à la pharmacie de Grimstad. Il lui restait un vague espoir de devenir docteur.

Ceci se passait en mai 1844. Ibsen dit adieu à sa famille, c'est-à-dire, à part deux ou trois apparitions au cours des années suivantes, adieu pour toujours. Plus de visite ni de lettre. Aucun message à son père ni à sa mère. Ses frères se dispersent bientôt vers des situations médiocres et l'un d'eux sera gardien de phare. C'est à peine si, de leur côté, ils connaissaient quelques pages de l'aîné, devenu illustre. La rupture fut totale et presque inhumaine.

« La vie avait creusé un fossé profond entre lui et les

(2) Trad. La Chesnais, ouvrage cité, p. 31.

siens. » (Kohl.) La vie ; c'est-à-dire la médiocrité des siens, leur piétisme grandissant dans cette ville de Skien qui en devint un des foyers, et, parallèlement, le monde d'idées nouvelles et hardies qui devenait peu à peu celui d'Ibsen. « Sais-tu, écrivait-il un jour à Björnson, que pour ma vie entière j'ai rompu avec mes propres parents, avec toute ma parenté, parce qu'il m'était intolérable de ne nous comprendre qu'à moitié (3) ? »

Dans le bilan de cette rupture, tenons compte également de ce qui est un des plus beaux traits d'Ibsen, le sacrifice héroïque qu'il fit de toute commodité ou amitié à la cause de son art. Et puisque rien n'est simple chez lui, pourquoi ne pas ajouter à ces raisons un grain d'égoïsme? Quoiqu'il ait dit en 1877, à la mort de son père, il aurait pu l'aider un peu, depuis dix ans déjà, sans laisser toute cette charge aux autres, ni prétexter une gêne qu'il n'éprouvait plus. Dans cet oubli, ou ce mépris, il n'a fait d'exception que pour son unique sœur, la forte et fidèle Hedvige, la seule chez laquelle il sentît une parenté morale. De celle-ci, il y a un peu plus que le nom dans l'admirable Hedvige du *Canard sauvage*.

§

Grimstad, le nouveau séjour d'Ibsen, est situé sur la côte, au sud-ouest de Skien. Quand on y arrive par le bateau, en zigzaguant parmi les rochers et les îles, on voit une bourgade s'étaler en demi-cercle autour du port; voici le quai, la douane, les maisons qui s'égrènent en désordre sur la pente, jusqu'à l'église, à demi cachée sur la hauteur. L'arrière-pays, comme à Skien, est coupé, verdoyant et fertile.

La vie y était d'une simplicité extrême. De la rue principale, qui n'était jamais éclairée, on pouvait voir les familles dîner à la lueur d'une bougie. Car Grimstad, avec ses 850 habitants, n'était qu'un gros village. Pour

(3) *Breve fra Henrik Ibsen*, I, p. 160.

le passant, il n'a rien d'une prison. Mais c'est ici qu'Ibsen a commencé à sentir l'étroitesse de la petite ville norvégienne, qu'il a haussée dans son œuvre jusqu'au symbole.

La pharmacie Reimann, où il entrait, était peu avenante. Petite, basse et mal commode, elle était installée dans un quartier pauvre. Comme il n'y en avait pas d'autre à dix lieues à la ronde, elle était très fréquentée. Ibsen avait beaucoup à faire et ne sortait pas.

Les trois années qu'il passa avec Reimann furent une période d'affreuse solitude morale. Il n'avait plus de famille, ou presque. Pas encore d'amis. Pas une maison qui s'ouvrît à lui. Sa distraction était la lecture aux moments dérobés ou le soir, quand il avait traversé la chambre des deux servantes et gagné la mansarde qu'il partageait avec les trois enfants du pharmacien.

Les gens de Grimstad, interrogés plus tard, l'ont décrit « petit et maigre, mais trapu, tout crasseux, avec une mèche de cheveux noirs pendant sur son front, et un regard incertain, fuyant ».

Ibsen a toujours fait le silence sur ses débuts à Grimstad. Non sans cause. Longtemps aussi les biographes ont observé une discrétion pieuse. Le temps est venu où ils ont pu et dû rappeler la banale et pénible aventure du pauvre apprenti.

Sans amis, confiné par la misère de ses vêtements dans la pharmacie, voyant peu Reimann en dehors des repas, car le pharmacien était en même temps directeur de la poste et de la caisse d'épargne, rebuté par la peu plaisante madame Reimann, il n'avait de relations un peu familières qu'avec les bonnes de la maison... Il n'avait pas encore dix-huit ans lorsque ses relations devinrent intimes avec l'une d'elles, Else Sofie Jensdatter Birkedalen, qui avait dix ans de plus que lui. Elle accoucha le 9 octobre 1846 d'un fils qui fut appelé Hans Jakob, et dont Ibsen reconnut la paternité. Conformément à la loi, le prévôt Henshien requit la fixation des sommes qu'il aurait à payer pour l'éducation de l'enfant, et le juge cantonal

Preus les fixa, pour les cinq premières années, à 8 specialder; pour les cinq suivantes, à 7 sp.; et pour les cinq dernières, à 6 sp. (soit, respectivement, 45, 40 et 35 francs d'alors environ (4).

Quelles traces ceci a-t-il laissé dans l'âme d'Ibsen? On peut en discuter. En fut-il d'abord tourmenté, accablé ? La jeunesse a des puissances d'oubli, ou de dédain, ou de distraction bien connues. Et pourtant, ce lien qu'il traînait et dont la preuve était chez le juge, cette obligation imposée au plus impatient des individualistes; plus encore, cette trace humiliante d'une défaillance charnelle chez un chevalier éperdu de l'idée, déjà trop porté aux dédoublements moraux; le scandale, pour un être hardi en pensée et poltron devant le monde; et dans cette conscience où rien ne se perdait, l'obsession du souvenir et du secret; plus encore, le mensonge nécessaire plus tard, devant sa femme et devant son fils... ah! quelle goutte d'acide souvent renouvelée, quel troll monstrueux pour une imagination qui se cabre, quelles luttes intestines, quel mépris pour soi et pour les autres, quelle révolte aussi de se sentir esclave d'un scrupule, à la suite d'une faute due à la misère et au sort hostile, d'un scrupule qui est à la fois malédiction et noblesse!... De tout cela on voit assez bien quels souvenirs ont passé, non seulement dans l'épisode de la femme en vert de *Peer Gynt*, mais même jusque dans ces autres chefs-d'œuvre où crie la nostalgie des « consciences robustes », *Rosmersholm* et *Solness*? Ne nous donnons pas le ridicule de trouver ici une des clefs de l'œuvre ibsénienne. Mais des affleurements incontestables et divers souvenirs ou témoignages qu'on pouvait recueillir naguère en Norvège montrent qu'il y a eu longtemps là — et c'est à l'honneur d'Ibsen — un point malade de sa conscience, souffrance pour l'homme et richesse pour l'art.

(4) La Chesnais, ouvrage cité, pp. 48-49.

§

De ces ténèbres, une lumière, pourtant, a jailli un jour. On conserve à la bibliothèque de l'Université d'Oslo un petit cahier jauni qui porte ce titre : *Poésies mélangées*. Il est touchant dans sa pauvreté. Mais la page la plus émouvante peut-être est la première, le poème intitulé « Résignation ».

Sont-elles, — ces lueurs du fond de l'âme,
qui à travers les ténèbres ont jailli,
et devraient briller comme des éclairs, —
nées seulement pour l'éternel oubli?
Si elle était vaine, mon ambition,
Si mon rêve n'était qu'un fantôme,
si l'essor de l'âme m'est interdit,
si mes vers sont froids et vides !...
Alors, taisez-vous, voix intérieures !...
Si je ne peux pas vous comprendre,
laissez-moi parmi la foule
vivre oublié, oublié disparaître !... (5).

Voilà les premiers accents d'Ibsen. Ainsi, ce qui germait en lui, ce n'était ni un docteur, ni un peintre, mais un poète. Toute sa passion va être tendue vers ce but. Et on a senti que ceci est autre chose qu'un exercice d'écolier : déjà y frémit ce thème ibsénien venu des profondeurs, l'angoisse du doute.

Maintenant commencent pour Ibsen des jours moins pénibles. La pharmacie avait passé aux mains d'un propriétaire nouveau, Lars Nielsen, presque aussi jeune que son aide. Il eut une installation nouvelle. Ibsen fut plus libre, quoique toujours très occupé : au travail de la pharmacie s'ajoutait la cueillette des simples, et, le soir, des lectures nombreuses, car il voulait être poète, mais d'abord bachelier ! Grande affaire, au fond de la province.

Jusque-là il avait vécu seul. Dans cette bourgade de

(5) Trad. La Chesnais, p. 89.

petits armateurs fiers de leur fortune et tout à leurs affaires, qui aurait fait des avances à ce garçon étrange et suspect, « fermé à sept sceaux »? Or, un jour, un jeune employé de la douane s'enhardit à le prendre pour confident et lui lut des vers. Ibsen put lui rendre aussitôt sa politesse. Il y gagna un ami et un admirateur. C'est par l'entremise de celui-ci qu'il eut l'orgueil de voir pour la première fois des vers de lui imprimés dans un journal. Un troisième ami s'était joint à eux; puis d'autres, fils de bourgeois cossus, « à bourse pleine et cervelle plate », qui furent plus d'une fois leurs victimes. Ceux-ci sont oubliés. Mais les noms de Due et de Schulerud valent d'être rappelés parce que, les premiers, ils ont eu une foi sans réserve au génie d'Ibsen.

On imagine assez bien leurs réunions, d'après les récits de Due. Elles étaient pleines de discussions et de paradoxes. Ibsen était athée et républicain, et il affichait sur le mariage des idées radicales. Il commentait ses lectures où l'on voit passer le nom de Voltaire. Ou bien il faisait des caricatures, des chansons. Plus simplement, mais plus rarement, on buvait du punch ou on organisait quelque farce nocturne. Evidemment, Ibsen était déjà possédé d'une furieuse indépendance d'esprit et partait en guerre contre la société. On s'en doutait dans le pays, et cela ne lui déplaisait pas.

Matériellement, sa vie restait dure. Quand il avait payé la pension de son fils, ses livres et les leçons qu'il prenait pour se préparer au baccalauréat, il restait peu de chose pour les vêtements. Il n'avait pas de manteau. Il se passa de caleçon. Il finit même par considérer les chaussettes comme un luxe inutile. Sa vigoureuse santé supportait tout. Jamais il ne s'est plaint. Il plaisantait même avec ses amis.

Bientôt, l'horizon s'élargit. Ibsen a vingt ans quand éclatent les révolutions de février. Il sonne le réveil de la Scandinavie; il adresse en vers des appels ardents à la

Hongrie. En Norvège, sous ses yeux, une traînée de socialisme court, comme un feu de paille, à travers le pays, et à Grimstad même s'organisent des réunions d'ouvriers et d'artisans. Ibsen prend feu aussi, et dans un banquet de camarades, après avoir maudit les empereurs et les rois, « ces monstres de la société », il vante la république, seule forme de gouvernement possible. Après quoi, raconte le fidèle Due, il roula sous la table, comme il convenait. N'en sourions pas trop. Cet enthousiasme était sincère et profond. Et il ne suffit pas de dire qu'Ibsen, comme Björnson, a reçu son baptême moral en 1848. Ibsen était révolutionnaire avant la révolution. Ceci n'apparaîtra pleinement que vingt à vingt-cinq ans plus tard. Dans l'intervalle, il aura lentement préparé et chargé de dynamite la torpille qu'il glissera sous l'arche.

S'attendrait-on à trouver dans ces mêmes années de Grimstad un coin d'idylle? C'est pourtant vrai. Ibsen, un instant, fut presque gagné à la vie de société, et ce n'est pas la seule fois de sa vie où ce révolté a failli s'apprivoiser. Quoiqu'il fût mal habillé et d'opinions peu bourgeoises, il fut accueilli par la jeunesse de Grimstad et prit part aux promenades et pique-niques improvisés librement par ces jeunes gens et ces jeunes filles. On le vit même dans un bal ! Il y retrouvait une jeune fille musicienne, enthousiaste, un peu exaltée et qui tomba plus tard dans une religiosité extrême. Ibsen en fut très épris. Et comme Clara Ebbel écrivait des vers, ce fut entre eux un jeu de l'amour et de la poésie. Elle était fiancée à un oncle. Pour Ibsen, elle fut une fiancée idéale. Déçu et non déchiré, il cultiva en vers abondants et romantiques la fleur pâle du souvenir.

Décidément, il était plus poète qu'amoureux. Après les résignations et les doutes, une confiance magnifique monte en lui comme une sève de printemps. Pour préparer le baccaulauréat, il lit les Catilinaires et Salluste. Entre les lignes, il voit passer l'homme maudit par Ci-

céron, et son choix est fait : au défenseur infatigable des majorités, il opposa le sombre héros indigné par la corruption de son temps. Fiévreusement, la nuit, dans l'arrière-boutique de la pharmacie, il écrit de janvier à mars 1849 son premier drame : *Catilina*.

Bientôt, s'ébauche un autre drame, *Olaf Trygvason*. Un acte : les *Normands*, expose le conflit du paganisme et du christianisme. Il médite une nouvelle historique. Il compose des vers et encore des vers. Le romantisme national, qui ramenait au jour les trésors de la poésie populaire en Norvège, l'enchante et le grise. Une même vague semble porter la jeune Norvège et le jeune poète. Plein de force et de projets, il n'y tient plus : il quittera Grimstad pour Kristiana, où il veut obtenir le « bachot » et la gloire.

Sur sa route, il s'arrêta à Skien.

Son père fut fier de faire avec lui le tour des parents et amis... Sa sœur Hedwige avait 18 ans. Sa gravité bienveillante inspirait la confiance. Son âme pure et mystique transparaissait dans son regard. Il crut se sentir avec elle une certaine parenté spirituelle, et s'ouvrit à elle. Un jour, il la mena au Mont de Chapitre, colline où s'était élevé autrefois un couvent, à une demi-heure de la maison qu'habitait la famille Ibsen, et là, il lui déclara que son désir était d'atteindre « à la plus grande perfection que l'on pût atteindre en grandeur et en clarté. — Et quand tu l'auras atteinte, que ferais-tu alors? demanda-t-elle. — Alors, je mourrais (6).

§

Ainsi s'achève la jeunesse d'Ibsen. Il y manque la gaîté insouciante, la naïveté et comme le duvet de l'adolescence. Elle apparaît dramatique, et certainement elle fut difficile, tant par la faute des circonstances que d'une nature tourmentée.

Mais il s'en faut, et de beaucoup, souvent, qu'elle ait

(6) Trad. La Chesnais, ouvrage cité, p. 86.

été la tragédie qu'on a prétendu. Ibsen a connu la bonté maternelle, l'amitié, l'ivresse des grandes ambitions et, mieux encore : l'ivresse de la force qui les réalise. Car déjà, avec des faiblesses et quelques traits moins heureux, s'affirme en lui une puissance incomparable d'imagination et de volonté.

Nous le quittons au lendemain de l'œuvre qui inaugure la longue série des drames glorieux. *Catilina* est plus qu'un essai et mieux qu'une promesse : il dresse l'étendard de la révolte ibsénienne. Il faut admirer, chez un poète de vingt ans, une telle sûreté.

Mais ici commence un autre drame, qui mènera Ibsen au seuil du désespoir et même du suicide. Il durera plus de quinze ans, et il faudra attendre *Brand* (1866) pour constater l'épanouissement d'un génie enfin maître de soi et maître du sort.

JEAN LESCOFFIER.

UNE RIVALE
DE LA MARQUISE DE RAMBOUILLET

LA VICOMTESSE D'AUCHY

DOCUMENTS INÉDITS

—

L'époque de Louis XIII fut l'âge d'or des salons, des cénacles littéraires et des académies. Tandis que le Cardinal de Richelieu, aidé de son fidèle Boisrobert, créait l'Académie Française, les beaux esprits de l'époque se réunissaient fréquemment rue Saint-Thomas du Louvre dans l'hôtel de la marquise de Rambouillet, la divine Arthénice, où se rencontraient de charmants esprits, tels Voiture, Malleville et Godeau, et de savants personnages, tels Chapelain et Conrart, d'esprit plus pesant, qui devaient plus tard accuser les ridicules et les faiblesses de la préciosité dans le salon de Mlle de Scudéry, rue de Beauce, où l'on dissertait sur un ton pédantesque de métaphysique amoureuse, où l'on explorait, carte en main, le plus sérieusement du monde, les différentes contrées du royaume de Tendre.

Le salon de la marquise de Rambouillet n'était point gâté par ces fadaises. Longtemps on crut que cette assemblée de gentils esprits, que l'on prit trop souvent pour des pédants, s'occupait fort sérieusement de réformer la langue française, mise à mal par tous les gascons de la cour du bon roi Henri IV, et de régenter les belles manières. En réalité, autour de la marquise et de sa fille, la fameuse Julie d'Angennes, de Mlles Paulet, de Bourbon, de Bouteville, de Clermont d'Entragues, les poètes qui fréquentaient ce salon, le plus célèbre de tous, s'efforçaient surtout de s'amuser et de se divertir, en mêlant aux jeux d'esprit et aux promenades d'agréables conver-

sations sur la littérature, la philosophie, la morale, toujours exemptes du pédantisme et de la pruderie qui engendrent l'ennui.

Vers le même temps où la divine Arthénice régnait en souveraine sur le cercle de beaux esprits qui hantaient sa Chambre Bleue, une femme tenta de lui ravir la palme de l'esprit de société en fondant une académie, savante celle-là — c'est-à-dire en réalité pédante — qu'elle croyait aussi devoir faire oublier l'académie nouvelle que venait de fonder le Cardinal de Richelieu. Elle s'appelait la vicomtesse d'Auchy; comme elle fut chantée par tous les poètes du temps et qu'elle eut le rare bonheur de retenir en ses rets le rigide Malherbe, nous avons cru qu'il n'était pas sans intérêt de retracer l'histoire de sa vie.

I

LA VICOMTESSE D'AUCHY A LA COUR

La vicomtesse d'Auchy (et elle n'en était pas peu fière) sortait de l'illustre famille des Ursins, aussi célèbre en France qu'en Italie. Le généalogiste du roi d'Hozier, en son honneur, fouilla les parchemins de la famille, en établit la descendance depuis le XIIIe siècle et tenta même de prouver, pour être agréable à la dame, qu'elle descendait par la ligne des femmes de la Royale Maison de France (1).

Née vers 1570 de Gilles des Ursins, seigneur d'Armentières, vicomte de la Tournelle, et de Charlotte d'Arces, originaire du Dauphiné, Charlotte des Ursins épousa vers 1595 un cousin éloigné, Messire Eustache de Conflans, vicomte d'Auchy (2), seigneur de Brécy le Buisson, capi-

(1) D'Hozier, *Généalogie de l'Illustre famille des Ursins, dédiée à la Vicomtesse d'Auchy*. Rec. Conrart in-4°, t. XXIX, pp. 743-866, Bib. Ars. Manus. 4129; — Bib. Nat. Manus. Coll. Baluze, 59, f° 294.

(2) Ou Ochy, comme on écrivait souvent au XVIIe siècle. C'est aujourd'hui Oulchie-le-Château. Sur la famille de Conflans, voir Bib. Nat. Manus. Pièces originales, 837, dossier 18778, ff. 20 à 141; Dossiers bleus, 208, dossier 5267.

taine de cinquante hommes d'armes des ordonnances du roi, gouverneur de Saint-Quentin.

Le Vicomte d'Auchy fut fait chevalier de l'ordre du Saint-Esprit en janvier 1599 (3). C'est qu'il avait défendu vaillamment sa petite cité pendant les troubles de la fin du XVI[e] siècle (4).

Fidèle à son poste de gouverneur, il ne quitte guère sa province; mais sa jeune femme n'entend point rester reléguée à Saint-Quentin; elle vit le plus souvent à Paris et à la cour même, où elle traîne avec morgue son titre de vicomtesse.

Tallemant des Réaux raconte qu'elle chassa un jour son maître d'hôtel, qui alla se placer chez un duc. Etant allé voir son ancienne maîtresse, il lui raconta comment il servait l'épée au côté et le manteau sur les épaules : « Si vous vouliez me reprendre, Madame, ajouta-t-il, je vous servirois ainsy. » Elle le reprit, rien que pour être servie comme une duchesse. *Vanitas vanitatum*...

Le chroniqueur intarissable nous apprend encore « qu'elle se mit en teste de passer pour belle et de se fourrer bien avant dans la cour ». Elle était toujours très soignée et fort parée; malgré d'abondants cheveux frisés et coupés courts, une poitrine bien formée et un tour de visage agréablement arrondi, elle n'attirait pas les regards par sa beauté. C'est qu'il manquait à son visage ce qui donne vie et animation à une physionomie, un regard vif et ardent. Elle avait un teint de malade et un regard éteint et sans vie. Aucune flamme n'animait cette face glacée. Et c'est par pure image poétique que Malherbe, comme nous le verrons, chanta les charmes de ses yeux :

Amour est dans ses yeux, il y trempe ses dards...

(3) Bassompierre, *Mémoires*, éd. de Chantérac. Paris, 1870, I, 65.

(4) Dans une lettre autographe au duc de Nemours du 14 août 1595 (Bib. Nat. Manus., f. fr. 3993, f° 145), il annonçait l'approche de l'ennemi et ajoutait : « Je n'ay point d'homme en ceste place parce que l'on ne nous donne point d'argent. »

La marquise de Rambouillet, peu tendre envers la vicomtesse d'Auchy en qui elle voyait une rivale tentant de lui ravir ses familiers, disait à ce propos : « M. de Malherbe a raison : car ses yeux pleurent presque toujours et l'Amour y peut trouver de quoi tremper ses dards tout à son aise (5). »

Mais cette boutade n'était peut-être pas de la pure médisance, comme nous le verrons par d'autres témoignages; cependant les poètes, dont la mission est d'embellir toutes les femmes, décrivaient les charmes, peut-être imaginaires, de Mme d'Auchy avec passion : l'un d'eux, parodiant les vers fameux que Lingendes venait d'écrire sur les yeux de la duchesse de Beaufort, maîtresse de Henri IV, rimait pour elle ce quatrain trop flatteur :

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des cieux;
Aussi bien que les cieux ils ont la couleur bleue;
Non, ce sont des soleils, car ils blessent la veue
De ceux qui de les voir sont par trop curieux (6).

Et Charles de Pyard, sieur d'Infrainville et de Touvant, lui adressait sur sa voix mélodieuse ce sonnet précieux :

Amour voyant un jour que sa flamme estoit morte,
S'en vint en cette cour chercher de la clarté :
Le flambeau dans la main, il court de porte en porte
Pour l'allumer aux yeux d'une rare beauté.

Enfin dans un logis où son bonheur le porte,
Une si douce voix le rendit enchanté
Que si les amoureux se plaignoient de la sorte,
On n'en verroit pas un qui ne fust écouté.

Lors son voyage est faict; il est pris par l'oreille :
« J'ai trouvé, ce dit-il, la beauté non pareille
Qui peut faire brûler les hommes et les Dieux. »

N'est-ce pas bien choisir pour un qui n'y voit goutte,

(5) Tallemant des Réaux, *Historiettes*, I, 325.
(6) Bib. Nat. Manus. f. fr. 12491, p. 81.

Et vous qui la voyez, n'estes-vous pas en doute
S'il eût mieux rencontré quand il eût eu des yeux (7)?

Lingendes lui aussi admirait la voix de la vicomtesse d'Auchy.

Amour, quitte tes armes
Et pour voir sous tes loix
Tous les hommes rangez sans blessure et sans larmes,
Emprunte de Doris les charmes de sa voix.
Ceste voix nonpareille
Qui peut ravir les Dieux
Te peut incontinent faire entrer par l'oreille
Dans les cœurs où jamais tu n'entras par les yeux.
Rien n'est exempt de flame
Alors qu'on l'oit chanter,
Et l'essay nous apprend qu'un homme n'a point d'ame
S'il ne la pert alors qu'il la peut escouter.
Aussi ce charme estrange
Par qui tout est dompté
Nous force d'avouer que Doris est un ange
Puis qu'en ayant la voix, elle en a la beauté.
Heureux donc se peut croire
En vivant sous tes loix,
Celuy sur qui ses yeux ont acquis la victoire,
Pourveu qu'elle ait le cœur aussi doux que la voix (8).

Malgré ces louanges où la flatterie a sans doute plus de part que la sincérité, Mme d'Auchy était plutôt à la cour un objet de moqueries et de railleries; cependant, M. le vicomte d'Auchy, solitaire en son gouvernement de Saint-Quentin, craignait le pire. Il savait fort bien qu'une vicomtesse ne chôme pas de galants à Paris. Peu soucieux de porter des cornes, il fit venir son épouse auprès de lui, et la tint quasi prisonnière dans les murailles dont il assurait la défense.

(7) Bib. Nat. Manus. f. fr. 12491, p. 81; *Le Parnasse des plus beaux vers*, Paris, 1607. — *Recueil des plus beaux vers de ce temps*. Paris, Toussaint du Bray, 1609, p. 528. Tous ces recueils attribuent la pièce au sieur d'Infrainville.

(8) *Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps*. Paris, 1609, p. 367.

II

LES AMOURS DE MALHERBE
ET DE LA VICOMTESSE D'AUCHY

Eloignée de la cour, Mme d'Auchy regrettait cette douce vie tout embaumée de l'encens des poètes, professionnels de la flatterie. Mais elle regrettait bien plus encore les cajoleries de l'un d'eux, qui avait nom François de Malherbe. A l'époque où nous sommes, c'est-à-dire aux toutes premières années du XVII[e] siècle, Malherbe n'était point encore le sévère chef d'école qu'il sera plus tard, Régent du Parnasse avant Boileau. Il ne se souciait point alors de censurer Ronsard ni Desportes. Introduit tout récemment à la cour par Vauquelin des Yveteaux, précepteur du jeune dauphin, poète comme lui et comme lui né à Caen, Malherbe n'était encore qu'un obscur poète provincial dont l'unique souci était de complaire au roi, pour lequel il rimait des vers d'amour à l'adresse de ses maîtresses. C'est à cette époque qu'il composa certains sonnets érotiques, fort peu connus, en vérité, mais splendides; malheureusement, leur verdeur gaillarde empêche de les répandre dans les recueils de poésie. C'est ainsi que Malherbe conquit le surnom mérité qu'on lui donnait alors de « Père Luxure ».

Aussi bien, comme tout poète, Malherbe avait une Muse, et c'était précisément la vicomtesse d'Auchy. Il semble l'avoir fidèlement et tendrement aimée; et de sa passion pour celle qu'il appelait poétiquement Caliste, nous restent des lettres enflammées et des vers ardents (9).

A sa « reine », à sa chère « déesse », Malherbe renou-

(9) L'identification de Caliste avec la Vicomtesse d'Auchy a été fournie pour la première fois par Racan dans sa *Vie de Malherbe*. On possède vingt-huit lettres de Malherbe à Caliste (1606-1616), publiées dès 1630. Cf. *Œuvres de Malherbe*, éd. L. Lalanne, IV, 150-189.

velle sans cesse les protestations d'un amour éternel, dans les termes ampoulés fréquents à cette époque.

« Il y a, ma reine, trois ou quatre heures que vous êtes partie; mais c'est au compte des cadrans et des horloges; au mien, il y a mille ans et mille siècles que je suis hors d'avec vous. »

« J'apporterois à vos pieds, lui affirmait-il solennellement, toutes les couronnes du monde, si la fortune me les avoit mises sur la tête. »

Mais la belle, qui se plaisait à être ainsi cajolée, tardait un peu à offrir au poète enflammé les faveurs qu'il attendait de sa maîtresse. Avec grandes précautions, il lui reprochait sa froideur :

...L'injustice que je veux dire, c'est que vous avez fait naître ma passion, vous êtes, au moins en apparence, bien aise qu'elle continue, et cependant vous ne voulez rien contribuer à l'entretenir : comme si vous n'aviez désiré son être que pour avoir le plaisir d'en voir la ruine... S'il faut que je fasse naufrage, j'ai de l'obligation à ma fortune de me le préparer dans un océan si glorieux.

Souventes fois, il se plaint ainsi de ses lettres « si froides »; et tout à coup le voilà rayonnant de joie parce que la belle « a daigné prendre la peine non seulement de lui écrire, mais de lui écrire que sa très humble servitude lui était agréable ». Formule peu prometteuse, cependant...

Inlassable, Malherbe la poursuivait sans cesse de ses plaintes, attendant vainement l'heure du berger :

...C'est votre vanité d'être cruelle, comme c'est la mienne d'être constant. Vous serez toujours ce que vous êtes, dure et inexorable à me maltraiter, et moi toujours ce que je suis, ferme et invariable en la résolution de vous bien servir.

Cependant, la patience a des limites; or, un jour, Malherbe apprit que la belle vicomtesse d'Auchy, si rebelle

avec lui, écoutait fort aimablement les fadaises que lui débitait un autre rimeur; l'ayant trouvée seule chez elle, le jaloux ne put dominer sa colère et, raconte Tallemant des Réaux, il lui prit les deux mains dans l'une des siennes, et de l'autre lui administra un retentissant soufflet. Mais comme le monde entrait dans la chambre, « il s'assit comme si de rien n'estoit ». Que voilà donc un amant rude et bourru, différent de l'amoureux transi que nous révèlent ses lettres! D'ailleurs, Malherbe se rangea à la raison; il n'avait plus qu'à implorer son pardon, qu'il obtint aisément :

Après avoir obtenu la rémission d'un acte le plus lâche, le plus déloyal et pour dire, en un mot, le plus irrémissible qu'il soit possible de s'imaginer... cette excuse commune à tout le monde que l'amour est une maladie furieuse et que par conséquent la raison et lui sont incompatibles... J'ai failli, Madame, et failli si extraordinairement que si j'avois trahi mon roi, vendu mon pays, et généralement violé toutes sortes de lois divines et humaines, je ne penserois pas être coupable comme je suis... Rayez cette histoire abominable du nombre des choses avenues... Je vous en conjure, ma reine, je vous en conjure, ma chère déesse...

Et, lorsque le ressentiment se fut effacé sous les caresses et les baisers, le poète adressa à la belle quelques vers de sa façon à sa louange :

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur?
Quelle neige a tant de blancheur
Que sa gorge ne la surmonte?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire et nette comme ses yeux?

Soit que de ses douces merveilles
Sa parole enchante les sens,
Soit que sa voix de ses accents
Frappe les cœurs par les oreilles,
A qui ne fait-elle avouer
Qu'on ne la peut assez louer?...

Et, un autre jour, il ajoutait pompeusement :

Où Caliste n'est point, c'est là qu'est mon enfer...

Ce qui signifie, sans doute, qu'à ses côtés il goûtait voluptueusement toutes les joies du paradis...

Enfin, dans un sonnet fameux, le poète faisait appel à sa raison pour se convaincre qu'il ne pouvait faire autrement que d'être amoureux de sa maîtresse :

Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle,
C'est une œuvre où Nature a fait tous ses efforts;
Et notre âge est ingrat qui voit tant de trésors
S'il n'élève à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle,
Le baume est dans sa bouche et les roses dehors;
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouit les regards :
Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards,
Et la fait reconnaître un miracle visible.

En ce nombre infini de grâces et d'appas,
Qu'en dis-tu, ma raison? crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement et ne l'adorer pas (10)?

Mais cette liaison du poète et de la vicomtesse eut le don d'amuser les poètes satiriques de la cour; l'un d'eux, Berthelot, qui appartenait à la bande des Sigogne et des Motin, rimeurs bachiques, satiriques et érotiques, et qui faillit être brûlé vif pour avoir collaboré au fameux *Parnasse Satyrique* de Théophile de Viau, se divertit à contrefaire ainsi le dernier sonnet de Malherbe :

De toutes les laideurs Francine est la plus laide,
C'est une œuvre où Nature a fait tous ses efforts;
Et tant de salletez habitent sur son corps
Que d'un retrait remply de parfums il excède.

(10) Tous ces vers de Malherbe ont été publiés pour la première fois dans le *Recueil des plus beaux vers de ce temps*. Paris, 1609, qui contient les autres pièces que nous avons citées à l'adresse de la vicomtesse. Le recueil lui est d'ailleurs dédié par l'éditeur, qui atteste que notre héroïne lui en fournit la plus grande part.

La clarté de son teint du sublimé procède;
Il la garde dedans et la porte dehors;
Sa voix, d'une grenouille imite les accords
Et l'art n'y put jamais donner aucun remède.

La cire de ses yeux éblouit les regards;
Ainsi que dans le miel Amour y tient ses dards,
Dont il la perce à jour comme l'on fait un crible.

Mes yeux, en la voyant, font un mauvais repas :
Qu'en dis-tu, ma raison? crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement et ne l'abhorrer pas (11)?

Puis, s'acharnant sur le couple amoureux, notre poète satirique les vilipenda encore sous les noms de *Polydor* et de *la Barbizi.* Il prétendait cyniquement que Mme d'Auchy ornait son amant d'une couronne de lauriers chaque fois qu'il lui prouvait victorieusement son amour.

Or, le vicomte d'Auchy, survenant un jour à l'improviste, s'étonna, paraît-il, de voir Malherbe affublé de *quatre* couronnes de laurier :

Il n'estoit presque en sa place
Que le mari survenu
Luy dit de fort bonne grâce :
« Comment es-tu devenu
En si peu de temps poète?
Conte-le moy, Polydon,
Puisque tu ornes ta teste
Du beau laurier d'Apollon ».
Polydon alors s'estonne
Qui ne songe aucunement
A sa gentille couronne;
Mais Babet accortement
Qui savait bien sa desfaite,
Respond pour luy tout soudain :
« Voire, c'est un bon poète,
Il a fait un bon quatrain (12). »

(11) *Cabinet Satyrique.* Paris, 1618. Voir l'édition critique de MM. Fleuret et Perceau. Paris, J. Fort, 1924, I, 416.

(12) Des trois pièces de vers de Berthelot, trop gaillardes pour être citées, les deux dernières sont inédites. Voir Bib. Nat. Manus. Cinq cents Colbert, 488, f° 524 v°. — La première parut, signée de Berthelot, dans le *Parnasse Satyrique*, 1622. Cf. Frédéric Lachèvre. *Recueils libres et Satyriques publiés de 1600 à 1626*, Paris, 1914, pp. 114-116.

Un autre jour que Malherbe avait composé, en l'honneur de sa maîtresse, une chanson de concert avec Mme de Bellegarde sur un rythme espagnol, le malicieux Berthelot se divertit encore à en faire une parodie cruelle pour son auteur. A titre de curiosité, voici, à la suite, les strophes de Malherbe et celles du railleur :

Qu'autres que vous soient désirées,
Qu'autres que vous soient adorées,
Cela se peut facilement;
Mais qu'il soit des beautés pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Que chacun sous votre puissance
Captive son obéissance,
Cela se peut facilement;
Mais qu'il soit une amour si forte
Comme celle que je vous porte,
Cela ne se peut nullement.

Que ce fascheux nom de cruelles
Semble doux à beaucoup de belles,
Cela se peut facilement;
Mais qu'en leur âme trouve place
Rien de si froid que votre glace,
Cela ne se peut nullement.

Qu'autres que moy soient misérables
Par vos rigueurs inexorables,
Cela se peut facilement;
Mais que, de si vives atteintes,
Parte la cause de leurs plaintes,
Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien, lors que l'on pense
En recevoir la récompense,
Cela se peut facilement;
Mais qu'une autre foy que la mienne
N'ait point d'espoir et se maintienne,
Cela ne se peut nullement.

Qu'à la fin la raison essaye
Quelque guérison à ma playe,

Cela se peut facilement;
Mais que, d'un si digne servage,
Sa remonstrance me desgage,
Cela ne se peut nullement.

Qu'en ma seule mort soit finies
Mes périls et vos tyrannies,
Cela se peut facilement;
Mais que jamais, pour le martyre
De vous aymer, je me retire,
Cela ne se peut nullement.

Voici maintenant la réplique de Berthelot à la chanson de Malherbe sur les mêmes rimes :

Avoir le cœur tout plein de flames
Et faire les doux yeux aux dames,
Cela se peut facilement;
Mais de pouvoir, en sa vieillesse,
Jouyr d'une jeune maistresse,
Cela ne se peut nullement.

Avoir quatre chaussons de laine
Et trois quazaquins de futaine,
Cela se peut facilement;
Mais de danser une bourrée
Sur une dame bien parée,
Cela ne se peut nullement.

Estre contrainct en sa parole,
Ayant dans ses os la v.....,
Cela se peut facilement;
Mais, bien qu'il soit hors de Syrie,
Que ceste galle soit guérie,
Cela ne se peut nullement.

Dire en tous lieux qu'il est habile,
Reprenant Homère et Virgile,
Cela se peut facilement;
Mais qu'il soit d'un avis contraire
De croire qu'il puisse mieux faire,
Cela ne se peut nullement.

Vanter en tous endroits sa race
Plus que celle des Roys de Thrace,
Cela se peut facilement;

Mais que pour les armes d'Hermine
Il ait beaucoup meilleure mine,
Cela ne se peut nullement.

D'espagnol en françois traduire
Pour faire sa vertu reluire,
Cela se peut facilement;
Mais, bien que son esprit travaille,
Que ce soit pour tout rien qui vaille,
Cela ne se peut nullement.

Estre six mois à faire une Ode
Et donner des loix à sa mode,
Cela se peut facilement;
Mais de nous charmer les oreilles
Par ses merveilles des merveilles,
Cela ne se peut nullement (13).

Malherbe ne pouvait laisser passer ces injures et ces railleries sans défendre sa maîtresse; mais il crut indigne de sa plume de répondre par quelques rimes au poète satirique; il préféra, selon la mode du temps, lui donner une meilleure leçon : il le fit rosser par un de ses compatriotes, un gentilhomme de Caen, nommé La Boulardière, qui administra, nous apprend Ménage, une bonne bastonnade à Berthelot; mais celui-ci ne se tint pas pour battu; il reprit sa plume et se vengea de la vicomtesse par ces nouvelles méchancetés :

On m'a dit qu'une Robine
Concubine
A l'esprit réconforté
Croyant, comme elle le conte,
A ma honte,
Que j'ay esté bien frotté.

Mais las! qu'elle ne se rie,
Je la prie,
De tous mes petits discords;

(13) *Les Bigarrures*, 1614; — *Recueil des plus excellans vers*, 1617; — *Cabinet Satyrique*, 1618. Cf. l'édition Fleuret-Perceau. Paris, 1924, II, 168. On trouve, dans ce dernier recueil, à la suite des deux pièces précitées, des stances anonymes sur un rythme semblable, qui paraissent bien être dirigées aussi contre Malherbe.

Par ses amis elle-mesme,
Seche et blesme,
S'est bien faict frotter le corps.

Cette fluste revestuë
S'esvertuë,
Avecques ses yeux charmans
Qui sont tout pleins d'amertume
En escume,
Attirer quelques amans.

. . . .

A luy voir tant d'ouvertures
Aux jointures,
Un homme est bien empesché
Qui de sa nature abhorre
De Gomorre
Le détestable péché.

. . . .

Voilà les fruicts de la queste
D'une beste
Prise par tant de veneurs;
Ses enfans devant Pavie
Pleins de vie
N'estoient desjà plus mineurs.

De ses cuisses de grenouille
Qu'elle moüille
Avec l'humeur de ses trous,
Une sanglante fressure
Sans blessure
Luy pend dessus les genoux.

. . . .

Quant à moy, je la gourmande,
Et luy mande
Pour mon dernier entretien,
Que je suis, sur ma parole
Sans v..... (14),
Et que je me porte bien (15).

(14) Allusion à Malherbe, qui, selon Tallemant des Réaux, l'eut trois fois.

(15) Bib. Nat. Manus. f. fr. 884, f° 102 v°; *Cabinet Satyrique*, 1618. Dans ce recueil, la pièce est attribuée par erreur à Sigogne, mais elle est bien de Berthelot, ainsi que l'atteste Pierre de l'Estoile (Bib. Nat. Manus. f. fr. 25560). Cf. l'édition précitée de Fleuret et Perceau, I, 239.

Bien que son mari la tînt comme en prison à Saint-Quentin, la Vicomtesse profitait de ses voyages à Paris, pour revoir son poète... et même, sans doute, quelques-uns de ses rivaux. Précisément, M. d'Auchy part pour les Flandres porter à l'Archiduchesse les condoléances officielles de Louis XIII sur la mort du Roi d'Espagne et de l'Archiduc (16).

Immédiatement la voilà revenue à la cour parmi les muguets et les blondins; en vérité, elle commençait de se lasser d'un amant tenace qui la harcelait sans cesse de ses déclarations d'amour hyperboliques :

Mais il est très vrai que d'un jour à l'autre je trouve en vos perfections un progrès tellement avantageux que si hier vous m'estiez miraculeuse, aujourd'hui vous m'êtes divine, demain vous me serez déesse. Et à ce compte-là, qui doute qu'à la fin, pour vous nommer selon mon sentiment et selon votre mérite, les paroles ne défaillent à mon imagination?

Sans doute eût-elle préféré un amour plus discret, moins de belles paroles et plus de vigueur dans l'alcôve. M. d'Auchy, que Malherbe appelle le « fâcheux », étant parti pour les Flandres, l'amant appelle tout de suite sa maîtresse auprès de lui : « Mon affection, Madame, est montée à son dernier poinct. Il est temps que vous en ayez pitié. Si, à cette heure que l'absence de votre fâcheux vous en donne le moyen, vous ne vous y résolvez, il n'y a plus de salut pour moi. »

Cependant, Malherbe vieillit et ne peut plus donner à sa maîtresse les preuves d'amour qu'elle souhaite au déduit. Fini le beau temps où il rimait gaillardement le fameux « quatrain » de Berthelot! Le poète a le sentiment de son infériorité physique et il l'avoue sans vergogne à sa maîtresse :

(16) « Instructions à M. le Vicomte d'Auchy allant en Flandres pour se condoulloir avec l'Archiduchesse de la mort du Roy d'Espagne et de l'Archiduc son mary. » Bib. Nat. Manus. f. fr. 15870, f° 276; — 17831, f° 458; — 17840, ff. 72-74; — Cinq Cents Colbert, 102, f° 297.

Fasse ses vendanges qui voudra; les miennes sont faites; et si bien faites, que le grapage même n'y est pas demeuré. Les déplaisirs que j'en ay sont infinis, mais le plus cuisant de tous, c'est, Madame, celui de ne vous pouvoir témoigner que je suis, avec un cœur aussi vert que le reste est sec, votre très humble et très affectionné serviteur.

Celui qu'on appelait jadis le Père Luxure est maintenant devenu un vieillard incapable de satisfaire les désirs de la vicomtesse, restée ardente malgré ses cinquante ans. Il est supplanté par quelque godelureau, musqué et frisé, qui remplira mieux que lui l'office de Cupidon.

Et c'est la rupture, après tant d'années de fidèle dévouement; en guise d'adieu, Malherbe envoie à Mme d'Auchy ce sonnet qui cache mal son dépit :

C'est fait, belle Caliste, il n'y faut plus penser;
Il se faut affranchir des lois de votre empire;
Leur rigueur me dégoûte et fait que je soupire
Que ce qui s'est passé n'est à recommencer.

Plus en vous adorant je me pense avancer,
Plus votre cruauté, qui toujours devient pire,
Me défend d'arriver au bonheur où j'aspire,
Comme si vous servir était vous offenser.

Adieu donc, ô beauté des beautés la merveille;
Il faut qu'à l'avenir ma raison me conseille,
Et dispose mon âme à se laisser guérir.

Vous m'étiez un trésor aussi cher que la vie;
Mais puisque votre amour ne se peut acquérir,
Comme j'en perds l'espoir, j'en veux perdre l'envie.

Puis, assez vilainement, il se mit à railler, comme tant d'autres, les yeux toujours pleurants de son ancienne maîtresse; imitant une ode d'Horace, il décoche à celle qu'il appelait jadis sa « reine », sa « déesse », ce quatrain méprisant qui n'honore point sa mémoire :

Voici venir le temps que je vous avais dit.
Vos yeux, pauvre Caliste, ont perdu leur crédit,

Et leur piteux état aujourd'hui me fait honte
D'en avoir tenu compte.

III

L'ACADÉMIE DE LA VICOMTESSE D'AUCHY

Voici Mme la vicomtesse d'Auchy tranquille; son ancien amant, un peu encombrant à la vérité, est mort en 1628, la même année que son mari (17). Son emprisonnement à Saint-Quentin cesse. Elle va pouvoir revenir à Paris et y vivre sa vie au milieu des poètes. L'âge a calmé en elle les ardeurs de l'amour. Elle ne cherchera plus les plaisirs de la chair, mais ceux de l'esprit. Elle rêve de grouper autour d'elle un cénacle d'amis et de gens de lettres, aimables et flatteurs comme les hôtes de la marquise de Rambouillet, savants comme Messieurs de l'Académie française. Son salon de la rue des Vieux-Augustins (18) éclipsera bientôt, pense-t-elle, la chambre bleue de la divine Arthénice. Il est richement aménagé, car la dame a hérité de son frère Gilles, mort prématurément à vingt-deux ans sans enfants, quelques domaines qui lui assurent de bons revenus.

Mais l'esprit, la bonne grâce, la belle humeur, qui font de l'Hôtel de la rue Saint-Thomas du Louvre un séjour délicieux pour les esprits délicats, sont inconnus rue des Vieux-Augustins. Là, on disserte sur un ton pédantesque; on prononce solennellement d'interminables et froids discours qui n'engendrent qu'un ennui mortel. La vicomtesse d'Auchy, qui donna autrefois si volontiers dans la

(17) D'Hozier, *Généalogie* précitée; Bib. Nat. Manus. Dossiers bleus, 208, dossier 5267, f° 6. Son fils aîné, Henri de Conflans, sieur d'Armentières, lui avait succédé dans son gouvernement de Saint-Quentin dès 1627; *Ibidem*, Pièces originales, 837, dossier 18778; f° 52. Son petit-fils, également prénommé Henri, fut le dernier galant de Mme de Sablé, avant sa retraite dévote. Elle en eut une fille qui fut religieuse à Port-Royal. Henri de Conflans, sieur d'Armentières, fut tué en duel par Lavardin, le 28 février 1639.

(18) Son adresse est fournie par le rôle des taxes en 1637. Bib. Nat. Manus. f. fr. 18791.

galanterie, est devenue un bas-bleu ridicule, entichée de pruderie.

Très friande de harangues, discours, sermons et autres morceaux de prose somnifères, elle croit, en ouvrant son salon à tous les pédants du jour, fonder une académie dont la mémoire sera immortelle. L'abbé de Cerisy, pour contrecarrer Boisrobert qui a tant fait pour la fondation de l'Académie française, préside cette nouvelle assemblée de lourds savantasses.

Tallemant des Réaux, qui y alla une seule fois « par curiosité », fut, après cette seule visite, à tout jamais dégoûté de cette « vraye cohue ». Mais il nous a laissé de curieux détails sur les familiers de Mme d'Auchy.

Un certain Pagan, parent du duc de Luynes, lut un jour une Harangue où, voulant s'excuser de ce qu'il s'était plus adonné aux armes qu'aux lettres, « il parla comme auroit fait feu César et traita fort les autres de haut en bas ». Habert, avocat au Conseil, se moqua plaisamment de ce ridicule rodomont : « Cet homme a déclaré qu'il se sçavoit point le latin, dit-il; je trouve pourtant qu'il n'a pas trop mal traduit le *miles gloriosus* de Plaute ».

Ce militaire vantard, qui avait d'ailleurs, dit-on, fait faire sa harangue, publia cependant un livre, tout armorié de couronnes de comte et de vignettes, *Les Fortifications du Comte de Pagan.* L'abbé d'Aubignac, par dépit sans doute de ne pouvoir être admis à l'Académie française, vit dans l'assemblée de la vicomtesse d'Auchy l'occasion de réaliser un projet qui lui était cher et qu'il exposa plus tard en de longues pages : la création d'une nouvelle académie ...dont il eût fait partie, bien entendu. Le roi ne l'écouta point et d'Aubignac dut se contenter de trôner au milieu des obscurs écrivassiers que réunissait la vicomtesse d'Auchy.

Un jour, il s'en prit au pauvre Pagan; le 28 janvier 1638, il prononça un discours sur ce sujet : *L'homme vain ne doit pas être admis dans une société académique.* Et,

fixant le comte de Pagan, qui avait perdu un œil devant Montauban en 1622, il commença ainsi sa harangue : « Qui veult estre juge de luy-mesme, il luy faut estre sourd et avoir deux bons yeux, je veux dire deux lumières d'esprit claires et certaines. Estre sourd, pour ne point être corrompu par les louanges qu'on luy donne, et ne pas s'estimer, sur le rapport d'un complaisant, d'un flatteur ou d'un malicieux. Avoir deux bons yeux pour considérer ses défauts aussy bien que ses perfections... »

Ainsi Pagan fut-il mortifié; il voulut répondre à l'abbé d'Aubignac et on dut séparer les deux discoureurs, qui allaient en venir aux mains.

Pagan n'était pas le seul « comte pour rire » qui fréquentait cette vénérable académie. Le comte de Bruslon, introducteur des Ambassadeurs, y tint un jour un long discours sur Mardochée, et il « décrivit si prolixement la broderie du hoqueton du hérault qui alloit devant luy, que jamais il n'y eut tant de choses dans le bouclier d'Achille ».

Tous ces « perroquets » babillaient à tort et à travers sur les sujets les plus divers, philosophie, histoire, belles-lettres, théologie. Deux d'entre eux, l'Esclache et Saint-Ange, faillirent se prendre aux mains au cours de quelque discussion sur les matières religieuses. L'archevêque de Paris, François de Gondi, dut intervenir, prier la vicomtesse de laisser la théologie à la Sorbonne et même interdire ces discussions qu'il ne jugeait pas bienséantes.

Heureusement que pour se distraire de ces palabres ennuyeuses, telles que celle que Courart, dont le silence est pourtant fameux, fit un jour sur l'Histoire, les assistants avaient les drôleries de quelques joyeux lurons. L'un d'eux, nommé Boutard, pour se jouer des nouveaux académiciens, vint un jour de mardi-gras rue des Vieux-Augustins; il harangua dès l'escalier, s'assit dans le salon, devant l'assistance éberluée, sans interrompre sa harangue : notre plaisant, le plus sérieusement du monde, dis-

courut sur les diverses manières de cracher; il en trouva, paraît-il, cinquante-deux, dont il fit la démonstration aux dépens des tapis de la vicomtesse (19).

Un jour, Mme la vicomtesse d'Auchy fut ridiculisée par un joueur de viole, Maugars, familier du Cardinal de Richelieu, à qui il racontait en bouffonnant les scènes ridicules qui se déroulaient rue des Vieux-Augustins. On éloigna du troupeau la brebis galeuse. Mais Maugars, ayant rencontré Mme d'Auchy chez la comtesse de Tonnerre, lui brisa les oreilles en chantant sans arrêt une vieille chanson dont le refrain était :

Requinquez-vous, vieille,
Requinquez-vous donc.

Tous les gens d'esprit d'ailleurs se moquaient de l'ancienne maîtresse de Malherbe. Un jour qu'elle était chez Mme de Rambouillet, le gentil poète Voiture lui demanda à brûle-pourpoint : « Madame, lequel estimez-vous le plus, de saint Augustin ou de saint Thomas?» Et comme notre pédante répondit qu'elle estimait plus saint Thomas, la divine Arthénice faillit « esclatter de rire ».

Et c'est peut-être encore Voiture qui, peu soucieux d'entendre M. Videl lire sa *Vie du Connétable de Lesdiguières* (20), envoya sous forme de rondeau cette plaisante « excuse » à la maîtresse de maison :

Aller chez vous où se font maints réduits
D'honnêtes gens, qui d'honnêtes déduits
Savent fournir le plaisir délectable
Est un bonheur du tout incomparable
Et qui souvent a charmé mes ennuis.

Mais maintenant je pleure jours et nuits,
Lorsque je voy du désert où je suis,
Le bon Videl avec son Connétable
Aller chez vous.

(19) Tallemant des Réaux, *Historiettes*, I, 325 et suiv.; III, 288; V, 145.
(20) Elle fut publiée en 1638 chez Rocolet (Bib. Nat. Rés. Ln 27 12436) et réimprimée en 1649 et 1650.

Pour l'écouter tous moyens je poursuis,
Mais mes efforts à néant sont réduits;
Car des fâcheux me font vieillir à table
Et mes chevaux sont boiteux à l'étable;
Si qu'aujourd'huy, sur ma foi, je ne puis
Aller chez vous (21).

Vainement la vicomtesse, rendant rondeau pour rondeau, offrit-elle à Voiture de lui prêter ses chevaux et essaya-t-elle de le tenter par la promesse d'une délicieuse collation; l'aimable poète n'entendait pas payer ces maigres avantages par l'audition d'une fastidieuse harangue :

Vous auriez tort, les brocs jà preparez,
Les mets sur table en des bassins dorez,
D'abandonner la Troupe tant exquise
Des bons buveurs, pour qui la nappe est mise,
Quand leurs poumons sont encore altérez.
Joint qu'aysément vous vous excuserez
Ne nous ayant de venir assurez;
Mais si manquiez après la foy promise,
Vous auriez tort.

Pour les chevaux, ores ne différez;
Des quatre pieds les miens sont bien ferrez,
Et n'ont pour vous courbature qui nuise;
Puis à demain la partie est remise.
Si refusiez ce que tant désirez,
Vous auriez tort (22).

On le voit, Mme d'Auchy maniait aussi la plume; elle ne voulait point demeurer en reste avec ses illustres familiers. Elle crut même de sa dignité de mettre un volume au jour; peut-être pour faire oublier sa liaison avec Malherbe et les scandales de sa jeunesse amoureuse, elle prit pour sujet l'Epître de Saint Paul aux Hébreux et publia un volume illisible d'*Homélies* sur ce sujet. Mais les gens bien renseignés savaient qu'elle n'était pour rien dans cet

(21) Bib. Ars. Manus. 4123, p. 1186 (Recueil Conrart in-4°). Voiture n'allait chez Mme d'Auchy que lorsqu'il était sûr d'y rencontrer sa chère amie Mme Saintot. Voiture, *Œuvres*, éd. Ubicini. Paris, 1855, I, 280.
(22) *Ibidem*, p. 1137. *Inédit.*

ouvrage, qu'elle avait acheté à un docteur en théologie nommé Maucors et sur le titre duquel elle inscrivit impudemment son nom. Elle fut si joyeuse de se voir imprimée qu'elle donna presque tous les exemplaires pour rien à l'éditeur, satisfaite de voir son nom sur un bel in-quarto. L'ouvrage eut, paraît-il, un petit succès de curiosité (23).

A part ses familiers, il n'y a guère, pour la louer, que des évaporés et des fous. C'est ainsi que Neufgermain, le « poète hétéroclite » de Monsieur (c'est lui-même qui s'est décerné cette juste appellation) chante, à sa manière bizarre, *la Minerve d'Auchy,* « les syllabes du nom finissant les vers »; extrayons, pour les curieux, quelques vers de sa ridicule élucubration :

Belle de corps, d'esprit j'avouë *Mirando*
Que vous estes un don du Ciel tant enrichi
Qu'il faudroit estre aveugle et tout à fait *sordo*
Pour ne voir et n'ouyr qu'est Minerve d'Ochi.
D'Ochi sçait du latin plus que le verbe *do,*
Pour le grec un chacun devant elle a fléchi;
Et pour argumenter prouve *argumentando*
Que le blanc est du noir la Minerve d'Ochi.
Elle paroist encor Deesse *incedendo,*
Ne goustant les bons vins d'Ay et d'Attichi,
Mais le nectar sucrin, c'est pourquoy *concedo*
Que l'on doit encenser la Minerve d'Ochi.
Aeneas auroit creu estre Roy *del Mundo*
Si, lors qu'il a les mers par l'orage franchi,
Il eust trouvé non pas la Princesse Dido,
Mais *Ursina Casa,* la Minerve d'Ochi (24).

Un autre de ses fidèles admirateurs, Malleville, auquel

(23) *Homélies sur l'Epistre de saint Paul* aux Hebreux. Par Charlotte des Ursins, vicomtesse d'Ochy. Paris, Charles Rouillard, 1643; in-4° de 4 ff 222 pages (Bib. Nat. D 5155). L'ouvrage, imprimé en gros caractères, est orné d'un frontispice gravé par Daret, représentant la vicomtesse, à genoux, offrant son livre à la sainte Vierge. Il est précédé d'un sonnet laudatif de l'Estoile. — Le Recueil Conrart in-4°, t. XXI, p. 293 (Bib. Ars. Manus. 4126) conserve une lettre sans intérêt de la vicomtesse d'Auchy à Mme des Loges, de juillet 1637. A cette date, une maladie la retient en province.

(24) *Poésies et Rencontres du sieur de Neufgermain,* 2e partie. Paris, 1637, in-4°, p. 42.

suffit *la Belle Matineuse* pour le rendre célèbre, lui adressa ce sonnet, un jour qu'il avait mal aux yeux :

Charlotte, dont l'esprit pénètre toute chose,
Sçavante Vicomtesse, illustre des Ursins,
Lorsqu'on vous entretient ou de vers ou de prose,
Je sens un mal plus fort que l'art des médecins.

J'use en vain de l'iris et de la couperose
Et tente sans effet des remèdes divins.
Mon œil tire son feu de l'eau dont je l'arrose,
Et j'ay desjà les pieds dedans les Quinze-Vingts.

Cependant, ce n'est pas ce qui cause ma plainte;
Le juste desplaisir dont mon âme est atteinte
N'est point d'estre privé de la clarté des Cieux.

J'ay contre ce malheur ma constance affermie;
Je me plains seulement de ne voir point ces yeux
Qui servent de Soleils à vostre Académie (25).

Mais les familiers de la divine Arthénice, qui aiment la gaieté, ne vont point généralement s'ennuyer chez sa pédante rivale. Chapelain, dans une lettre à Balzac, se défend vivement de faire partie de cette cohue :

On vous a joué lorsqu'on vous a mandé que j'estois l'un des tenans de l'Académie féminine. Pour avoir refusé d'en estre, j'en suis brouillé avec plus d'un de mes amis et il n'y a guères d'apparence qu'une personne qui se trouve embarrassée d'une compaignie où le devoir l'oblige d'assister, allast chercher à perdre encore du temps dans une autre qui dégénère en ridicule, et que si l'on appeloit cohue, l'on ne nommeroit que par son vray nom (26).

Et il n'est pas peu piquant pour nous de voir l'auteur de la *Pucelle* opposer l'hôtel de Rambouillet à l'hôtel d'Auchy et se faire le censeur du pédantisme :

Au reste, écrit-il à Balzac, vous ne sçauriés avoir de curio-

(25) Malleville, *Poésies*. Paris, 1649, in-4°, p. 346. Voir aussi Recueil Conrart in-4°, tome X, p. 98 (Bib. Ars. Manus. 4115).
(26) Chapelain, *Lettres*, éd. Tamizey de Larroque, I, 102; lettre du 18 février 1638.

sité pour aucune chose qui le mérite davantage que l'hôtel de Rambouillet. On n'y parle point sçavamment, mais on y parle raisonnablement et il n'y a lieu au monde, où il y ait plus de bon sens et moins de pédanterie. Je dis de pédanterie, Monsieur, que je prétens qui règne dans la Cour aussy bien que dans les Universités, et qui se trouve aussy bien parmy les femmes que parmy les hommes. Car, afin que vous le sçachiez, une partie de nos Dames se sont érigées en sçavantes et font de cette qualité une partie de leur coquetterie. L'Académie dont vous estes à produit sans y penser une assemblée de mesme nom dont Mme la vicomtesse d'Ochy est le chef et qui, entre autres, y a reçu comme par grâce une Mme Saintot qu'autresfois vous avés estimée. Quelques-uns de nos académiciens et les poètes et orateurs de la seconde classe que nous ne vous avons pas voulu donner pour compagnons y lisent leurs pièces, y font des harangues et y défrayent les dames qui en sont, tous les mardis, après-disné. Si vous me demandés avec quel succès, je vous diray qu'il est mauvais, quoyque ce ne soit que par ouy-dire, ne m'estant pu resoudre à faire un des rooles de cette nouvelle comédie ny de complaire à ceux qui m'en sollicitoient. Mais, pour revenir à mon propos, l'hôtel de Rambouillet est l'antipathe de l'hôtel d'Ochy... (27).

Là-dessus, renchérissant, Balzac répondait à son ami Chapelain sur le même ton désobligeant pour Mme d'Auchy :

Monsieur, c'est à mon gré une belle chose que ce Sénat féminin qui s'assemble tous les mercredis chez Mme (d'Auchy). Mais Caton disoit que c'est une maladie de la République, à laquelle il est besoin de remédier; et en pareille occasion les premiers Romains eussent envoyé à l'Oracle de Delphes pour sçavoir ce qu'eust signifié un si grand prodige. Si la Présidente de l'Assemblée a fait, comme on m'a mandé, un certain roman qui se nomme (*Mélusine*), elle n'a guères moins fait que d'avoir couru les champs, et il ne luy reste rien à faire que d'espouser en secondes nopces l'Empereur des Petites-Maisons. Il y a longtemps que je me suis déclaré contre cette

(27) Lettre du 22 mars 1638. *Ibidem*, 1, 215.

pédanterie de l'autre sexe et que j'ay dit que je souffrirois plus volontiers une femme qui a de la barbe qu'une femme qui fait la sçavante... Tout de bon, si j'estois modérateur de la Police, j'envoyerois filer toutes les femmes qui veulent faire des livres, qui se travestissent par l'esprit, qui ont rompu leur rang dans le monde. Il y en a qui jugent aussi hardiment de nos vers et de nostre prose que de leurs poincts de Gennes et de leurs dentelles; elles seroient bien faschées d'avoir dit un Poème Héroïque; elles disent toujours un Poème Epique. On ne parle jamais du Cid, qu'elles ne parlent de l'unité du sujet et de la règle des vingt-quatre heures. O sage Arthénice! que vostre bon sens et que vostre modestie valent bien mieux que tous les arguments et que toutes les figures qui se débitent chez Madame (la vicomtesse d'Auchy) (28).

Ce à quoi Chapelain répondait :

...La vicomtesse d'Ochy, qui assemble hommes et femmes en forme d'Académie chés elle, n'a pas fait le romant de *Melusine*. Ça esté la marquise de Mosny, sa cousine, Ursine comme elle et de moins mauvais esprit encore. La première a paraphrasé l'Epistre aux Hébreux de saint Paul, et ceux qui l'ont louée disent que ce n'est pas elle encore, et cet ouvrage n'est pas mal fait. Dans cette académie femelle, les femmes n'y font que recevoir et les hommes y donnent tousjours. Elles y sont juges des matières et tiennent la place en ce lieu qu'elles tiennent dans les carouzels. Il y a foule de principiants et tout est bon pour l'appétit de ces fées qui, la plupart, ont beaucoup d'âge et peu de sens. C'est une des nouveautés ridicules de ce temps (29).

Ainsi, l'académie féminine fondée par la vicomtesse d'Auchy sombra dans le ridicule, écrasée par le mépris des véritables gens d'esprit. L'ancienne amie de Malherbe mourut obscurément le 3 janvier 1646 (30).

(28) Cette lettre, faussement datée du 30 septembre 1638 dans Balzac, *Œuvres*, Paris, 1665, in-folio, 1, 777, est en réalité du mois d'avril, ainsi que le prouve la lettre suivante de Chapelain.

(29) Chapelain, *Lettres*, éd. Tamizey de Larroque, 1, 221. Lettre du 7 avril 1638.

(30) *Gazette de France*, éd. de Lyon, 10 janvier 1646, p. 32; Bib. Nat. Manus. Nouv. acq. franç. 3615, f° 372.

Mme de Rambouillet n'eut donc pas trop à souffrir de cette rivale; il fallut la mort de Voiture, celle de Mlle Paulet, le départ de Godeau dans son évêché de Grasse et les troubles civils de la Fronde, pour disloquer l'aimable assemblée qu'elle réunissait rue Saint-Thomas du Louvre. Il appartenait à une autre précieuse, Madeleine de Scudéry, de prendre sa succession, rue de Beauce, au Marais, dans son hôtel où l'on abandonna la franche gaieté pour s'occuper de casuistique amoureuse et de géographie galante. Mais entre ces deux célèbres précieuses, Mme la vicomtesse d'Auchy, en tête de son cortège d'ennuyeux pédants et de bas-bleus, fait un peu piteuse mine...

GEORGES MONGRÉDIEN.

PARADISIAQUE [1]

VII

Le lendemain, Hans et Claude revinrent volontiers sur cette séance.

— Eh bien, mon cher Claude, êtes-vous satisfait?

— Archisatisfait, mon cher Hans; je n'ai fait que rêver toute la nuit d'académies impeccables tournoyant autour de barres fixes ou s'incurvant sur des anneaux mobiles.

— Peut-être même ne demandez-vous qu'à recommencer?

— Je l'avoue. Je me trouvais si gauche la première fois et j'admirais avec tant d'envie votre aisance que je voudrais en acquérir autant que vous, maintenant que je suis un peu rassuré au sujet de tels émois que je redoutais!

— Mon cher, il ne se produit que ce qu'on veut bien qui se produise. Avez-vous remarqué que les acteurs n'éternuent jamais en scène? C'est qu'ils veulent ne pas éternuer. Et ainsi arrivent-ils assez vite à n'avoir besoin ni de se moucher, ni de cracher, ni même de tousser.

— J'en accepte l'augure.

— Quand voulez-vous que nous revenions au Gymnase? Demain nous avons des exercices de danses rythmiques, un autre sixain de très jeunes jouvencelles, et après-demain des jeux gymnastiques de douze très beaux éphèbes.

— Mon cher, j'aimerais tout autant les jeunes filles.

— Comme on reconnait là le Français que vous êtes.

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 787.

Les femmes seules comptent pour vous. Mais, mon cher, le corps de l'homme est plus beau encore que celui de la femme, et aussi plus robuste, plus puissant.

— Je ne dis pas non, mon bon Schöngauer, mais c'est à la vue des femmes et non des hommes que je dois m'habituer; ce n'est donc pas, croyez-le bien, que je méprise la beauté masculine.

— Ah! ceci me réconcilie avec vous. C'est que parmi les nudistes, il y a tant de nuances! Il y a des nudistes artistes comme nous, des nudistes hygiénistes, des nudistes théosophistes, des nudistes moralistes, mais au fond les vrais nudistes parmi eux tous, c'est nous. Le nudisme intégral ne se comprend qu'au point de vue artistique. On peut, et même on doit mettre un cache-sexe à un pauvre estropié ou à une triste malade, on ne peut vraiment pas en passer un au radieux Apollon ou à la divine Aphrodite.

— C'est vrai; mais que sont, cher ami, ces nudistes théosophistes dont vous parliez? j'aimerais assez le savoir pour compléter ma documentation.

— Ce sont des moralistes mystiques qui croient que les Allemands sont, de tous les peuples, ceux qui se rapprochent le plus des Hindous pour la profondeur de la pensée philosophique, comme, d'après nous esthètes, ils se rapprochent le plus des Grecs pour le culte de la beauté plastique. Les théosophes usent de tout un vocabulaire sanscrit qui nous fait un peu sourire, nous les fils du divin Platon, mais nous n'en sommes pas moins pleins d'amitié pour eux, puisque nous avons tant de pratiques communes. Ils viennent quelquefois à nos réunions, mais ils préfèrent rester entre eux, car l'argument hygiénique et l'argument esthétique n'ont, à leurs yeux, qu'une valeur secondaire au regard de l'argument éthique.

— Ils pratiquent cependant, comme vous, le nudisme absolu et sans séparation de sexes?

— Assurément, mais en apportant dans leurs réunions des sentiments très particuliers. Pour eux, la nudité du corps est le symbole et la condition de la pureté de l'âme. Nus,l'homme et la femme ne peuvent pas pécher, et habillés, l'homme et la femme ne peuvent pas prier, ou ne peuvent prier que mal. Aussi se mettent-ils nus pour adorer la nature, elle-même nue, et ne se croient-ils jamais plus près de Dieu que quand ils offrent au soleil le spectacle de leurs corps sans voiles.

— Savez-vous, mon cher Hans, que tout ceci est infiniment intéressant? Ne croyez-vous pas qu'il y ait là une survivance des vieux cultes asiatiques de Phrygie et de Cappadoce? Un Helléniste comme vous a dû se poser la question.

L'autre, pris par son faible, se rengorgea doctoralement :

— Certes! Mais je n'ai pas pu encore me donner la réponse. Les vieux cultes auxquels vous faites allusion étaient des cultes orgiaques qui se célébraient dans le déchaînement effréné de toutes les passions; les prêtres se tailladaient le corps et couraient tout ensanglantés dans les bois, tandis que les bacchantes, brandissant des torches, déchiraient parfois les malheureux comme Orphée qui leur tombaient sous la main. Nos théosophes, je n'ai pas besoin de vous le dire, ne se livrent pas à des rites aussi atroces. D'autre part, je croyais, un moment, qu'ils se rapprochaient de certaines sectes gnostiques des premiers siècles de l'ère chrétienne où la préoccupation du péché était si obsédante, si tyrannique que les initiés tantôt s'efforçaient de pécher le plus possible pour pouvoir se repentir le plus possible également, tantôt, au contraire, enivrés par le sentiment de leur sainteté, pensaient qu'il leur était irréalisable de pécher, et que tout était pur pour les purs, même l'impur le plus impur. Encore je me suis demandé, un moment, si la très grande affectuosité qui lie les théosophes entre eux ne

les poussait pas jusqu'à des pratiques devant lesquelles nous autres, simples nudistes d'art, nous reculons très sagement. Car il y a eu également dans l'antiquité, vous le savez, des sectes qui pratiquaient le communisme sexuel, tellement l'amitié qui unissait leurs membres ne devait pas avoir de bornes. On m'a dit qu'au Danemark à Christiansund il existe une communauté de ce genre; mais chez nous je ne sais pas; j'ai essayé de questionner là-dessus les théosophes que je connais et je n'ai pas pu obtenir de réponse bien précise.

— Hum, qui ne dit mot consent.

— Ce n'est pas sûr. Je croirais plutôt qu'ils acceptent bien, en principe, ce communisme sexuel, mais que n'osant pas le réaliser en fait, ils se trouvent un peu embarrassés pour expliquer leur manque de courage. Toutefois, si vous voulez que nous fassions une nouvelle tentative, je me tiens, mon cher Claude, à votre disposition.

L'autre réfléchit un moment, puis finit par répondre :

— Ma foi non, je m'en tiens au nudisme d'art qui est le vôtre, en accentuant peut-être un peu plus que vous le côté voluptueux, lequel semble toucher moins vos compatriotes que les miens.

— Pensez-vous?

— Je le pense. L'Allemand est moins porté que le Latin au plaisir de l'amour. Il peut contempler une belle académie en s'attachant à la beauté plus qu'à la sexualité, alors que le Latin sépare bien difficilement les deux. Et c'est d'ailleurs pour cela que le nudisme aura de la peine à s'implanter en France; des gymnastes des deux sexes s'exerçant sans cache-sexe penseraient plus à leurs sexes qu'à leurs exercices. N'ai-je pas entendu dire que des Germaniques pouvaient passer toute leur vie sans connaître la femme, et ceci non pas par effort de continence, mais simplement parce que cela ne leur disait rien? Or, aux Latins, cela dit toujours quelque chose.

— Il est possible, en effet... ce serait à étudier...

— Graves Allemands, qui étudiez toujours, même ce qui n'est guère sujet d'étude! Au fond, vous avez raison; il faut se rendre compte. Et vous voyez, mon cher Hans, que moi aussi je ratiocine. Si je ne tiens pas à voir de près ces groupes de théosophes dont vous me parliez, c'est que leur nudisme me semble bien compliqué. Un beau corps nu, cela se suffit, sans qu'il soit besoin d'aller chercher la morale, la nature et le bon Dieu. Qu'on se rende compte qu'il n'y a rien en tout cela de contradictoire, soit. Dieu, qui nous a créés nus, peut bien nous voir nus et nous laisser nous voir nus les uns les autres, et cette nudité n'est nullement contraire à la nature ni à la morale. Mais cela suffit. La nudité est comme la volupté sa sœur; toutes deux se contentent d'elles-mêmes, et ceux qui, pour corser le culte du divin Cupido, ont besoin d'y mêler des pratiques obscènes, ou cruelles, ou impies, ou folles, font injure à ce beau dieu.

— Je suis de votre avis, mon cher ami. En vérité, vous mettez de la clarté là où, nous autres Allemands, nous ne faisons que la nuit. En effet, la volupté doit se dispenser de tout ce qui est torture, immondice ou sacrilège. Tout cela est contre-nature. Mais sans doute n'irez-vous pas jusqu'à donner ce nom fâcheux aux amours de Sapho et d'Alcibiade.

— Que si, mon cher Hans! Tout au plus ne le mettrai-je pas aussi bas que les folies du marquis de Sade.

— Oui, je sais que les Français ne partagent pas les idées des Allemands, et que s'ils approuvent assez facilement les amours saphiques, ils ont beaucoup plus de peine à admettre les amours socratiques. Oh! nous aussi, nous les réprouvons! Mais le souci de comprendre nous fait parfois étudier les liaisons de ce genre dans l'antiquité. Vous savez que c'est le sujet que traitera le jeune Franz dans sa thèse de doctorat, et une bonne partie de sa documentation lui vient de moi, car cette question

m'a profondément intéressé, au point de vue théorique seulement...

— Bien entendu.

— Et il me suffit, pour que je puisse vous considérer comme un des nôtres, que vous m'ayez accordé tout à l'heure que le corps de l'homme était aussi beau que celui de la femme. Le frisson délicat, enivrant, dont vous me parliez un jour, qui vous secoue quand vous voyez apparaître un beau corps de femme sans voiles, moi je l'éprouve aussi quand je contemple un beau corps d'éphèbe sans voile également.

— Eh bien, mon cher, plaignez-moi de n'avoir pas cette double émotion, et laissez-moi me contenter de la première simplement. Demain, je vous accompagnerai au Gymnase, puisque doivent y paraître de si belles jeunes filles, et soyez bien persuadé que quand je remplirai mes yeux de la vue de leurs charmes secrets, je ne penserai ni à la théosophie des Hindous, ni à la frénésie des Phrygiens, ni à la panspermie des Gnostiques. Nudité et volupté n'ont besoin de rien autre qu'elles pour me faire doucement frémir en toutes mes fibres. . . . . .

VIII

C'est le dimanche suivant que devait avoir lieu la grande réunion en plein air des gymnastes de la région. Claude Vial, qui avait donné toutes les signatures voulues pour faire partie de la société et qui s'était aguerri par d'autres séances au gymnase de Lübeck, ne manqua pas d'y assister.

Le parc de Nachtberg était un domaine d'une centaine d'hectares, boisé en grande partie, avec au centre de vastes clairières gazonnées et même un petit lac aux rives sablonneuses. Le parc était clos de murs, en sorte que les profanes ne pouvaient absolument pas y pénétrer. A la porte d'entrée, qui donnait presque sur la route, des commissaires de la société examinaient les cartes, toutes

munies de photographies d'identité; on était sûr ainsi d'être entre adeptes de la *Freikörperkultur*, et, dès le seuil franchi, tout le monde se sentait frères.

Après un bois de pin assez dense, on arrivait à une longue ligne de cabanes sur plusieurs rangées qui servaient de vestiaires. Claude Vial et Hans Schöngauer, avec les numéros qu'ils avaient reçus à l'entrée, trouvèrent vite leurs cabines et s'y déshabillèrent rapidement. Puis ils sortirent et gagnèrent la pelouse qui s'étendait entre le bois et le petit lac.

Spectacle paradisiaque. Déjà plusieurs douzaines de personnes des deux sexes, complètement nues (et il en arrivait sans cesse d'autres), se promenaient, se reposaient ou jouaient au ballon sur la pelouse, et leurs blancheurs piquaient de points lumineux le vert clair des gazons et le vert sombre des ramures. C'était un rêve de l'âge d'or. Le temps était splendide, et le soleil assez chaud pour que quelques personnes cherchassent déjà l'ombre.

Claude et Hans s'approchèrent des joueurs dont les rires tourbillonnaient comme les corps. Il y avait autant de femmes que d'hommes. Tous étaient jeunes et robustes, car les personnes âgées ou faibles ne se livraient pas à des jeux aussi violents que celui du ballon. Claude admira la souplesse des mouvements, la franchise des attitudes, l'agilité des courses. La pelouse avait été ratissée aussi soigneusement que possible, en sorte que les chutes, quand il y en avait, étaient sans inconvénient, car personne ne considérait comme tel le fait de bomber trop la croupe ou d'écarter trop les jambes en tombant.

La partie prit fin et les joueurs souhaitèrent la bienvenue à ceux qui arrivaient. Presque tous avaient l'air de se connaître, mais même ceux qui se voyaient pour la première fois étaient pleins de bienveillance amicale les uns pour les autres. Une fois les coups d'œil d'ensemble échangés, on ne se regardait plus qu'au visage,

et toutes les physionomies s'éclairaient de beaux sourires.

Claude remarqua qu'alors que dans les relations mondaines les sexes se séparent volontiers, si différents sont en général les sujets des conversations, là au contraire hommes et femmes se mêlaient continuellement; les dames ne pouvaient pas parler toilette, puisqu'il n'y en avait pas, et si l'on parlait beauté plastique, elles étaient aussi disertes sur le compte des messieurs que les messieurs sur leur compte à elles. D'ailleurs elles n'admiraient pas seulement que les hommes, et Claude les vit souvent se contempler entre elles avec de longs regards, de même que les hommes parfois se regardaient entre eux non sans complaisance.

Claude, justement, suivait avec délices les mouvements bellement musculeux de quelques couples qui jouaient à la lutte quand un « Bonjour, Claude! », lancé en français par une voix féminine, le fit se retourner. C'était Wilhelmine qui l'interpellait ainsi en supprimant le « Monsieur » et même le nom de famille, car entre adeptes de la libre culture physique on s'appelait par le prénom, et parfois même on se tutoyait.

— Bonjour, Wilhelmine! répondit-il gaiement.

Elle paraissait plus svelte, car ses vêtements habituels, trop amples, ne l'avantageaient pas; mais toute nue elle était délicieuse avec des seins menus, un ventre virginal et des jambes graciles de Diane chasseresse.

— Je savais bien, reprit-elle, que vous finiriez par être des nôtres. Vous avez assez longtemps hésité, mais avouez que maintenant vous ne regrettez pas votre décision.

— Je serais le plus sot des hommes si je la regrettais, puisqu'elle me vaut de pouvoir vous admirer tout entière.

— Admirez, mon cher Claude, c'est un des avantages de nos sociétés. Dans le monde on serait ridicule si on se faisait compliment sur la coupe des robes et des cu-

lottes; ici, au contraire, on peut très bien se féliciter sur ce que dissimulent les culottes et les robes. Si je suis à votre goût, je m'en réjouis bien sincèrement.

— Mais oui, certes. Eloignez-vous un peu. Levez les bras. Tournez-vous. Parfait, ma chère Wilhelmine : premier prix de beauté!

— Non, non, flatteur, je sais très bien que je ne suis pas dans les premières. Mais il suffit qu'on ne soit pas trop mal ficelée pour que le spectacle puisse paraître agréable, n'est-ce pas? Vous aussi, d'ailleurs, Claude, vous êtes très bien fait, mais oui, sincèrement. Votre peau est un peu blanche, peut-être, on voit que vous n'avez pas comme nous l'habitude des bains de soleil, mais c'est un charme de plus; ça correspond, n'est-ce pas? à la pudeur rougissante du débutant et de la débutante. Voyons, à votre tour, laissez-moi bien vous regarder. Tournez-vous aussi. De dos, l'homme n'est pas aussi bien que la femme, mais de face il est mieux.

— Vous trouvez, Wilhelmine?

— Mais oui, les seins laissent si souvent à désirer ! Heureusement on n'exige pas la perfection. Allons, décidément vous êtes un très gentil garçon, Claude, et je vous aime de bonne amitié.

— Moi aussi, Wilhelmine.

— N'est-ce pas, tant qu'on ne s'est pas vu ainsi l'un et l'autre complètement, on est étranger malgré tout ; mais une fois qu'on n'a plus rien de caché l'un pour l'autre, on se sent frère et sœur, presque mari et femme; on a une sorte d'affection sororale-conjugale, moins la jalousie, la colère, la tyrannie et la révolte, bref tout ce qui pourrait vous faire prendre l'amour en horreur.

— C'est peut-être vrai. Il me semble, en effet, que je suis le frère, l'ami, l'amant platonique de toutes ces belles femmes sans voiles. Ah! si le culte de la nudité pouvait supprimer la stupide, la dangereuse jalousie, comme elle devrait être approuvée avec transport!

Ils s'étaient séparés, car on était venu prendre Wilhelmine pour le jeu du javelot, auquel elle excellait. En gagnant le côté des arbres, car il était incommodé par la chaleur du soleil, dont il n'avait pas l'habitude, Claude tomba sur M. et Mme Richter, qui, avec d'autres gens âgés se reposaient à l'ombre des pins. Sans gêne aucune, Mme Richter se leva pour lui serrer la main, et il put la contempler elle aussi; elle était d'ailleurs très bien faite, et si elle n'avait pas grisonné, on aurait pu la prendre pour une jeune femme encore.

— Cette réunion ne vous choque pas trop, cher Monsieur? lui demanda-t-elle. Il faut s'y habituer. La première fois, je vous l'avoue, j'ai été un peu gênée; puis on s'y fait assez vite, et même on trouve ça très agréable.

— Agréable est le mot, chère Madame; si tous les traitements de santé étaient aussi simples, faciles et charmants, personne ne serait malade.

— Le fait est, fit le digne M. Richter, plus grisonnant encore que sa femme, mais d'une parfaite proportion de formes, que je ne me suis jamais mieux porté que depuis que je fais du nudisme.

En effet, leur grand âge à tous n'était ni difforme ni même déplaisant, et personne ne pensait à se moquer de quelques vénérables dames aux poitrines fatiguées; au contraire, leur bon vouloir leur valait un respect plein d'attendrissement.

Hans Schöngauer venait chercher son ami.

— Viens, Claude (car il le tutoyait maintenant), quelqu'un, là-bas, veut te parler.

Ils quittèrent les Richter, qui se rassirent paisiblement avec les autres nudistes de leur âge, et au bout de quelques pas se trouvèrent en face de Sonia, qui les attendait avec trois jeunes femmes russes au regard aigu comme le sien.

Elle tendit la main au jeune Français en riant.

— Ce n'est pas trop tôt qu'on puisse savoir comment

vous êtes fait! En vérité, je commençais à désespérer, et à vous regarder comme le plus sot des bourgeois et des Français. Mais vous remontez énormément dans mon estime... et dans celle de mes amies qui vous regardaient venir avec Hans et qui vous trouvaient beaux comme des dieux, tous les deux; n'est-ce pas, Fédora, Irina et Natalia?

— C'est vrai, firent-elles toutes les trois.

— Vous aussi, mesdames, vous êtes belles.

— Belles? non. Excitantes, peut-être. Mais ici il faut se tenir. Ces pauvres Allemands croient avoir triomphé de la pudeur. Pauvres sots, c'est la pudeur qui les tient à la gorge.

— Tout de même..., protesta Hans.

— Oui, vous, mon cher, vous êtes un peu « évolué », ainsi que votre cher petit Franz; il y aura quelque chose à faire de vous deux. Mais, tant de vos compatriotes qui se croient affranchis de tous les préjugés, parce qu'ils se mettent en habit de peau! En vérité, ils ne sont pas exigeants, et nous le sommes plus qu'eux, nous autres, j'entends mes trois amies et moi.

Elles se regardèrent en riant : toutes les quatre, quoique de tailles différentes et de physionomies diverses, avaient une sorte d'air de famille ,les hanches très fortes, les seins très lourds et les mamelons très marqués.

— Quel beau tableau! fit Claude : les trois Grâces et Vénus, n'est-ce pas? Laquelle des quatre est Vénus?

— Oh! pas moi, mon cher; je me suis étudiée et je sais ce qui cloche dans mon anatomie. La plus belle de nous quatre, c'est Irina, n'est-ce pas? Prends la pose, Irina, de face, de profil, de dos. N'est-ce pas qu'elle est enthousiasmante? Toutes les trois nous sommes folles d'elle, comme elle est folle de nous trois.

Les quatre jeunes femmes souriaient tout en se regardant entre elles, et elles épiaient aussi les deux jeunes gens pour voir si elles leur semblaient non seulement

belles, mais encore excitantes. Mais Claude lui-même devenait aussi aguerri que Hans.

Celui-ci prit congé des Russes. On se retrouvera tout à l'heure. Viens-tu avec moi, Claude?

— Oui, oui, emmenez Claude, fit Sonia. Il faut achever son éducation. Trouvez-lui un gentil petit compagnon comme Franz, ou mieux, un chaleureux protecteur comme votre énorme colonel Reinhard.

Et toutes les quatre éclatèrent d'un mauvais rire, pendant que les deux jeunes gens s'éloignaient et que Hans avouait à Claude :

— Elles sont amusantes un moment, je ne dis pas non, mais elles seraient vite fatigantes. Pourquoi mettre partout de la complication? Quand on prend les choses simplement, tout devient simple.

Ils allèrent jusqu'au lac, où beaucoup de gymnastes se baignaient. Mais Claude n'eut pas envie de les imiter. Comme beaucoup de Français, il craignait l'eau froide et les courants d'air.

— Mon cher, un refroidissement est vite attrapé. Je crois plus sages ceux qui font des exercices de rythme ou de force sur la pelouse.

En effet, en ce moment les jeux battaient leur plein. Midi souriait et la tiédeur de l'air sous les arbres était exquise.

Hans et Claude s'installèrent commodément pour tout voir. Ici, c'était une longue file de danseuses qui, comme dans les ballets d'opéra, levaient la jambe très haut, bien qu'aucune d'elles ne portât de cache-sexe jaloux. Là, c'étaient des jeux acrobatiques : un homme debout sur les épaules d'un autre portait, accrochées par les mains, deux jeunes femmes que celui du dessous soutenait par la taille, et chacune saisissait son pied de sa main libre en le levant très haut, l'autre pendant, et la grappe humaine tournait aux bravos de l'assistance. Plus loin, c'étaient des éphèbes qui s'exerçaient au lancé du jave-

lot, ou des hommes et des femmes qui faisaient gaminement le tour de la pelouse en jouant à saute-mouton. Des lutteuses s'entrelaçaient. Des Dianes chasseresses tiraient de l'arc vers des cibles. Et dans un coin de clairière, se détachant sur le vert foncé des sapins, c'était un chœur harmonieux de jeunes filles qui virevoltait pendant que d'autres jouaient de la lyre et de la flûte, et les bras s'arrondissaient mollement pendant que les seins frémissaient et que les ventres ombrés de brun et les croupes rayées de noir s'offraient tour à tour aux regards.

Claude ne pouvait se rassasier de ce spectacle, et son ami Hans le plaisantait.

— Regarde donc plutôt ces jeunes lutteurs là-bas. Les femmes, c'est toujours un peu la même chose.

Comme les gentilles choreutes ne dansaient plus, ils allèrent vers d'autres groupes. On se croisait au passage en se regardant et en souriant, et quand on s'était dépassé on se retournait un peu pour voir les démarches s'éloignant.

Dans une autre partie du parc, les garçonnets et les fillettes étaient groupés sous la discrète surveillance de quelques moniteurs ou monitrices aussi nus qu'eux d'ailleurs, et ils jouaient à des jeux enfantins, au cheval fondu ou à la balle chevalière. Leurs gentils petits corps étaient tout blancs, sans aucune tache de brun ou de blond, et les seins des fillettes étaient tout mignons, et les organes des garçonnets tout petits.

Un moment, deux belles jeunes filles blondes passèrent. Claude eut un violent battement de cœur, car il les reconnut tout de suite.

— Vous! Vous! bégaya-t-il.

— Mais oui. Et nous vous avions bien remarqué déjà. Mais nous ne savions pas si nous devions venir vous dire bonjour.

— Vous, Elsa! Vous, Minna!

— Pourquoi vous étonner ainsi, Claude? Ici, presque toutes les jeunes filles font du nudisme, et cela ne les empêche pas d'être chastes.

Elles étaient chastes, en effet, dans leur pure nudité, et le jeune homme osait à peine regarder leurs petits seins dressés et leurs ventres moussus d'un duvet léger qui ne dissimulait pas la douce ravine.

— Je vous crois, je vous crois, balbutia-t-il. Tout le monde, en effet, est ici d'une correction parfaite.

— S'il en était autrement, y viendrions-nous? Nos parents sont d'ailleurs par là, quelque part, qui nous surveillent.

— Oui, je les ai vus; mais je n'avais pas osé leur demander si vous étiez ici, vous aussi.

— Pourquoi, pas osé? Et qu'y a-t-il de mal à se montrer telle que l'on est? Quand on sait comment est l'autre sexe, on n'a plus rien à apprendre. Ne saviez-vous pas, sans nous avoir jamais vues, comment nous étions faites, ma sœur et moi?

— Comme vous êtes jolies toutes les deux!

— Mais vous aussi vous êtes très bien, Claude. Vous voyez, je vous appelle de votre petit nom, comme un ami véritable.

— Elsa, Elsa, j'aurais peut-être voulu être pour vous plus encore qu'un ami?

— Eh bien, pourquoi ne le voudriez-vous pas encore? Est-il nécessaire de ne pas se connaître pour s'aimer? Moi, il me semble que je vous aime un peu plus tendrement encore depuis un moment. On reparlera de tout cela, Claude, on reparlera. Dans un moment, venez nous voir là-bas, sous les grands sapins; nous devons danser une pyrrhique grecque, et je la danserai pour vous, Claude, pour vous seul. Car ne croyez pas que, même quand nous nous mettons nues pour tous, nous sommes toutes à tous; nous gardons notre petit cœur pour nous,

rien que pour nous... et pour celui à qui nous le donnerons.

Elles s'envolèrent en se tenant par la main, et Claude les regardait courir sur le gazon comme des biches, et sur leur blanche rondeur la mince ligne d'ombre s'estompait dans l'éloignement.

Hans et Claude continuèrent leur promenade. Dans une joyeuse théorie où les hommes défilaient en courant avec chacun une femme sur les épaules, ils reconnurent le docteur Rimmel, solidement taillé, qui portait, comme une plume, la belle Mme Haase, pourtant puissante à l'instar des naïades de Rubens, et plus loin Haase lui-même, qui avait pris sur ses épaules Sonia, dont les jambes nerveuses lui serraient le torse. Les deux femmes, qui riaient dans la blonde lumière, firent un signe amical de la main. Parfois, porteur et porté étaient du même sexe, et Claude admira ainsi la robuste Irina, sur les épaules de qui était juchée la svelte et maigrelette Fédora, et Hans fit peut-être la grimace, mais applaudit quand même, en voyant le colonel Reinhard porter avec aisance sur son cou le jeune Franz.

Ceux qui devaient déjeuner hors du parc se préparaient à aller remettre leurs habits, car il était rigoureusement interdit de sortir, sans être complètement habillé, des limites du domaine réservé aux nudistes. Comme Claude et son ami remontaient vers les vestiaires, ils virent venir à eux, en plein soleil, une splendide femme toute nue, d'une académie merveilleuse, blonde de cheveux et de toison, qui les regardait elle aussi de loin et qui, après l'inévitable regard d'ensemble, fixait ses yeux sur le visage de Claude en souriant.

— Je crois, Madame, fit-il, vous avoir déjà vue quelque part, mais point dans ce divin costume.

— En effet, Monsieur, répondit-elle, nous nous sommes entre-regardés dans un wagon, le jour sans doute où vous arriviez à Lübeck, car vous étiez bien chargé de

paquets, et j'ai ainsi deviné que vous étiez Français : les Français sont toujours encombrés! Et je me souviens même qu'en vous voyant je me suis dit : « Peut-être le reverrai-je bientôt au Nachtberg », et c'est pour cela que je vous ai souri d'avance, car ici on fraternise tout de suite, comme vous dites en français. Je ne suis pas étonnée de vous voir aussi beau que Hans, qui vous accompagne, car j'avais bien deviné que vous étiez bel homme, moins puissant, moins robuste que nos maris et nos fils, mais bel homme quand même, en vérité.

— Ah! Madame, c'est vous qui êtes belle, belle comme une déesse.

— Oui, je sais que je suis belle, et c'est pour cela que j'éprouve du plaisir à me laisser voir. Regardez-moi donc, cher camarade, et si, comme je le pense, vous aller sortir pour déjeuner dans le pays, revenez cet après-midi : vous me contemplerez encore. L'admiration d'un Parisien nous est à toutes infiniment précieuse.

Elle souriait, et le soleil mettait des taches de lumière sur sa peau ivoirine.

— Comme vous êtes belle! répétait-il.

— Oui, mais vous savez, monsieur le Parisien, rien à faire au delà de l'admiration. Je suis mariée et j'ai deux grandes jeunes filles que je vais rejoindre là-bas. A un compatriote, je ne dirais pas cela, ce serait inutile; mais à un Français, il faut le dire. Les femmes de chez vous sont habillées et de mauvaise conduite; nous autres, Allemandes nous sommes nues et vertueuses. Avouez que cela vaut mieux.

— Je l'avoue, Madame, et je vous donne toute mon amitié bien loyale.

— C'est celle que je veux et que je vous rends, fit-elle en lui adressant un léger baiser de ses doigts potelés.

Elle reprit sa marche; Hans et Claude s'arrêtant la regardèrent s'éloigner dans un dandinement voluptueux qui faisait osciller ses reins, et ils l'admirèrent jusqu'à

ce qu'elle eût atteint la ligne des pins qui allait la cacher à leurs yeux; alors, avant de disparaître, elle se retourna, étendit les bras et, leur donnant une dernière vue de sa nudité de face avec ses seins puissants et son ventre bombé comme un bouclier à frange d'or, elle leur cria :

— A tout à l'heure!

IX

Quand tout le monde se retrouva le soir à la table de la pension Richter, chacun sentit circuler un chaleureux courant de camaraderie affectueuse. Tous ceux qui étaient là s'étaient vus, quelques heures auparavant, dans le costume de la déesse Vérité, et, n'ayant rien de caché dans leur corps les uns pour les autres, ils n'avaient rien non plus de dissimulé dans leurs cœurs.

— On a envie de s'embrasser comme des frères et des sœurs, fit naïvement Claude.

— C'est vrai, répondit Mme Haase, car les Haase étaient restés à dîner avec les autres pensionnaires, et comme il est défendu de le faire quand on est en costume d'exercice, on peut prendre sa revanche maintenant qu'on est habillé.

Et elle échangea avec Claude deux bons gros baisers qui claquèrent gaiement, et furent aussitôt imités, M. Haase embrassant Mme Richter, M. Richter embrassant Sonia, Ludwig embrassant Wilhelmine, le docteur Rimmel embrassant Elsa, et Hans, qui était venu lui aussi, les gens de sa pension étant restés au parc jusqu'à la nuit, embrassant Minna.

— Vous aviez raison, Claude, dit à son tour Mme Richter, on est vraiment frère et sœur; jusqu'ici, vous l'avouerai-je, j'étais un peu gênée avec vous; maintenant, je ne le suis plus : vous êtes tout à fait de la famille, de la grande famille des gymnastes.

— « Ni hypocrisie, ni égoïsme », telle pourrait être notre devise, ajouta M. Richter; nous sommes vraiment dévoués les uns aux autres, et sans que la préoccupation de l'œuvre de chair entre en jeu.

— C'est, en effet, ce qui est admirable, murmura Claude.

— Vous voyez donc, cher ami, que ceux qui nous jugent défavorablement nous jugent injustement. Rien de plus chaste que nos réunions.

— A condition d'élargir un peu, au moins pour nous, Français, le sens du mot « chaste ».

— Il faut, en effet, transposer les valeurs, comme dirait Nietzsche. Le nu peut être chaste, même le nu absolu.

— Tout en restant voluptueux, heureusement.

— Et en devenant du coup affectueux, car la volupté est la grande source d'affection. Et ceci, mon cher Claude, continua M. Haase, vous fait comprendre pourquoi nous supprimons le cache-sexe. Si les hommes et les femmes gardaient un slip, le charme serait rompu.

— C'est vrai, fit sa femme, j'ai tellement pris l'habitude d'admirer le corps masculin dans sa beauté entière que ce serait pour moi un vrai crève-cœur si on m'en cachait une partie.

— Surtout celle-là? demanda Ludwig.

— Surtout celle-là, je l'avoue. Mais vous-même, Ludwig, que diriez-vous si nous portions un slip?

— Enfin, mon cher Claude, vous êtes satisfait de cet après-midi, n'est-ce pas? et quand vous en parlerez à vos amis de France, ce ne sera pas pour vous en moquer, comme feraient tant de Parisiens? Voyez-vous, cher ami, l'ironie ne mène à rien, car on peut se moquer de tout, et mieux vaut avoir le sourire bienveillant.

— Ah! comme votre mot est juste! Oui, ce sera ce sourire-là qui viendra sur mes lèvres quand je me remémorerai cette charmante journée. Quelle troupe admi-

rable de beautés jouant et dansant sur l'herbe ensoleillée, dans la tiédeur de ce beau jour estival ! Et s'il avait fallu donner le prix, comme j'aurais été embarrassé !

— Mais entre nous, ici, Claude, demanda Mme Richter, à laquelle de nos jeunes amies auriez-vous décerné la palme?

— A toutes, à toutes ! un tas de palmes égales !

— Tandis que nous, Claude, nous vous aurions donné la palme à vous, et à vous seul.

— Prix de bonne volonté, fit-il en souriant.

— Non, non, mieux que ça. N'est-ce pas? interrogea-t-elle en regardant à la ronde.

— Mais oui, firent à la fois les messieurs et les dames.

Claude sentit que tous les regards le dépouillaient de ses vêtements, mais il ne rougit pas et, à son tour, il imagina tous les convives sans voiles : Mme Haase, si puissante dans ses formes à la Rubens; Mme Richter, si bien proportionnée dans sa maturité comme une Cérès du Titien; Wilhelmine, belle comme une Source d'Ingres; Sonia, voluptueuse comme une faunesse de Clodion; Elsa et Minna, pures comme des Dianes de Houdon.

Le dîner fini, la conversation reprit, et on discuta la question de savoir si l'on devrait vivre toujours nu à domicile.

— Pourquoi pas, si l'on est entre adeptes? demanda Mme Haase; nous serions en ce moment dans le même appareil que tout à l'heure, que je n'y verrais aucun inconvénient.

— Médicalement, on s'en trouverait mieux, appuya le docteur.

— Mais philosophiquement, ce serait moins bien, répliqua Schöngauer. Le plaisir qu'on éprouve à se voir nu vient de ce qu'on ne se voit pas ainsi tout le temps. La satiété viendrait vite.

— Hans a raison, fit Claude. Le nu doit être exceptionnel et conventionnel. Supposez dans un café un con-

sommateur qui enlèverait pantalon et chemise, ou, dans un jardin public, une promeneuse qui se débarrasserait de sa robe et de son corsage, tout le monde protesterait, et avec raison.

— Ici, nous sommes bien de votre avis, fit le docteur. Il ne faut blesser les yeux de personne, et aucun nudiste ne demande qu'on aille tout nu dans la rue; mais dans des endroits clos, salles ou jardins, c'est tout différent.

— Il y aura toujours la question du nu familial qui ne sera pas commode à régler, dit Claude. En France, on n'acceptera jamais l'idée des parents et des enfants se mettant nus les uns devant les autres.

— C'est une affaire d'habitude, fit Sonia. En Russie, personne n'y verrait de mal.

— La Russie est tellement à part!

— Dites qu'elle est tellement en avance!

— Chacun marche à son pas, Sonia, expliqua M. Richter. Si l'Allemagne voit fleurir le nudisme, c'est que le nudisme répond à ses besoins profonds de naturisme et de scientifisme, aussi de simplicité ingénue et de fraternité démocratique. Car, en vérité, nous sommes ainsi plus démocrates que vous autres, Français, mon cher Claude. La nudité ne crée pas seulement une grande amitié fraternelle entre ceux qui la pratiquent, elle opère de façon véritable un rapprochement social entre les classes; elle est l'antidote du mauvais marxisme qui prône la lutte des classes et le soutien du bon socialisme qui en voudrait la concorde. C'est quand on est habillé que les différences de sang ou de fortune éclatent; dès qu'on ne l'est plus, l'égalité parfaite règne.

— C'est vrai. Mais cela ne doit pas être du goût de tout le monde. La grande dame tient-elle tant que ça à être l'égale de sa camériste? ou le chef de bureau l'égal de son jeune stagiaire?

— Ils n'y tiennent peut-être pas beaucoup; mais comme ils tiennent, et alors fortement, à voir de beaux

corps nus, ils viennent à nous, et de ce fait, peu à peu, le charme égalitaire agit, et la grande dame devient aussi gentille pour sa cámériste que le chef de bureau pour son subordonné. Une véritable démocratie ne peut être basée que sur la nudité. Celle-ci signifie égalité, affectuosité, moralité et même religiosité.

— Tant de choses en un mot?

— Mais oui. Nous venons de le dire pour la fraternité égalitaire et nous pourrions le prouver pour la moralité générale. Avec l'habitude de la nudité, une foule de délits et de crimes disparaissent : outrages à la pudeur, attentats aux mœurs, crimes passionnels. C'est pour cela que nous considérons le nudisme comme une sorte de religion, d'autant qu'il provoque dans ses *meetings*, comme l'Armée du Salut dans ses *revivals*, enthousiasmes et conversions subites. Naguère, m'a-t-on dit, à Berlin, des sociétés nudistes organisèrent une grande matinée théâtrale; devant une salle bondée de curieux, plusieurs douzaines de beaux jeunes gens et de belles jeunes femmes apparurent complètement nus. Le transport fut indescriptible, et beaucoup de spectateurs et de spectatrices, rejetant immédiatement tous leurs vêtements, vinrent se joindre à la troupe sacrée. Quel exemple! Dans quelque temps, tout le monde pratiquera le nudisme.

— Dans quelque temps? c'est être un peu optimiste, dit Wilhelmine. Il faut laisser les gens s'habituer peu à peu à l'idée. Et j'ajouterais qu'on ne doit pas trop compter, malgré tout, sur la génération présente : c'est en la génération future qu'il faut mettre notre espoir. Il y aurait là tout un plan de campagne à dresser, et voici comment je le comprends : D'abord rendre obligatoire la gymnastique dans toutes les écoles enfantines. Ensuite, parmi les adolescents, faire un choix de bons gymnastes ou seulement de gymnastes de bonne volonté ; les habituer à faire leurs exercices nus, avec slip au début, sans slip assez rapidement. Alors, troisième stade, sélecter

des groupes consentant à faire ces jeux, jeunes gens et jeunes filles, ensemble, avec cache-sexe d'abord, sans cache-sexe ensuite, et organiser alors des sociétés durables de gymnastes nus. Ainsi peut-on espérer que la moitié ou les deux tiers de la jeunesse d'un pays pratiqueront la nudité intégrale, et la génération d'après, ce sera la jeunesse tout entière.

X

La nuit était venue, et chacun était allé se coucher. Le sommeil de Claude fut peuplé de rêves impérieux, et la nature reprit tous ses droits. Le matin, son calme reconquis, il réfléchissait à ces mœurs nouvelles que l'Allemagne, dans sa manie dominatrice, semblait vouloir imposer au monde.

La pudeur! se disait-il, il n'y a pas de sentiment plus profond, plus instinctif, plus universel, chez l'homme comme chez la femme, et peut-être est-il plus fort encore chez l'homme que chez la femme. N'a-t-on pas vu de malheureux jeunes gens se suicider pour ne pas paraître en conseil de révision? un peu comme ces pauvres femmes malades qui se laissent mourir pour ne pas se montrer au médecin. Mais, d'autre part, est-il aussi un sentiment aussi profond et impérieux que l'impudeur, puisque personne, à certains moments, n'y résiste, et que l'amour ne se comprend pas sans elle? Comment concilier cette contradiction, sinon en posant la pudeur comme règle générale sévèrement obligatoire en public, et en autorisant alors l'impudeur comme possibilité spéciale quand elle a lieu à huis clos et entre adeptes? Il est vrai que ces adeptes, n'en déplaise à Wilhelmine, seront toujours une petite minorité, et même ne devraient-ils pouvoir pratiquer qu'à partir d'un certain âge; le temps de la puberté devrait être de façon rigoureuse consacré à la pudeur, et c'est plus tard seulement que son contraire aurait la revanche.

Encore faudrait-il s'entendre sur le sens de ce contraire. Le mot « impudeur » devrait vouloir dire non-pudeur ou pudeur atténuée. Des attitudes, des gestes, des paroles peuvent être inconvenants, la nudité simple, même complète, ne le sera pas. Elle sera seulement voluptueuse, ceci ne peut être contesté, mais la volupté elle-même peut respecter la décence si elle est intérieure. Il est permis d'admirer un beau corps d'homme quand on est femme, un beau corps de femme quand on est homme, et de ne pas exclure de son admiration ce qui y est le plus troublant, les seins, le sexe, la croupe; mais il serait déjà moins licite de voiler à moitié ces charmes pour en accroître artificiellement la séduction; une femme nue qui garderait ses bas, ses gants et son chapeau dépasserait la non-pudeur pour aller jusqu'à l'impudicité.

Certes, la pudeur est une vertu exquise ,et l'impudeur ne pourra s'admettre que si elle commence par lui rendre hommage; mais, ceci fait, la nudité, encadrée par l'art et l'amour, aura droit à l'existence. Déjà nous admettons qu'une actrice puisse être très respectable tout en paraissant nue sur une scène de théâtre; que de dignes bourgeois qui ont épousé des danseuses à l'Isadora Duncan! Peut-être un jour admettra-t-on aussi qu'une dame du monde puisse, dans un spectacle de charité, se montrer en costume de Vénus, puisque ce sont les pauvres qui bénéficieront du sacrifice qu'elle aura fait aux anciens préjugés. Alors, peu à peu, la mauvaise pudeur perdra de son arrogance orgueilleuse et envieuse, car, hélas, combien de mauvais sentiments chez certaines sottes vieilles dames se cachent dans cette vertu qui devrait être uniquement exquise!

Maintenant, il y a entre les races des différences de compréhensions contre lesquelles il sera bien difficile d'aller. Les Germaniques aiment la nudité, et il n'est pas rare que de jeunes épouses d'Allemagne ou de Scan-

dinavie envoient à leurs maris en voyage leurs photographies toutes nues; de pareils usages nous sont tout à fait étrangers; si des sociétés nudistes essayaient de se créer chez nous, elles comprendraient dix fois plus d'hommes que de femmes, et les femmes qui s'en mettraient ne seraient guère que des professionnelles de la galanterie; la femme de race latine n'a pas encore le goût du beau désintéressé; et les hommes qui en feraient partie, de leur côté, seraient dominés plus par l'érotique que par l'esthétique; il faudra beaucoup d'années pour modifier ici les idées, si jamais on les modifie...

Dans le courant de la matinée, Claude Vial, trouvant Wilhelmine seule, la complimenta sur son ardeur de propagande, et en lui disant combien il regrettait que son prochain départ l'empêchât d'assister à d'autres réunions du Nachtberg, il se mit à l'interroger sur elle-même.

— Vous aviez raison, Claude, lui répondit-elle, quand vous parliez de volupté. Il y en a certainement dans notre nudisme. Santé, beauté, gaieté, tout cela est réel et excellent, mais en dessous il y a la sexualité. Que voulez-vous? nous autres, femmes de race germanique, nous sommes moins portées peut-être à l'amour complet que les femmes latines; nous ne tenons pas, comme elles, à être possédées; mais parce que nous avons des sens, nous aussi, nous tenons à regarder et à être regardées; c'est notre possession à nous, et cela vous explique, comme le disaient les Haase, pourquoi nous ne voulons pas du cache-sexe. C'est bien le sexe que nous regardons avec plaisir, ou que nous offrons avec plaisir également aux regards d'autrui. Une société qui exigerait le slip n'aurait personne; il faut dans un beau corps humain que tout vive ou donne l'impression que ça va vivre, et c'est pour cela que les jeux de gymnase, où les femmes doivent écarter largement les jambes, ont tant de succès. Le docteur dit que le soleil doit nous caresser là, soit! mais nous

ne dédaignons pas que ce soient les regards aussi qui nous y caressent.

— Et vous ne pensez pas, alors, à d'autres caresses, Wilhelmine?

— Si! mais penser n'est pas réaliser. Je suis vierge, Claude, et je veux rester vierge. Elsa et Minna aussi. Sonia, elle, je ne sais, et au surplus, ça la regarde. Mais beaucoup de jeunes filles nudistes sont comme nous, sans d'ailleurs que ça les empêche d'avoir des fiancés, car nous comptons bien nous marier plus tard. J'en ai un, et Elsa en a un, et Minna en aura un.

— Elsa a un fiancé?

— Mais oui. Il était au Parc hier, et si vous les aviez vus tous les deux, vous vous seriez dit : « Quel beau couple! »

— Vous me brisez le cœur, sans vous en douter. Elsa a un fiancé?

Il la quitta l'âme pleine de désespoir, et il gagna le jardin public, où il s'était assis un matin avec Elsa, au début de son séjour, pour y approfondir le chagrin dont il souffrait. Il était là plongé dans de noires pensées quand le pas de quelqu'un qui s'approchait lui fit lever la tête. C'était Sonia qui était devant lui.

— Quelle désolation semble être la vôtre, cher ami? Est-ce le regret de nous quitter?

— Eh! oui, Sonia.

— Comme c'est gentil! Nous aussi nous vous regretterons, Claude.

— Même vous, Sonia?

— Même moi, lui fit-elle avec un sourire un peu triste. Au début, vous avez dû croire que je vous détestais. Peut-être était-ce parce que je craignais que vous ne fussiez pas à notre hauteur. Mais quand vous avez consenti à venir à nos réunions, tout a été changé. Je vous aime beaucoup, Claude.

— Comme frère et sœur, Sonia.

— Si vous voulez. Mais vous savez, chez nous, Russes, frère et sœur, ça peut aller assez loin.

— Cela va-t-il jusqu'au communisme sexuel, comme chez les théosophes?

— Ah! on vous a parlé de ces détraqués? Laissez donc ça tranquille. Des gens qui ont besoin de brandir des oripeaux de morale ou de mysticisme pour faire ce qui au fond les ravit, comme c'est niais! Nous autres, Slaves, nous ne tombons pas dans ces enfantillages. Pour nous, tous les Allemands, même théosophes, sont de bien pauvres diables.

— Et les Français encore plus?

— Avec les Français il y a de la ressource, ce sont des nerveux intelligents, donc des pervers, et la perversité, voyez-vous, mon cher, il n'y a que cela de bon. Ces gros Allemands balourds s'imaginent avoir pulvérisé tous les préjugés parce qu'ils se montrent les uns aux autres sans cache-sexe, la belle affaire!

— C'est déjà un commencement.

— Pour eux, c'est une fin. Ils n'iront pas plus loin.

— Et jusqu'où voulez-vous donc aller, Sonia?

— Mais jusqu'à l'extrême, Claude. Il faut être excessif ou ne rien être du tout. Je rêve d'un groupement — et pourquoi ne le fonderions-nous pas, vous et moi? — où l'on ne se contenterait pas de danser et de sauter tout nus comme des garçonnets et des fillettes sur la plage, mais où... comprenez-vous ce que je veux dire?

— Je comprendrai mieux encore quand vous aurez mis les points sur les *i*.

— Eh bien, oui, où l'on se caresserait les uns les autres et où l'on se posséderait — est-ce qu'il n'y a pas une beauté de ces mouvements-là comme du reste? — et où même l'on changerait de possession, soit à volonté, soit au sort, et tant pis si le sort désigne deux femmes ensemble ou deux hommes ensemble. Voulez-vous que nous organisions ça, Claude? Cela vaudrait la peine que vous

retardiez un peu votre départ. Mes trois amies russes et moi, ça fait déjà quatre, et vous et vos trois amis allemands, ça fait quatre également, et nous serions vite le double, et le triple... J'ai tort peut-être de dire que les Allemands sont incapables de tout cela... Avec Schöngauer, Schmitt et Reinhard, il y a aussi de la ressource, et puis on fera leur éducation...

Les yeux de Sonia brillaient d'un feu si âcre que Claude ne voulut pas lui opposer un refus brutal. « Avec ces Moscovites, on ne sait jamais!... » Il eut donc l'air d'approuver l'idée et demanda seulement à Sonia qu'elle pressentît Schöngauer. Lui, préférait ne pas s'engager avec lui sur ce terrain.

— Soit! fit-elle, je dois le voir cet après-midi; je lui en parlerai, et je suis sûre qu'il acceptera; vous serez le quatrième, voilà tout.

Il s'inclina sans protester, en pensant : « D'ici là, je serai loin. »

Et pendant que Sonia s'en allait, il réfléchissait :

— Voilà qui doit changer fortement mes appréciations. La nudité seule peut être décente, chaste, amicale, affectueuse, je ne dis pas non. Mais elle est d'une excitation bien forte pour certaines âmes. Qui sait si Wilhelmine ne prendrait pas assez vite la même route que Sonia? Et ma charmante Elsa, qui sait si jamais, pour son fiancé, elle sera absolument ce qu'est une pure jeune fille française pour son fiancé à elle?

Comme il pensait à cette délicieuse enfant, il l'aperçut qui traversait justement le jardin public, et il alla à elle.

— Elsa, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous étiez fiancée?

— Claude, parce que vous ne me l'avez pas demandé.

La réponse était si simple qu'il en fut désarçonné.

— Mais, Elsa, je vous avais dit que je vous aimais...

Et quand je vous ai vue hier, au parc, je me suis mis à penser que, puisque vous m'accordiez l'entière vision de votre beauté, vous m'accorderiez l'entière possession de votre corps.

— Ah! qu'alliez-vous rêver là, cher ami? Mais cela n'a rien de commun, vous le savez bien maintenant. Si je devais me donner à tous ceux qui m'ont vue toute nue, ce serait du propre! Non, non, voyez-vous, je ne me donnerai qu'à celui à qui je voudrai me donner.

— A votre fiancé, n'est-ce pas?

— Naturellement. Seulement, cela ne pourra être que dans quelque temps. Oui, ce devait être dans trois ans, — c'est à ce moment-là seulement que lui et moi nous aurons une position nous permettant de nous établir, — à moins que je ne fasse un stage de six mois à Paris me permettant de bien connaître votre langue...

— Quel bonheur sera le sien, Elsa!

— Le sien et le mien, Claude! Et le vôtre aussi si vous voulez mon bonheur. Et dès maintenant ce qui me rend très heureuse, et ce que j'allais vous dire si vous ne m'aviez tout d'abord parlé d'autre chose, c'est que j'ai obtenu de faire ce stage de six mois à Paris. Dans trois semaines je peux quitter ma ville pour venir dans la vôtre...

— Que me dites-vous là, Elsa? Vous à Paris! Quelle joie! Mais non, plutôt, quelle tristesse! Car si vous êtes fiancée, vous ne voudrez pas me voir.

— Et pourquoi pas, Claude?

— Mais, mais... parce que... parce que...

Elle comprit vite et se mit à le gronder doucement.

— Oh! ces Français, toujours les mêmes! Quand donc, enfin, comprendrez-vous que nous puissions penser et agir autrement que vous?

— Mais quand on aime, Elsa, tout le monde agit de

la même façon. Et je vous aime, Elsa, et je croyais, du moins j'avais rêvé, que je pouvais croire que vous m'aimiez un peu...

— Un peu? Dites beaucoup! mon gentil Claude. Mais d'amitié, seulement, d'amitié...

Il était tout à fait désolé. « Ah! se disait-il en lui-même, comme le Père Didon avait raison de trouver que l'Allemand est bicéphale! » Il soupira et contempla longuement Elsa, qui le regardait, elle, en souriant.

— Alors, si vous veniez à Paris, je ne verrais même jamais plus votre beau corps, comme ici?

— Puisque vous n'avez pas de sociétés de *Freikörperkultur*!

— J'en fonderai une, Elsa, j'en fonderai une!

— En ce cas, c'est peut-être moi, Claude, qui ne voudrai pas y venir. Oui, ce serait plus prudent. Voyez-vous, vous autres, les Français, vous allez toujours, ou pas assez loin, ou trop loin. Une société de nudistes parisiens? toutes ici nous nous méfierions... Non, non, contentez-vous, mon cher Claude, de ce que vous me disiez un jour, de simples promenades dans les bois, où nous nous regarderions en nous pressant gentiment la main et en nous parlant, vous de vos amours, qui doivent être si tendres, moi de mon fiancé qui est si *gemüthlich*.

— Ah! sapristi de sapristi! voilà qui est bien allemand!

— Que voulez-vous, Claude? Il faut me prendre comme je suis.

Le jeune homme tomba dans des réflexions profondes. Toutefois, parce qu'il se résignait, la paix rentra dans son âme. Alors, il se mit à songer plus doucement : L'amitié a bien son charme, et qui sait tous les charmes qu'elle peut avoir! Et puis l'air de Paris est si subtil! et les forêts de Versailles ou de Fontainebleau sont si peuplées

de doux fantômes! et les Allemandes sont si bicéphales! peut-être aussi sont-elles bicordiales...

Et toujours résigné, mais avec de doux rêves dans l'esprit, il fit :

— Elsa, je vous prends comme vous êtes... je vous prendrai comme vous serez.

SAINT-ALBAN.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Henry Bérenger : *Figures du Passé, Chateaubriand, Héros de l'Aventure romantique*, Librairie Hachette. — H. Le Savoureux : *Chateaubriand*, avec soixante planches hors-texte en héliogravure, Editions Rieder. — *Société Chateaubriand*. Bulletin, 1re année, 1930, n° 1. Siège social : La Vallée-aux-Loups, Chatenay-Malabry. — Prisse d'Avennes : *Petits Mémoires secrets sur la Cour d'Egypte*, Jacques Bernard, La Centaine. — Mémento.

Dans la collection : *Figures du Passé*, M. Henry Bérenger vient de publier une nouvelle biographie de Chateaubriand. Cet ouvrage porte le sous-titre : *Héros de l'Aventure romantique*. Nous avouons ne pas très bien comprendre se sous-titre. Le Romantisme ne nous apparaît nullement comme une aventure produisant des héros et des comparses. Nous voyons en lui le résultat longuement préparé d'une évolution de l'esprit public, l'avènement d'une nouvelle forme de la sensibilité. De nombreuses et importantes études nous ont montré qu'il fut, en quelque sorte, le confluent d'innombrables sources spirituelles et qu'il toucha toute l'Europe en même temps que la France. C'est donc singulièrement le restreindre que de le considérer comme une aventure, c'est-à-dire comme un événement retentissant, mais fortuit et momentané.

Il ne faut pas, en général, chercher dans les volumes composant la collection : *Figures du Passé*, des faits nouveaux, des documents sensationnels et capables de transformer l'image déjà connue des personnages envisagés. Les biographies y sont traitées, sous la forme synthétique, par des écrivains de talent, rarement spécialisés à un sujet ou à une époque, mais soucieux d'intéresser un vaste public, travaillant avec soin d'après une documentation livresque. Elles présentent souvent des lacunes. L'élément d'ordre strictement historique ou littéraire y est souvent sacrifié à l'élément psychologique ou descriptif.

N'insistons pas. Disons que le *Chateaubriand* de M. Henry

Bérenger, écrit dans une langue ferme à la fois et pittoresque (trop pittoresque peut-être, abondant en néologismes bizarres : amertumé, allural, etc...) offre un attrait constant de lecture. Il est vrai, la vie de Chateaubriand, bien plus fertile en incidents imprévus, bien plus romanesque et romantique, pour tout dire, que ses romans, fournit par elle-même une trame constamment renouvelée d'intérêt à l'historien. Nulle nécessité de l'embellir par l'imagination. M. Henry Bérenger se garde bien d'ailleurs, et avec raison, d'y ajouter des hypothèses hasardeuses. Appuyé sur une bibliographie riche en mémoires et en études, il se borne à en suivre la filière chronologique.

Il examine rapidement peut-être la formation de l'écrivain, discernant cependant les nuances de son caractère et, en particulier, sa fougue imaginative. Il met en lumière l'épisode typique de Sylphide qui ouvre de curieuses perspectives sur cette âme d'adolescent, mais il n'en tire pas, ce semble, des conclusions utiles. *René,* qui révèle en partie le mystère de la mélancolie de son héros juvénile, lui sert peu.

Il a hâte de passer à des faits plus importants. On sait qu'étant entré au régiment de Navarre-infanterie, Chateaubriand, voué à l'ordre de Malte, reçut la tonsure. Il avait déjà tout à fait l'allure d'un garçon à foucades, trépidant, incertain de tout et ne sachant, malgré ses goûts littéraires, quelle carrière lui convenait le mieux. Malte lui aurait assuré de riches revenus. Il n'eut, ce semble, aucun désir de figurer définitivement dans cet ordre. Il rêvait de gloire et de fortune. Pourtant, installé à Paris, il fuit la cour, se mêle plus volontiers aux gens de lettres qu'aux gens du monde et rime des sonnets. Il est bientôt réduit aux expédients dans ce Paris en ébullition où il baguenaude, sans opinion bien précise. Pour se procurer quelques subsides, il vend des bas.

Le négoce ne lui enlève point l'amour des lettres. Il a conçu une épopée où il mettra en contraste l'homme de la nature et l'homme de la société. Il se rend bientôt compte qu'il ne connaît l'homme de la nature, l'Indien des Eldorados américains, que par des récits de voyageurs et qu'il est indispensable de l'observer dans son milieu originel. Grâce à M. de Malesherbes, allié de sa famille, il peut entreprendre l'explo-

ration du nouveau monde. M. Henry Bérenger trace un curieux tableau de ce voyage si fécond pour Chateaubriand en impressions neuves et vives.

A son retour, le jeune homme épouse, pour redorer son blason, une héritière dont la fortune lui échappera. Il assiste à l'écroulement de l'ancien régime. Plutôt partisan de l'ordre nouveau, il rejoint cependant l'armée des princes par sentiment de l'honneur. Il fait campagne. Blessé, vaincu, sans le sol, il devient un chemineau errant et famélique. A Londres où, en définitive, il se réfugie, il mène existence lamentable de pauvre hère assujetti aux plus tristes besognes.

De sa rencontre avec Fontanes à laquelle, peut-être, M. Henry Bérenger ne donne pas une importance suffisante, date une brusque évolution de son esprit et son rapide acheminement vers la gloire. Il est alors plongé dans le scepticisme et l'anarchisme. Fontanes exerce sur lui une influence profonde. Il est, tout au moins en partie, l'artisan de sa conversion. Il le galvanise, il le dirige, il le soutient. Il l'engage à achever le manuscrit commencé sur la *Religion chrétienne par rapport à la morale et à la poésie* et qui deviendra le *Génie du Christianisme*. Il amende cette prose encore hésitante et contribue à la fixer dans sa forme à la fois classique et romantique. Plus tard, il facilitera la publication de l'ouvrage et lui ouvrira les voies du succès.

Chateaubriand entre dès lors dans la période brillante de son existence. M. Henry Bérenger marque avec beaucoup de clarté ses différentes étapes et ne nous cache rien de ses palinodies, de ses imprudences, de son goût de l'indépendance qui le mirent sans cesse en marge des régimes successifs et lui firent perdre le pouvoir si malaisément conquis. En fait l'écrivain n'avait point assez de fixité dans les idées pour suivre, dans les différents domaines où s'exerçait son action, spécialement dans le domaine politique, une direction immuable. Il s'est défini lui-même, disant : « Je suis bourbonnien par honneur, monarchiste par raison, républicain par goût et par caractère. »

La biographie de M. Henry Bérenger nous paraît exacte dans toutes ses parties, modérée dans ses appréciations, animée d'une admiration qui n'exclut point la critique. Sans

doute cette biographie trouvera-t-elle l'approbation de M. le docteur H. Le Savoureux. De même que le vicomte de Lovenjoul consacra toute sa vie à assembler des documents permettant d'établir une physionomie véridique de Balzac, M. le docteur H. Le Savoureux s'efforce de réunir les matériaux d'une histoire complète et réelle de Chateaubriand.

Propriétaire de La Vallée aux Loups, M. Le Savoureux a, dit-on, reconstitué sous ses aspects d'autrefois cette maison des champs où Chateaubriand traversa les années les plus pathétiques de son existence. Comme un temple destiné à une sorte de culte, cette maison est ouverte aux fidèles du grand poète en prose. C'est dans son cadre inspirateur que M. Le Savoureux a écrit l'ouvrage dont nous donnons ci-dessus le titre.

Cet ouvrage n'est point, malgré ce titre, une biographie. Il prend, dès les premières lignes de son introduction, la forme nette d'une défense. Par ses études approfondies sur son héros, M. Le Savoureux a été amené à constater qu'historiens et critiques, sauf de rares exceptions, ont toujours été guidés, dans leurs travaux sur Chateaubriand, par des idées préconçues ou d'incompréhensibles ressentiments. L'écrivain a été, par suite, mal compris, jugé sans équité et, en définitive, rapetissé.

C'est pourquoi M. Le Savoureux, dans son étude, plus psychologique que littéraire, entreprend de réviser et, au besoin, de réformer les jugements *a priori* qui nuisent à la gloire de son héros. Il intervient tout d'abord en homme de science, apte professionnellement à établir, d'après ses observations réitérées, un diagnostic sur la forme véritable du tempérament de Chateaubriand.

Ici, nous entrons dans un problème que M. Henry Bérenger a négligé. Chateaubriand, nous assure M. Le Savoureux, subissait fortement l'emprise de ses hérédités. Parmi ses ancêtres et ascendants directs, les gens de vive ardeur passionnelle fourmillaient, les uns soumis à l'amour de l'argent, les autres à la manie de la bibliophilie, d'autres encore attirés par l'ascétisme. Tout jeune, le futur écrivain témoigna qu'il avait hérité cette ardeur passionnelle. L'épisode de Sylphide le montre à la fois dominé par une intense vie affective et par une extraordinaire activité d'imagination.

On a pu le considérer comme un instable et un impulsif successivement épris de toutes sortes d'êtres et d'idées et ne leur accordant qu'une attention fugace. En réalité, au dire de M. Le Savoureux, nulle instabilité chez lui : « Chacune de ses inclinations exclut toutes les autres. » Il n'abandonne aucun des « objets de son désir avant d'en avoir joui jusqu'au bout, jusqu'à l'excès ». Cette attitude morale tend à expliquer son humeur changeante et ses brusques évolutions. Ayant épuisé l'intérêt que présentait pour lui une liaison ou une doctrine politique, il éprouvait le besoin, pour retrouver du goût à la vie, de désirer, conquérir et posséder de nouveaux aliments d'exaltation. Si, par aventure, il ne les découvrait point, il sombrait peu à peu dans cet effrayant ennui qui l'accabla au cours de plusieurs phases de sa vie et faillit même, pendant son adolescence, le conduire au suicide.

Admise l'ingénieuse théorie de M. le docteur Le Savoureux, on lira avec grande curiosité son ouvrage, écrit dans une belle langue et abondant en aperçus nouveaux plutôt qu'en documents inédits. Car, tout au long de cet ouvrage, ferme sur ses positions, propulsé par une profonde vénération, M. Le Savoureux, prenant parfois — il faut bien le constater — le ton de l'apologétique, s'efforce de prouver que son héros fut, dans ses idées comme dans ses actes, logique avec lui-même, normal, parfaitement équilibré. Il justifie ses incartades et ses palinodies non seulement par l'argument passionnel, mais aussi par des arguments de raison. L'appétit d'indépendance joua aussi, à son avis, dans la carrière de Chateaubriand, un grand rôle.

Un chapitre de M. Le Savoureux, l'un des plus intéressants, a trait à la formation de l'artiste. Chateaubriand devait ses dons merveilleux de naturiste à sa terre natale, plus encore au site mélancolique de Combourg qu'aux paysages maritimes. On a beaucoup calomnié l'artiste. On l'a présenté comme un rhéteur puisant les éléments de ses récits dans des relations de voyageurs et servi par sa riche imagination. M. Le Savoureux tarabuste M. Joseph Bédier d'avoir contesté, documents en mains, la réalité du voyage de son héros jusqu'aux régions inexplorées de l'Amérique. Il semble bien certain que ce voyage, même écourté, permit à Chateaubriand d'apporter à

la littérature française la notion nouvelle de l'exotisme et qu'il en tira des évocations d'une couleur et d'un pittoresque puissants.

Non content de fournir une image très particulière de son ami d'outre-tombe, si particulière qu'elle se différencie complètement de celle que l'on conçoit d'ordinaire, M. Le Savoureux vient de fonder, pour servir sa mémoire, une **Société Chateaubriand.** Cette société aura, à la fois, pour but de grouper des disciples épars et d'activer les études permettant de mieux connaître et, par suite, de mieux aimer le père du Romantisme. Elle tient son siège dans la maison de la Vallée aux Loups. Elle publie un *Bulletin.* Le premier numéro de ce *Bulletin* vient de paraître. Il contient bon nombre de documents inédits publiés par Mmes M.-L. Pailleron, Marie-Jeanne Durry, Le Savoureux-Plekhanov, MM. E. Aubrée, Le Savoureux, L. Antheunis de Tiège, Louis-Martin Chauffier, Chalvet, une Bibliographie, des Pages retrouvées, un Chateaubriana, un Sottisier, de nombreuses planches de monuments, sites, portraits, autographes; bref il se présente à nous comme une publication très vivante, très riche d'informations nouvelles et qui doit attirer l'attention des lettrés.

Un petit livre, tiré à nombre restreint d'exemplaires sur vergé Lafuma, orné d'une galante couverture et de riants en-têtes et culs-de-lampe dessinés par M. Emile Bernard, vient de paraître qui se rattache par des liens fragiles à la rubrique littéraire. Il porte le titre : **Petits Mémoires secrets de la Cour d'Egypte.** Prisse d'Avennes, son auteur, en laissa, en mourant, vers 1879, le texte inédit.

Sans doute le public d'aujourd'hui connaît-il peu et mal Prisse d'Avennes. C'est pourquoi M. Auriant, éditeur des *Petits Mémoires,* croit-il devoir nous renseigner sur ce personnage dans l'Introduction pleine de verve dont il accompagne cette alerte prose. Prisse d'Avennes fut un orientaliste et un égyptologue de qualité qui nous laissa, entre autre œuvres d'un mérite certain, une *Histoire de l'art égyptien et de l'art arabe.* Bien qu'il fût, par destination, fort absorbé par ses fouilles et ses enquêtes érudites, il ne dédaignait point de se mêler au monde. De 1826 à 1867, il observa de fort près les pachas qui

se succédèrent sur le terroir dont il s'efforçait d'élucider les énigmes.

Ses petits mémoires nous découvrent l'intimité de ces singuliers satrapes : Mehemet-Ali, Ibrahim-Pacha, Abbas-Pacha, Saïd-Pacha, Ismaïl-Pacha, Soliman-Pacha qui tinrent l'Egypte dans un état de lamentable servitude. Sa gazette, d'une grande saveur, ne l'aisse rien ignorer, malgré sa brièveté, des mœurs immondes de ces tyranneaux cruels et grossiers qui vivaient en bardaches dans une cour « pédérastisée ». Elle vaut la peine d'être lue. Une anecdote peut donner une idée du sens diplomatique de ces vice-rois parfaitement gallophobes : « A Clot-Bey, qui lui pré· ·ntait des compliments de la part de la princesse Mathilde, Saïd-Pacha répondit : Que fait-elle, cette putain-là? »

Aux *Petits Mémoires*, M. Auriant joint un essai de Prisse d'Avennes sur les *Almées*, essai qui contient, sur la carrière et les danses d'amour rituelles de ces fameuses « balleuses », des renseignements curieux. M. Auriant ne nous dit point à quelles sources il a emprunté ces textes piquants. Espérons qu'il se décidera à publier les papiers complets du Tallemant des Réaux de l'égyptologie.

MÉMENTO. — *La Revue de l'histoire de Versailles*, qui compte parmi les plus anciennes et les plus attrayantes des publications savantes, assemble, dans le numéro de janvier-mars 1930, diverses études pleines d'attrait. Dans l'une de ces études, M. A. Lapeyre commente le *Compte des dépenses* faites, sur l'ordre de Louis XI, par Martin Chatorru, pour la mise en état du « champ à combattre » que le roi avait établi à Mantes en 1468, compte resté inédit; dans une autre, M. G. Vauthier examine avec beaucoup de soin la physionomie de Versailles et des environs pendant les Cent Jours, d'après des rapports de police. A la fin du fascicule, M. E. Léry publie un document très précieux : « un Marché pour la fourniture de la viande au château de Versailles en 1677 », tiré d'un minutier de notaire.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Marc Brimont : *Le Mal du Ciel*, « le Rouge et le Noir ». — Georges Garampon : *Poèmes des Sept Jours*, « Editions du Trianon ». — Georges Ville : *La Chèvre à la Haie*, Aubanel père, Avignon. — Albert Willemet : *Le premier amour de Gringor*, Picart. — Arsène Yergath : *Les Cyprès embrasés*, « La Caravelle ». — Marie-Antoinette Boyer : *Les Roses de Sable*, Félix Carbonnel. — antonine coullet-tessier : *un visage à la fenêtre*, la renaissance du livre [sans majuscules]. — Suzanne Malard : *Essors*, « la Revue des Poètes ». — Colette Schmoll-Daugny : *Eveil*, « Au Sans-Pareil ».

Parfums et Ames Corses valurent à M. Marc Brimont, en 1929, le prix Primice Mendès. Je regrette n'avoir pas eu l'occasion de rendre compte de ce recueil, d'abord parce qu'il eût renouvelé en moi, j'espère, les impressions d'admiration enthousiaste que j'ai remportées de l'Ile de Beauté, lors de l'unique excursion qu'il m'ait été accordé d'y faire — ah, qu'il y a longtemps, déjà! — et aussi parce que j'y aurais trouvé sans doute quelques motifs d'atténuation à la déception que m'a donnée la lecture de son second recueil **Le Mal du Ciel.** Les poèmes dont il se forme appartiennent à cette catégorie d'ouvrages qui embarrassent péniblement leur lecteur. Exprimer ce qui y rebute ou ce qui y déplaît, rien de plus malaisé, c'est même, je pense, impossible. Le travail est soigné, le résultat en est tout à fait correct et certain. Mais y découvrir de quoi s'émerveiller ou se réjouir serait une entreprise plus malaisée encore. Tout cela est bien, irréprochable, si l'on veut, mais rien n'en jaillit qui s'impose à la joie intellectuelle, à la jouissance du cœur et de l'esprit. Rien qui étonne, qui ravisse, qui emplisse l'âme; c'est banal. Ce qui est écrit, la manière dont c'est écrit, ma foi! on a vu cela ailleurs, c'est acquis, cela appartient à un vaste fonds commun, c'est terne et trop évident. S'il y a une transposition au grandiose, ou du particulier quelconque à ce qui devient universel, elle n'est pas opérée, il y faudrait une méditation plus assidue sans doute qui approfondisse l'occasion, — et surtout, je crois, une sensibilité musicale, qui fait défaut. Du reste, plusieurs des poèmes de M. Brimont exaltent dans le calme, à sa manière, la vie humble et médiocre... A-t-il raison? Il se pourrait, mais n'est guère poète qui le ressent.

Dans la solitude M. Georges Garampon s'est retrait ou plutôt s'exile du tumulte avilissant des industries et de la ville, pour

plonger mieux au cœur de la nature, et se trouver soi-même dans la paix et la grandeur du monde. C'est ainsi que chantent ses **Poèmes des Sept Jours** à la louange du Créateur et de celui qui les a conçus et les adore. La méditation, lente, grave, un peu même peut-être solennelle, obéit au rythme secret des mouvements de la pensée, plutôt qu'elle n'incline à accepter le ton, les cadences, pauses ou ruptures à quoi les poètes par convention se sont appliqués. Laisses longues, images se développant d'elles-mêmes et jusqu'au bout, puis cédant à celles qui augmentent ou surajoutent, elles se joignent, se superposent comme dans un poème de Paul Claudel, faces multiples de l'idée foncière, sublime balbutiement plutôt que création de soi en puissance et surgissant de l'infime à l'infini dans la clarté. Soudain, et ailleurs, tout se dépouille sauf de l'allure d'un rythme presque rudimentaire, et c'est le poème en prose. Sensation maintes fois d'un philosophe traduisant sa pensée par les doigts sur le clavier, plutôt que d'un poète bâtissant dans l'air les murs d'une idéale cité, avec les sons de la lyre.

Modeste dès le titre et par le ton de ses « chansons et poèmes » comme il les nomme, je n'ai rien su jusqu'à présent de l'auteur de **La Chèvre à la Haie**, qui est un livre de vers tout à fait remarquable et prenant. M. Georges Ville est, à coup sûr, un sage sans amertume ni désillusion, un sage vrai qui sait que la vie est belle, en dépit de ce que les hommes en ont pu faire. Je suppose qu'il se détourne, fût-ce avec une moue de pitié, lorsque le tumulte des basses corruptions et des erreurs sans merci l'enserrent et le gênent; la tourmente passée, il n'y songe plus, trop heureux que l'air et la lumière soient demeurés purs, que la terre embaume et fleurisse, que de la bonté survive chez les bêtes et de la beauté au front, aux yeux, aux mains saintes de la femme. Et alors, retrait en sa solitude heureuse, le poète s'épanche dans ses vers. Il guette le passage d'un dieu plein de ciel et de chansons, il s'éprend de tout ce qui est clair, diaphane, léger, le rythme, la graine, l'aile, le rayon du soleil, l'amour. Parfois, avec un sourire narquois, il risque, amusé, quelque ode ou un sonnet familier, il plonge au silence profond des bois, il bénit l'amitié; la famille, et sa province, et sa ville natale Toulouse,

« cité sainte deux fois par Minerve et Marie ». — et, sans impatience, aimant la vie, ainsi s'apprête-t-il, d'un cœur serein et ferme, à la mort :

Si quelquefois tu pleures
Cherche-moi près de toi,
J'y serai.

Mais aux divines heures
De ta joie, est-ce moi
Qui viendrai ?

Oh ! va, sois rassurée !
Quand la dernière larme
Aura lui,

Comme une ombre égarée
Que le grand jour alarme,
J'aurai fui.

Le rythme, le sentiment, la nouveauté simple dans le tour et la sensibilité de cette petite composition me captivent délicieusement. Et M. Georges Ville manie avec autant de sûreté tranquille les strophes mêlées d'octosyllabes, de vers de cinq, six, sept pieds, l'alexandrin et jusqu'à l'ample vers de quatorze syllabes :

Ame indolente, au grêle bois d'Avril on nous appelle.
Cette flûte dans le matin
C'est quelque dieu, plein du regret des cieux. Il renouvelle
Un chant de ton pays lointain.

Eveillons-nous des songes de l'hiver. Fuyons ensemble
Léger, légère, on ne sait où.
Ne cherche pas celui dont le prélude espère et tremble,
Entends, regarde, il est partout...

Tout cela est d'un art subtil et fort, qu'on ne saurait trop admirer. Et tout cet exquis morceau commençant par des vers de grâce spirituelle et de lucide ivresse dans la clarté des champs :

Elle dansait, la fugitive qui, naguère,
Du faune appesanti négligeait la prière,
Et, décevant sa course et courant devant lui,

Ne l'a pas méprisé pourtant, puisqu'elle a fui.
Elle dansait, elle chantait, et couronnée
De menthes, sa tunique aux vents abandonnée,
Ses bras heureux livrés aux caresses du soir,

Blonde gaîté, rose gaîté, trop douce à voir,
Elle tournait, pareille à cette fleur ailée
Qu'emportent les zéphyrs...

Je m'arrête. Je citerais le poème entier, ceux qui précèdent et ceux qui suivent. Je ne connais de joie pareille à la surprise d'ouvrir le livre d'un poète dont le nom me soit étranger et qui, comme c'est le cas pour M. Georges Ville, me saisit ainsi d'un coup, et m'enchante. Quels livres ou quels poèmes publiera-t-il encore? Je les attends.

Recueil de vers doux et faciles, amusants, amusés, M. Albert Willemet, dans **Le premier amour de Gringor,** présente une œuvre qui n'est ni tout à fait un roman ni tout à fait une pièce de théâtre, mais participe de l'un comme de l'autre; c'est surtout une succession de pièces d'un rythme très aisé et régulier, suffisamment rimées, et qui attendent un diseur pour se faire applaudir du public, à qui elles s'adressent.

Beaucoup d'application, de savoir déjà accompli, de recherche assidue et de bonne volonté, plus d'une réussite appréciable au livre de ce poète d'Egypte, M. Arsène Yergath, que présente une préface de M. Octave Charpentier. A coup sûr, ces vers ne sont pas toujours fermes, ni surtout originaux. **Les Cyprès embrasés, suivis des Stances à Astrée,** témoignent d'un culte intelligent et raffiné envers la langue française et les grands poètes de notre pays.

Une lettre-préface de l'admirable poète de *la Bête du Vaccarès*, J. d'Arbaud, nous recommande la lecture de ce recueil de poèmes en prose, **Les Roses de Sable,** par Mme Marie-Antoinette Boyer : « pages pleines de soleil, de ciel, de souffle méditerranéen » où se révèlent « l'éveil des petites âmes parmi les plantes et les bêtes, les émotions de la terre lumineuse, les tendresses d'une petite fille un peu sauvage, un peu naïve, un peu têtue, — et aussi les richesses d'une voix pure et haute, dont le charme est fait de mesure, d'ardeur et de simplicité ». Je ne vois rien à ajouter à ces

paroles du grand évocateur de la Camargue légendaire et mystérieuse, je me range avec joie à son sentiment.

un visage à la fenêtre, attentif à la vie dont se déroulent dans la rue, ou, vers la mer, sous ses yeux, les spectacles divers et mouvants, l'art incertain, assidu, volontaire et parfois très relâché de Mme antonine coullet-tessier s'y complaît. Cela est souvent lourd, séduit par des affectations du moment, pas suffisamment rigoureux envers soi quoique empli de qualités natives et de dons.

Chaque fois qu'un enthousiasme devant la nature ou suscité par une émotion musicale s'éveille en l'âme de Mme Suzanne Malard, elle vibre, et recueille en des rythmes ordonnés les poèmes successifs de ces bienheureux **Essors.** De telles effusions sont presque impromptues, et valent par des qualités d'ardeur plus que par les subtilités d'un art qui se contrôle. Admise l'espèce de ces compositions, elles sont irréprochables.

Vers l'infini des *tendresses* et des *prières* s'élance éperdument l'âme en **Eveil** et lamartinienne de Mme Colette Schmoll-Daugny. Ces poèmes langoureux et enflammés à la fois sont loin de manquer de mérite et signifient dans la sensibilité le conflit éternel, torturant ou divin des aspirations sacrées avec les amours de la terre. Il y a là une âme pathétique, inquiète et douloureuse.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Charles-Henry Hirsch : *L'Homme aux sangliers*, Editions des Portiques, — Claude Le Marguet : *Myrelingues la brumeuse*, Boivin et Cie. — Henriette Waltz : *Ceux de ma rue*, Albin Michel. — Jean Cordelier : *Tu honoreras ton père*, Bernard Grasset. — René Benjamin : *La Dernière Nuit*, E. Flammarion. — Maurice Constantin-Weyer : *Napoléon*, Editions Rieder. — Gabriel d'Aubarède : *Le plus humble amour*, Librairie Plon. — Marcel Millet : *Pilalugue*, Editions Trémois.

M. Charles-Henry Hirsch qui n'est pas seulement un romancier réaliste, mais un écrivain romantique de la lignée du grand Balzac, nous donne avec **L'Homme aux Sangliers**, une œuvre puissante, et qui comptera parmi les meilleures qu'il ait écrites. Le baron Germain de Corracy qui est laid et, de plus, timide — par orgueil, sans doute — n'a jamais réussi à inspirer de l'amour aux femmes. Il le croit, du moins, parce

que s'étant aperçu qu'il rebutait au premier abord, il n'a pas pris la peine de révéler la beauté de son âme, et son génie. Ce gentilhomme campagnard est un magnifique artiste, il est vrai, et un caractère. Isolé dans son château de Lorraine, au milieu des bois, il sent la nature avec une force qui n'a d'égale que sa délicatesse ou sa subtilité à la comprendre, et que l'on retrouve non seulement dans ses peintures, mais dans sa témérité à chasser le sanglier et jusque dans le raffinement avec lequel il se venge du dédain de la femme en torturant les filles qu'il fait venir de Paris dans son repaire... Se décide-t-il, la soixantaine passée, à appeler auprès de lui le fils qu'il a eu d'une paysanne, en la violant, il se rend compte qu'il est trop tard pour qu'il s'humanise, ou que le temps d'ouvrir son cœur est passé... Cependant, qu'il laisse, par hasard, une malheureuse mercenaire en entrevoir la grandeur triste, c'est assez pour qu'elle ressente pour lui de la tendresse et lui voue une sorte de culte. Mais une déception suprême lui est réservée : la comédienne qui a été le rêve de toute sa vie se laisse séduire par son fils, et lui échappe définitivement, le jour où il a cru la trouver, enfin... M. Charles-Henry Hirsch a écrit avec beaucoup de conviction cette histoire qui s'apparente par son sujet au *Moïse* de Vigny et qui a le ton des *Diaboliques*, mais dont le désespoir s'exalte jusqu'à la violence. Rien de scabreux dans ses tableaux, si certains (l'ouverture de la laie tuée à bout portant, par exemple) sont d'une cruelle brutalité. Mais l'horreur est, ici, sexuellement parlant, chose suggérée, non dite, et il faut féliciter M. Hirsch d'avoir su nous montrer qu'au niveau où l'art parvient à les hausser, les passions se dépouillent de leur laideur. Il y a de bien belles évocations de la forêt, et de la forêt en hiver, dans le roman de M. Hirsch dont le style, cette fois, a retrouvé son aisance, sans rien perdre de sa fermeté.

Le roman de M. Claude Le Marguet, **Myrelingues la brumeuse** *ou l'an 1536 à Lion sur le Rosne*, n'est pas un de ces récits brefs et alertes qui se lisent « du bout de l'œil », comme disait Brunetière. C'est une œuvre copieuse et compacte, au contraire, et d'une affabulation assez confuse. Il y est question d'une vengeance à accomplir, d'un diamant parangon à retrouver, de l'empoisonnement du Dauphin, fils de Fran-

çois Ier, de magiciens, de brigands, que sais-je encore? Mais peu importe. Ce qui retient et intéresse en l'occurrence, c'est la documentation et mieux que la documentation : l'art avec lequel est évoquée au XVIe siècle Lyon, la cité « aux mille langues », comme disait Rabelais. Pour avoir fait revivre avec une telle intensité les mœurs de la grande ville sur le Rhône qui menaçait, alors, d'éclipser la capitale, et où le génie de la Renaissance éclatait fougueusement dans l'atmosphère même du Moyen Age, M. Le Marguet a dû tout lire de ce qui a été écrit sur son sujet, et se laisser imprégner très profondément par ses lectures. *Myrelingues* est de ces ouvrages auxquels un auteur ne se consacre qu'une fois dans sa vie, et encore en cédant à une irrésistible prédestination. Ce roman réalise, il est vrai, le type même de ce qu'est ou devrait être le roman historique, genre sérieux par excellence, ce qui ne veut pas dire ennuyeux, certes! Mais, on le devine, à cause du désintéressement, sinon de l'abnégation qu'il exige, il n'y a pas de danger qu'il soit communément pratiqué. Point d'anachronisme dans la reconstitution de M. Le Marguet. Aucune faute de ton, non plus; car il n'est pas jusqu'à la langue de cet écrivain qui ne soit appropriée à son sujet. Sans pasticher le parler du XVIe siècle, elle est, avec adresse et très sobrement, relevée de mots archaïques et d'expressions de terroir. Mais je vous recommande, en particulier, les scènes par quoi débute le roman de M. Le Marguet; « le papegaut », c'est-à-dire le tournoi à l'arc avec pour cible cet oiseau auquel Laurent Tailhade comparait naguère Paul Déroulède; l'écartèlement du gentilhomme qui est accusé de la mort du Dauphin. Cent personnages connus dont le Roi-Chevalier, sa maîtresse, des érudits, des poètes (Scève, Marot, la belle Cordière), le mystérieux Nostradamus revivent dans le roman de M. Le Marguet, parmi la foule des seigneurs, des religieux, des bourgeois, des paysans, et font de lui une fresque animée et pittoresque... Il paraît qu'il s'en est fallu de deux voix pour que ce roman obtînt le « Prix des amis des Lettres de Lyon ». On s'étonne qu'il ne lui ait pas été décerné à l'unanimité.

Mme Henriette Waltz dont un des plus récents romans, *Madame Coude*, contenait une centaine de pages de tout pre-

mier ordre, d'une sobre et profonde émotion, publie aujourd'hui un nouveau récit, Ceux de ma rue, où ses qualités s'affirment. C'est en Algérie, comme le début et la fin de *Madame Coude,* que se passe l'action de ce récit qui est l'histoire, très simplement contée, de deux filles de ménage, deux gamines, Lucie et Thérèse, en butte à l'acharnement du sort. Rien, cependant, du naturalisme des *Sœurs Vatard.* Une sensibilité qui rappellerait, plutôt, celle du Daudet du *Petit Chose...* Lucie est reprise par le séducteur qui lui a fait, naguère, un enfant, et qui vient de commetre un mauvais coup. Thérèse, que sa patronne a chassée, parce qu'elle a volé un pain, comme Jean Valjean, s'est réfugiée dans une ferme où elle invite Lucie à venir la rejoindre. Hélas! sa lettre n'atteint pas la malheureuse qui, ayant abandonné son enfant à l'Assistance, descend dans la rue se prostituer, comme la Nell Horn de M. J.-H. Rosny aîné. *Nell Horn...* le chef-d'œuvre du roman populiste, sans doute. Mme Henriette Waltz n'a pas la puissance de M. J.-H. Rosny aîné; mais elle est douée d'un très grand charme qui tient, je crois, à son naturel. Son observation est juste, et les détails bien choisis par quoi elle rend vraisemblable la disgrâce — exceptionnelle, malgré tout — de ses humbles héroïnes. Enfin, elle use d'une langue sans éclat mais saine et parfaitement appropriée à ce qu'elle a à dire.

Me Parlier, notaire à Grenoble, s'est livré un jour, dans son cabinet, à des violences sur une de ses clientes. C'est un homme sanguin et libidineux, mais sa victime a bien fait ce qu'il fallait pour le sortir de lui-même... Cette femme, une certaine Berthe Meulan, qui a été, autrefois, la maîtresse de son fils Pierre, lui en veut d'avoir détaché d'elle le jeune homme. Aujourd'hui, elle tient sa vengeance, et ne la lâchera pas. Elle porte plainte, et le juge d'instruction enquête. Me Parlier crâne; mais il est inquiet, au fond, et Pierre, plus encore que lui, sans doute. C'est qu'il craint que le scandale, en rejaillissant sur lui, ne compromette sa situation, comme il est lui-même magistrat. Il a bien pitié de sa mère, une dévote qui, par sa froideur, a peut-être poussé son père à chercher au dehors des compensations... Mais il hait le vieillard, *parce qu'il lui ressemble.* De retrouver en soi ses vices, l'irrite et le

rend injuste. Voilà un trait psychologique d'une grande justesse, et dont l'observation a le mérite, il me semble, de l'originalité. Pierre mène mollement les démarches qu'il entreprend pour sauver son père. Au cours d'une entrevue qu'il a avec Berthe, il exaspère la rancune de la jeune femme, au lieu de l'apaiser. C'est qu'il a cédé, comme son père, au désir, en la revoyant, mais pour se reprendre aussitôt. Me Parlier, devant l'imminence d'une condamnation, se tue d'un coup de revolver... Tel est, en bref, le sujet du roman de M. Jean Cordelier : **Tu honoreras ton père,** roman cruel, mais vigoureux. Il est bien que l'action s'en passe en province. Les inimitiés familiales s'y aggravent de fermenter en vases clos, et les moindres infractions aux lois sociales y prennent le caractère des catastrophes. M. Cordelier a rendu sensible l'hostilité qui existe entre le notaire et son fils, et dont la cause est surtout charnelle. On en éprouve sourdement le malaise. *Tu honoreras ton père* serait un très bon livre, malgré son pessimisme, s'il était un peu mieux écrit.

La Dernière Nuit : de captivité d'un prisonnier; de célibat d'une jeune fille, à la veille de se marier; de vie terrestre, enfin, d'une femme qui agonise, loin de son mari et de ses enfants. Voilà le thème sur lequel M. René Benjamin brode, en poète que la réalité inspire, de très émouvantes variations. Une surprise pour les admirateurs du pamphlétaire! Mais de quoi s'agit-il, au juste, ici? de libération? Oui; si par se délivrer d'une chose, on entend se laisser enchaîner par une autre. Que fera de son indépendance recouvrée le misérable qui riait dans sa cellule à l'idée qu'il allait *rentrer* dans le monde? A quoi s'engagent la vierge, et le fiancé lui-même en acceptant les liens de l'hyménée? Que nous réserve la mort...? Il y a bien des nuances de sentiments, et des plus délicates; bien des pensées, et des plus profondes, dans le petit livre de M. Benjamin. Je disais que les amis de cet âpre satirique seront étonnés de l'aspect nouveau qu'il leur présente de son talent. Mais la faculté de s'indigner des vices et de la bêtise des hommes suppose un pouvoir de sympathie correspondant. Sous le ciel de Touraine où il goûte, par une admirable nuit d'été, la douceur de la méditation, M. Benjamin révèle, seulement, une autre face de sa sensibilité.

C'est, tout au long, l'histoire du métis d'*Un homme se penche sur son passé,* que l'on retrouve dans Napoléon, le dernier en date des récits de M. Maurice Constantin-Weyer. Le Manitoba (« dont la superficie est plus de deux fois et demie celle de la France ») tel est le cadre de ce récit plein d'humour et de bonhomie, attrayant, au surplus, comme un roman d'aventures. Napoléon est un superbe cow-boy, c'est-à-dire une espèce de centaure, mais qui — après avoir heureusement doublé le cap de l'ivrognerie et s'être réhabilité d'un vol, il est vrai commis en toute innocence, — finit de façon tragique. Il méritait un sort meilleur; mais l'amour le perd et le désir, aussi, un peu puéril, de faire une farce à son rival. Outre l'histoire, il y a, dans le livre de M. Constantin-Weyer, le jeu des saisons, où l'hiver domine; les bêtes, les chevaux; des hommes simples et robustes qui aiment les franches lippées, la danse et les combats de boxe. C'est cela, surtout, que j'en apprécie.

Le nouveau roman de M. Gabriel d'Aubarède : **Le plus humble amour**, commence à la façon de l'abbé Prévost, et finit à la manière de Tolstoï... La très jeune prostituée (elle n'est même pas majeure) dont s'éprend « l'avocat stagiaire » de ce récit porte, il est vrai, le nom de Manon, mais en dépit de sa frivolité se révèle, par son sacrifice, la sœur de l'héroïne de *Résurrection.* On trouve maintes pages émues et touchantes dans le livre de M. d'Aubarède. Mieux même : de l'observation. On sent que, malgré l'arbitraire — et pourquoi ne pas le dire? — la naïveté de son affabulation, M. d'Aubarède avait la vérité en vue quand il écrivait. Il l'atteint, avec bonheur, à plusieurs reprises.

Je signale une nouvelle édition d'un des premiers romans de M. Marcel Millet : **Pilalugue.** Ce directeur de théâtre provençal qui joue les chefs-d'œuvre du répertoire en les accommodant au goût de son public avec la plus étonnante désinvolture, pourrait bien être un type. En tout cas, M. Millet a prodigué à le peindre le meilleur de son talent fait de sensibilité, de générosité et de bonne humeur.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le véritable Alceste. — Au cours de la dernière chronique, j'ai rendu compte de l'interprétation du *Misanthrope* tel que M. René Rocher l'a présenté au théâtre Antoine. Si j'ai réservé le fond, c'est que je désirais revenir sur le cas d'Alceste. Bien des caractères du théâtre classique ont été faussés, proposés et pris à l'envers ou viciés. On le sent bien quand on les voit jouer.

Il y a un écart considérable entre la façon intime dont Molière discernait les humains et la manière en laquelle il devait former et présenter ses personnages. C'est d'ailleurs ainsi que se comportent les véritables scrutateurs des hommes et des mœurs, non seulement pour que leurs œuvres puissent naître, mais aussi pour qu'elles puissent vivre en leur temps déjà. Et Molière, non seulement à cause de lui-même, mais aussi à cause de ses comédiens, devait aussi viser le succès. C'est-à-dire que son génie devait composer avec les contingences. En supposant un instant que Molière n'ait pas eu ces astreintes, il n'est peut-être pas si paradoxal d'imaginer quel saccage il eût fait, au lieu de tant de merveilleuses variations accommodées — en dépit des apparences — au train de la Cour. Son art en aurait-il trouvé un rehaut? Non, sans doute, et d'abord parce qu'il est extrême, et puis parce que Molière, ayant ainsi mené sa marche, suivait un destin dont il avait dû peser la détermination.

Certains prétendent que l'art naîtrait justement de cet effort soutèrrain de l'expression originale contre les conditions hostiles. « C'est là, écrit M. André Gide (1), ce qui contraint à la dissimulation, à la ruse et... à l'art. »

A propos d'Alceste, je m'imagine qu'il se sera produit chez Molière le même phénomène que chez Cervantès. Le personnage est d'abord envisagé comme franchement comique, ridicule même. Puis l'auteur sympathise de plus en plus avec lui — et du fait même qu'il est parti en l'accablant — ainsi qu'il se produit au cours de toute étude persistante et approfondie, par un esprit sensible et pénétrant, sur quelque sujet humain

(1) *Lettres*, éditions de la Lampe d'Aladin, Liége, 1930.

que ce soit. A l'ironie première se mêle la pitié. Ou bien, si le rire initial persistait, il se trouverait bientôt enrichi d'une âpreté cruelle dont on ne voit guère que Molière ait jamais eu le cœur de la montrer toute franche, et qu'il n'aurait d'ailleurs jamais pu risquer ainsi devant le parterre.

Aujourd'hui, à étudier Alceste, on y viendrait à saper la plus grande partie des observations critiques admises. Et d'abord, il siérait de renoncer totalement au côté héroïque du caractère d'Alceste et, pour parler net, il conviendrait de le classer comme une sorte de Tartuffe sans grandeur, sans moyens et sans puissance. Un maladroit, un vaincu prédestiné, un sot à vivre, n'ayant maximes que de préjugés, rejeté du monde et bien qu'il y brigue à l'image même de ceux qu'il y morigène. Chacun de ces hommes de Cour contre lesquels il déblatère, qu'il veut confondre, qu'il veut écarter, ne sont-ils pas justement ceux qui le gênent dans ses démarches auprès de la femme qu'il convoite? Ces langues envenimées, dont il condamne les persiflages ironiques, ne sont-elles pas exactement à l'émulation de la sienne — et sauf qu'elles ont l'esprit contre sa mauvaise humeur? Molière, au demeurant, a marqué cela.

Oublie-t-il souvent aussi, lorsqu'il essaie de mettre en censure les défauts des autres, d'exposer aussitôt — par contraste — ses propres mérites, et d'en tirer vanité et profit?

Aussi bien, sans tarder, *le Misanthrope* a été suivi de *Tartuffe,* et celui-ci avait-il son premier état dans celui-là. Alceste était un premier essai où l'ironie secrète de Molière éprouvait ses traits, s'assurait qu'ils pouvaient passer. Les relatives licences que le Roi lui octroyait, la protection dont il le couvrait ne pouvaient être, au fond, que d'un effet bien limité, et ne pouvaient empêcher que Molière restât comprimé, obligé de se courber sur les points de la morale courante les plus importants, et sur lesquels naturellement un génie de cette valeur devait enrager de ne pouvoir mordre. Pour pouvoir critiquer les mœurs, il était obligé de se mettre au point de vue de la morale chrétienne, et ainsi de condamner tout ce dont il savait pourtant bien que ce n'est pas si mauvais. Ce qui diminue singulièrement la portée de ses critiques. Il devait diriger sa verve d'une certaine manière. Mais reste à savoir si par exemple sa peinture de Tartuffe n'en fait pas, à des yeux

libres, un singulier héros, tandis que celle qu'il a faite d'Alceste n'est pas celle d'un misérable, d'un cuistre. N'est-ce pas significatif d'une intention quelque peu tortueuse d'avoir montré un homme d'honneur, un homme intègre sous les traits d'un « atrabilaire » dont le cas est sans doute pathologique? C'est un malade, un personnage exécrable, brouillon, vain, prétentieux, bouffon. Tout enfin, sauf un homme estimable. A noter qu'il est incapable d'apporter en rien quelque philosophie, quelque réflexion sereine ou juste, de saisir par exemple ses propres et énormes défauts, ses lacunes, de se modérer, de se calmer, de donner des bases intellectuelles et morales solides, si peu solides que ce soit, à la retraite où il se résoudra. C'est un fâcheux, un aigri, un désœuvré, un désappointé, un défait.

Le dénouement du *Misanthrope* est donc en ce sens suffisant, s'il peut paraître à d'autres incomplet et provisoire. Il laisse au spectateur le choix entre le mépris et la pitié. Alceste a sans doute choisi pour retraite un sien château — au fond de la Bretagne, de la Bourgogne, de la Sologne... Il se lassera bientôt de sa solitude hargneuse et de son désœuvrement. Rien n'indique chez lui un intérêt pour l'agriculture, pour la chasse. La dévotion ne lui suffira pas non plus. Composera-t-il des Essais, des Maximes? Le pauvre homme! Où est sa philosophie, où est son expérience, son génie? Au surplus, si sauvage qu'il soit et grâce à son dénuement dans l'ordre moral, il lui manquera de ne pas avoir quelques semblables auprès de qui exhaler sa bile. Enfin, c'est un homme qui n'est pas sans besoin d'amour, besoin sensuel et sentimental. Il lui faudra trousser les servantes. Puis crever d'ennui dans sa peau.

Mais certains prétendent qu'il est probable qu'Alceste reviendra. Chacun peut imaginer, à son gré, les suites de ce retour. Et c'est par là que d'aucuns se plaisent à l'imprécision relative du dénouement de Molière. Reviendra-t-il assagi? repentant? ou plus aigri encore? Eprouvera-t-il de nouvelles déceptions? Ou se mariera-t-il par raison de préférence avec une simple provinciale, et finira-t-il en bon époux et bon père, sauf à réserver alors aux siens les humeurs de son caractère acariâtre?

C'est Jean-Jacques Rousseau qui (dans sa *Lettre sur les spec-*

tacles) a donné d'Alceste l'interprétaiton arbitraire que l'on propose encore aujourd'hui aux enfants. Rousseau s'est plu à faire dans Alceste son propre portrait — idéalisé fortement. Et, par contre, il a dénaturé, dénigré injustement Philinte.

Mais ce n'est pas Molière qui a exalté, glorifié Alceste, puisque, d'après la tradition, il le jouait « en amoureux bourru et ridicule ». Il n'est pas mauvais de le rappeler, car c'est décisif et contraire à la conception stupide régnante qui fait d'Alceste un héros. C'est un faux bonhomme, incapable et discrédité.

Il est subi par les autres personnages, dont on prétend inconsidérément que ce seraient eux les victimes de Molière. Certes, rôles de haute comédie, ils nous font sourire souvent, mais aussi ils nous attachent, ils nous émeuvent, leur sensibilité, leur énergie humaines sont un spectacle touchant, exaltant, brillant, déchirant parfois. Ils sont attractifs, et chacun d'eux en sa pleine propriété. Voilà le bon et le beau.

La complexité des caractères, leur richesse, cela ne permet pas que l'on y touche trop succinctement, nous étant bornés à situer un Alceste mieux en place que celui surgi de Jean-Jacques Rousseau et de l'esprit romantique, et qui sévit encore généralement. Pourtant, notons et la tendresse très grande de Célimène (1) et sa fidélité — soit calcul, soit naturel, ou mi-partie les deux — et néanmoins la protection par elle-même de ses libres et caustiques délectations, de sa liberté. Volontiers en ce personnage, je verrais l'esprit et la grâce infinie, et l'art de Molière, au surplus répandus sur les autres en vivants aspects : cette touchante, charmante, décente et pitoyable Elianthe, puis Philinte, tous deux si habiles et patients, dans leur amitié pour Alceste, à se dégager pourtant de ses importunités et sans le peiner trop ni l'offenser, ou à essayer de le convaincre doucement du bon sens. Quant aux marquis, ce sont de jeunes fous, impertinents et légers, et pas dénués d'ironie et d'à-propos dans leurs réparties. Arsinoé, une de ces adroites intrigantes dont l'activité agressive, savante et pénétrante sait agir et parler avec un mépris profond et altier

(1) Comme Alceste, le héros de *l'Ennemi du peuple*, docteur Stockmann, conclut qu'il faut s'isoler de ses semblables. Toutefois, il restera près d'eux pour les braver. Mais Ibsen aurait été bien incapable de créer une Célimène.

au mieux de ses calculs. Elle réveille et anime les esprits et les actes au feu menaçant de ses dispositions insidieuses. Oronte est un amusant et satisfait poète mondain à la façon de notre Valéry, travaillant le galimatias dans la forme et la vulgarité au fond. Il n'est qu'à moquer.

Mais celui que Molière a marqué, celui qu'il a fouaillé, c'est l'hypocondre vain et borné.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Arthur Haas : *La mécanique ondulatoire et les nouvelles théories quantiques* (traduction A. Bogros et F. Esclangon), préface d'Emile Borel, Gauthier-Villars. — Gaetano Castelfranchi : *Physique moderne*, exposé synthétique et méthodique de la physique d'aujourd'hui et des travaux théoriques et expérimentaux des plus grands physiciens contemporains; Albert Blanchard.

Au début de l'édition française de **La mécanique ondulatoire et les nouvelles théories quantiques**, Arthur Haas, professeur à l'Université de Vienne, a écrit ces quelques lignes :

Il m'est d'autant plus agréable de voir paraître une traduction française de mon petit livre que la mécanique ondulatoire est une science d'origine française. L'œuvre de Louis de Broglie, qui a ouvert cette voie nouvelle, mérite bien d'être rangée à côté des immortels travaux de ses grands compatriotes — Lagrange, Laplace, Fourier, Fresnel et Ampère, pour ne citer que ceux-là — à qui tant de branches de la physique doivent leur base théorique.

Emile Borel, d'autre part, s'exprime ainsi dans sa préface :

Un livre comme celui-ci est particulièrement bien fait pour initier les débutants et aussi pour instruire tous ceux qui ont cru apprendre la physique il y a un quart de siècle et qui s'étonnent parfois d'ignorer tout des préoccupations des physiciens contemporains... La physique ressemble à ces romans d'aventures compliqués, dont les chapitres successifs paraissent, au premier abord, n'avoir aucun rapport entre eux, tandis que, cependant, à mesure que l'on avance, des liaisons se devinent, que le lecteur aperçoit progressivement, l'unité ne se révélant parfaite qu'au dernier chapitre.

C'est un remarquable tour de force que d'avoir donné, en cent quatre-vingts petites pages, un tableau aussi complet de la mécanique atomique dans son état actuel, un tableau

dans lequel, personnellement, nous n'avons noté que deux omissions : l'auteur laisse de côté (p. 31) le rôle prophétique que joua l'Irlandais R. W. Hamilton il y a juste un siècle; l'auteur n'a pas jugé bon (p. 181) de parler des tentatives récentes (1929) d'A. S. Eddington sur la prévision de la charge de l'électron. Mais, à part cela, que d'ordre et de clarté dans l'exposé! Que de précisions sur la nouvelle physique, où se sont illustrés Schrœdiger, Heisenberg, Pauli Bose, Fermi, Dirac, et tant d'autres!

Dès maintenant, les progrès semblent tels que, dans le prodigieux ensemble d'expériences se rapportant au système planétaire atomique, il n'en reste *plus une seule* qui présente une énigme non résolue... Il en sera bientôt de même en ce qui concerne le noyau de l'atome (p. 170).

La relativité avait apporté des conditions nouvelles dans le cas des vitesses extrêmement grandes, tandis que, pour les vitesses usuelles, la mécanique classique restait correcte. De même, la mécanique ondulatoire devait être telle qu'elle conduisît à des résultats nouveaux dans ses applications à des systèmes de dimensions de l'ordre de celles des atomes, tout en restant en accord avec la mécanique classique dans le domaine des phénomènes à notre échelle (p. 9).

Il est fort curieux de noter que la nouvelle mécanique part tout naturellement à la conquête de la chimie :

On peut bien dire que le développement du problème des éléments chimiques constitue la plus magnifique illustration de cette vérité que le progrès de toute science consiste, en dernière analyse, dans le passage graduel d'une connaissance qualitative à une connaissance mathématique quantitative (p. 101).

La nouvelle mécanique a montré les relations qui existent entre la valence chimique des divers éléments et la structure des lumières simples qu'ils sont capables d'émettre; elle a permis en 1929 la découverte d'un *second hydrogène*, qui était resté, pendant près d'un siècle et demi, inaperçu aux chimistes, pour cette simple raison que ceux-ci n'auraient jamais songé à le chercher...

Par une très heureuse innovation, l'ouvrage est résumé en huit pages (p. 185-192) : chacun des vingt et un chapitres

est repris en quelques lignes, et les idées directrices sont bien mises en évidence.

§

Le livre de l' « ingénieur » Gaetano Castelfranchi, **Physique moderne**, est au moins cinq fois aussi volumineux, mais il expose toute la physique à partir du début : atomes et molécules, l'optique classique, constitution des gaz, le mouvement brownien, les fluctuations, la relativité, l'électron, les rayons X, les cristaux, la radioactivité, l'atome nucléaire, le rayonnement thermique et les quanta, l'atome de Bohr-Sommerfeld, les chaleurs spécifiques, l'effet photoélectrique, l'effet Compton, le magnétisme, la mécanique ondulatoire, les nouvelles statistiques; telle est la sèche énumération de toutes les questions traitées. Et il faut dire que toutes sont abordées avec une documentation très sûre, avec un brillant talent d'exposition (1) :

Une succession ininterrompue d'expériences, de découvertes parfois fortuites, de théories synthétiques, a porté, en trente ans, l'atomisme à un tel degré de perfection et de richesse que cette science ne peut plus être ignorée de personne, tant pour l'intérêt que l'infiniment petit suscite que pour ses rapports étroits avec la physique et la chimie classiques, tant pour la crise dramatique que l'atomisme a provoquée que pour les mille applications dont il fut le point de départ (p. 3). On constate avec un réel sentiment d'admiration que la largeur d'une raie spectrale peut servir tout aussi bien à mesurer la vitesse d'une étoile par rapport à nous qu'à peser l'atome qui émet cette raie (p. 81). Les transformations radioactives s'effectuent dans un seul et même sens; elles ne reviennent pas en arrière, de même que, dans l'humanité, les individus se transforment et meurent, mais ne redeviennent jamais ce qu'ils furent (p. 279). Ils auraient souri d'incrédulité, les physiciens illustres, qui, les premiers, ont calculé les poids et les dimensions des atomes, si on leur avait prédit qu'un jour, on observerait un atome isolé, un atome *tout seul*, parmi les milliards de milliards d'atomes qu'ils avaient dénombrés dans un centimètre cube (p. 276).

Le texte de l'ingénieur italien ne soulève qu'un très petit nombre de critiques : il n'a pas fait à l'effet Raman et aux effets analogues la place qui leur convenait; tout ce qui est

(1) Toutes les phrases citées ci-dessous ont été traduites à nouveau.

relatif au magnétisme propre de l'électron (p. 467 et suiv.) est fort obscur; enfin, il est hors de saison d'affirmer (p. 145) : « nous abandonnons l'hypothèse de l'éther » pour parler ensuite à diverses reprises (p. 298, 299, 304) d'« oscillations de l'éther », de « vibrations de l'éther », ce qui ne signifie plus rien. Somme toute, critiques légères, qui ne nous empêchent nullement de souscrire aux éloges des frères de Broglie, de Planck, d'Einstein, de Schrœdinger, de Rutherford et d'Aston.

Quant à l'édition française, elle fourmille d'erreurs de transcription dans les formules et les non-sens sont courants (2). Voici, par exemple, une phrase que nous ne prenons pas la peine de rectifier :

Combien de fois la méthode d'induction n'a-t-elle pas produit ce miracle de faire deviner, en partant de peu, du caché, du visible se présentant sous des apparences compliquées, l'invisible dans sa simplicité (p. 15)?

Mais c'est surtout par le piquant des détails, la cocasserie des trouvailles que le traducteur-lauréat de l'Institut prend sa revanche : « extrayirent » (p. 338) est une découverte, et que dire de « éclat, fil, radioscopie, fuite » mis respectivement pour *état* (p. 162), *film* (p. 258), *radioactivité* (p. 273), *fente* (p. 516)? Comme exemples d'ignorance impardonnables, ci-

(2) On se rendra compte de *l'étendue du désastre* par la liste suivante, qui pourra être consultée par l'acheteur désemparé : « sesqui » (qui signifie un et demi) est pris dans le sens de *six* (p. 604); « excursion » signifie tantôt *déplacement* (p. 201), tantôt *élongation* (p. 571); « molécule unique » est mis pour *masse moléculaire* (p. 74), et inversement (p. 107), cela fait compensation; que peut vouloir dire « électrons incandescents » (p. 603)? Voici enfin diverses autres confusions retentissantes : « valeur » pour *valence* (p. 17); « saccharine » pour *saccharose* (p. 21); « tronc » pour *section* (p. 22); « ressortir » pour *dépasser* (p. 40); « assumer » un état pour *prendre* (p. 66); « dilaté » pour *dilué* (p. 72); « condensation » pour *concentration* (p. 83); « diamètre » pour *rayon* (p. 83); « friction » pour *frottement* (p. 87); vitesse « rotative » pour *relative* (p. 143); « Proust » pour *Prout* (p. 161-182); « indivisibles » pour *invisibles* (p. 166); « heures » pour *secondes* (p. 192); « tablette » pour *tableau* (p. 193); « 1904 » pour 1924 (p. 207); « halogènes » pour *halogénures* (p. 235-255); « deux cinquièmes » pour *cinq demis* (p. 248); « s'unir » pour *s'infléchir* (p. 295); « densité » de mouvement pour *quantité* (p. 368); « électrode » pour *électron* (p. 386) et pour *électromètre* (p. 403); « médiateur » pour *médian* (p. 398); « libération » pour *libration* (p. 421); « rectangle » pour *angle* (p. 452); « battre » pour *atteindre* (p. 497); « magnétiser » pour *aimanter* (p. 527); « magnésium » pour *magnétisme* (p. 541 et 650, *bis repetita placent...*); « moment d'impulsion » pour *quantum interne* (p. 564); « altéré » pour *attiré* (p. 582); calculs « prohibitifs » pour *inextricables* (p. 615); « déviations » pour *corrections* (p. 625); « statique » pour *statistique* (p. 642).

tons le quadruple chassé-croisé : « diffraction » pour *diffusion* (p. 131 et suiv.), « dispersion » pour *diffusion* (p. 247 et suiv.), « dispersion » pour *résolution* (p. 78), « réflexion » pour *diffraction* (p. 198).

Il est fâcheux que de telles négligences empêchent le lecteur français de profiter d'une excellente mise au point.

MARCEL BOLL.

QUESTIONS COLONIALES

Législation et Finances coloniales, préface d'Octave Homberg. Librairie du Recueil Sirey. — J. Saintoyant : *La Colonisation française pendant la Révolution*, tome II; Renaissance du Livre. — Maurice Besson : *Vieux papiers du temps des Isles* (2e série), Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — G. Petit : *L'Industrie des Pêches à Madagascar*, même éditeur. — Léon Isnard : *La Gastronomie africaine*, Albin Michel. — Paul Raynal : *L'Expédition d'Alger*, Soc. d'Ed. Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Maxime Rasteil : *Le Calvaire des Colons*, E. Figuière. — *Une œuvre française : l'Algérie* (Conférences de l'Ecole Libre des Sciences Politiques), Félix Alcan. — René Vanlande : *Chez les Pères Blancs*, Peyronnet. — Docteur René Cruchet : *La Conquête pacifique du Maroc*, préface de Théodore Steeg, Berger-Levrault. — André Colliez : *Notre Protectorat marocain*, préface de J.-J. Tharaud. M. Rivière. — Jacques Ladreit de Lacharrière : *La Création marocaine*; Peyronnet. — Léon Bègue : *Le secret d'une conquête*, J. Tallandier. — Marc Le Guillerme : *Le « Bora », torpilleur d'escadre*, Fasquelle. — René Chavagnes : *Le Feu d'artifice marocain*, André Delpeuch. — Robert de Beauplan : *Où va la Syrie?* J. Tallandier. — G. Angoulvant : *Etapes asiatiques*, Monde moderne. — Corlieu-Fieschi : *Lénine chez Confucius*, J. Tallandier. — Louis Roubaud : *Viet-Nam*, Librairie Valois. — René Vanlande : *L'Indochine sous la menace communiste*, Peyronnet. — Georges Grandjean : *L'Epopée jaune*, Malfère.

Commençons par liquider un gros arriéré de livres, arriéré qui tombe à pic, au point de vue actualité, avec l'inauguration prochaine de l'Exposition Coloniale Internationale de 1931. D'abord, deux volumes massifs, foncièrement techniques: **Législation et Finances Coloniales**, préfacé par M. Octave Homberg, ainsi que le tome II de **La Colonisation française pendant la Révolution**, de J. Saintoyant, étude attachante des événements coloniaux qui se sont déroulés de 1789 à 1799. De ce dernier ouvrage, moins indigeste que le premier, dont je ne méconnais pourtant pas la valeur, j'aime le plan, le style net et ces indications marginales dont M. Saintoyant a heureusement usé, qui clarifient tant son livre. Dans le même ordre d'idées (Histoire Coloniale), j'attire l'attention de mes lecteurs et de mes lectrices sur l'élégant volume de Maurice Besson, **Vieux Papiers du Temps des Isles** (2e série). Lisez

ce volume, agréablement illustré, d'où se dégage un arome d'épices, récit archaïque, vivant et émouvant de l'exil du Dey d'Alger, de la prise du fort tahitien de Fautahua, du meurtre du Chevalier de Mauduit, en Haïti, de la Guadeloupe pendant les Cent-Jours, des corsaires *sans culottes*, etc... Sans s'en douter, ou en s'en doutant, M. Maurice Besson se classe disciple (colonial) de G. Lenôtre, ce qui n'est pas un mince et banal compliment.

Il ne faut pas médire des ouvrages documentaires d'outremer. Ils ont leur intérêt, nonobstant parfois l'aridité de leur technique. Par exemple, **L'Industrie des Pêches à Madagascar,** de G. Petit, nous apprend bien des choses curieuses sur la faune utile des eaux marines, saumâtres et douces de la grande île madécasse. Nous y puisons de précieux enseignements sur la réglementation de la pisciculture, sur la protection de la gent aquatique de Madagascar, voire sur les problèmes de l'industrie des pêches aux Comores et aux îles australes françaises de Saint-Paul et Amsterdam, de Kerguelen, de Crozet et de la Terre Adélie, dépendances rattachées au Gouvernement Général de Tananarive. Documentaire est aussi le charmant volume de M. Léon Isnard, consacré à **La Gastronomie Africaine,** recueil de deux mille recettes de cuisine, dédié par l'auteur aux jeunes filles qui veulent se marier.

Votre devoir d'épouses étant d'être gourmandes, déclare M. Isnard dans sa préface, nous avons écrit ce livre pour vous, Mesdemoiselles, nous y avons travaillé durant des années et lorsque nous avons établi les bases de notre *Gastronomie africaine,* nous avons eu uniquement en vue l'éducation ménagère des jeunes filles qui aspirent à se marier et qui désirent acquérir de solides connaissances culinaires, indispensables aujourd'hui où la vie matérielle est devenue si difficile; ainsi vous pourrez faire à votre époux, non seulement de succulents gâteaux, mais toutes sortes de bons petits plats appétissants, délicieux, réconfortants.

Là-dessus, l'auteur de célébrer, parfois avec esprit, l'art culinaire africain, y compris les cuisines algérienne, tunisienne, israélite. Le signataire de ces lignes (qui fait partie des « Quarante » de l'*Académie des Gastronomes*) ne peut qu'applaudir avec sympathie à l'art subtil et savant de ces sauces onctueuses et de ces roux alléchants, de belle couleur

noisette. « Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère... »

Puisque nous sommes en Afrique, restons-y. Que de livres, mon Dieu! (et c'est fort bien) cette Afrique nous vaut! Des bons et des mauvais, des insignifiants aussi. Je sais bien que le récent centenaire de l'Algérie en est cause; et chacun de nous reconnaît, en toute sincérité, que ce Centenaire ne fut pas un énorme succès. Non-réussite matérielle qui ne veut pas dire que l'Algérie et les Algériens aient cessé d'intéresser le grand public. J'en juge par les quatre ouvrages suivants qui me paraissent, dans une certaine mesure, susceptibles d'attirer et de retenir votre attention. D'abord, **L'Expédition d'Alger** (1830), de Paul Raynal, curieuses lettres d'un témoin apparenté au philosophe Joubert, où il est maintes fois question, avant Bugeaud, de la nécessité de la colonisation militaire en Afrique du Nord. L'ouvrage nous apporte aussi de précieux renseignements sur le contre-coup de la Révolution de Juillet dans l'armée d'Afrique. J'avoue en avoir goûté le style romantique, d'un joli tour littéraire. Aussi soigné, documenté et captivant est **Le Calvaire des Colons de 48**, de M. Maxime Rasteil, qui nous fait connaître assez exactement toutes les difficultés rencontrées par nos premiers pionniers en Afrique du Nord. Que si cette lecture vous affecte, réconfortez-vous vite par celle des Conférences consacrées à cette même œuvre française en Algérie, qu'a publiées la librairie Félix Alcan, puis par l'énergique petit livre de M. René Vanlande, intitulé **Chez les Pères Blancs** (Tunisie, Kabylie, Sahara). Moi qui les ai vus à l'œuvre, ces Pères Blancs, dans tous les Territoires du Sud, au cœur du Sahara, je ne saurais trop leur rendre hommage. Leur activité et celle des Sœurs Blanches nous rendent, là-bas, d'immenses services, en dépit de la propagande insidieusement *antifrançaise* que mènent — en Kabylie notamment — d'intempestifs missionnaires méthodistes américains.

Passons au Maroc, si à la mode. Quatre volumes d'incontestable et égale valeur. D'abord, **La Conquête Pacifique du Maroc**, du Docteur Cruchet, éloquemment préfacée par le Président Théodore Steeg, ancien Résident Général à Rabat, remarquable ouvrage d'un savant doublé d'un homme de cœur. Puis **Notre Protectorat marocain**, d'André Colliez, pré-

facé, cette fois, par les Frères Tharaud qui s'y connaissent, fort volume d'une merveilleuse documentation et d'une indiscutable impartialité. Quand on a lu ce livre, on sait à quoi s'en tenir sur la première étape (1912-1930) de notre protection au Moghreb. Ensuite, le petit livre, bien écrit et parfois ironique, de Jacques Ladreit de Lacharrière, **La Création Marocaine,** dont je ne partage pas absolument toutes les idées, mais qui est un tour de force synthétique de condensation en 196 pages. Maintenant, pourquoi (c'est à l'éditeur Peyronnet, ici, que je m'adresse) cette présentation médiocre et ce petit format?... Je sais qu'il y a une crise de librairie, mais, tout de même, cette excellente monographie méritait mieux que ça. A bon entendeur, salut!... Un éditeur — ou plutôt un directeur de collection — qui traite mieux ses auteurs, c'est M. Jean de Granvilliers (J. Tallandier). Jean de Granvilliers est le directeur de cette « Collection du Temps Présent » qui nous a déjà valu tant de bons ouvrages. Cette fois, il nous présente **Le Secret d'une Conquête** (au Maroc avec Lyautey), de Léon Bègue. Présentation extrêmement littéraire d'un ouvrage qui m'a paru un très exact et très direct recueil d'impressions de voyage, dont il convient de louer la forme simple et souvent malicieuse, le dialogue incisif, enfin les descriptions brèves, évocatrices.

C'est à Tanger, par conséquent également au Maroc, que fait escale le « **Bora** », **torpilleur d'escadre,** roman naval de Marc Le Guillerme. De ce roman, qui succède à son aîné *Le Reflet,* d'un thème si osé, je veux dire toute ma joie de lecteur. Si vous aimez les officiers de Marine, leur élégance morale, leur affectueuse et gaie confraternité d'armes, leur existence parfois nostalgique à bord de leurs unités, lisez cet attachant roman de Marc Le Guillerme qui sent l'iode, l'algue et l'embrun. Très joliment écrit, il est tissé d'une mince aventure, mais *passionnante,* si bien construite, si virilement dialoguée que je ne vous la conterai point, rien que pour vous en laisser toute la surprise charmée. Nul doute que vous ne m'en sachiez gré. Marc Le Guillerme est un romancier-né qui ira loin.

Par contre, **Le Feu d'artifice marocain,** de M. René Chavagnes, ancien député, ne me séduit guère, pas plus que

L'Aventure Syrienne qui l'escorte. Ce n'est pas que l'auteur manque d'un certain courage; mais son livre mal charpenté est plutôt pamphlet qu'analyse objective, encore qu'il dénonce opportunément la vénalité de la justice indigène marocaine, aussi bien que le sans-gêne anglais en pays chérifien. Quant à son *Aventure Syrienne,* simple compte-rendu d'une intervention parlementaire, nous n'en parlerons pas ici, nous réservant de dire tout le bien que nous pensons d'une autre étude serrée et magistrale de M. Robert de Beauplan, intitulée **Où va la Syrie?** (Collection du « Temps Présent »). Que voilà bien un ouvrage savamment ordonné, agressif mais loyal, comme s'il émanait d'un croisé de jadis, montant à l'assaut d'un *kalaât* infidèle. Toute l'histoire contemporaine de notre *mandat sous les cèdres,* comme dit Beauplan, y est impitoyablement disséquée, dépiautée, si j'ose dire. Mais, la gestion de l'Ambassadeur Ponsot y est, à mon avis, un peu trop durement critiquée. Il n'importe! Le bouquin a de l'allure et de l'accent; il contient de justes observations qui valaient d'être faites. Mais en tiendra-t-on compte en haut lieu? Je le souhaite, moi qui suis allé en Syrie et qui ai tant aimé ce pays, ses habitants.

Et maintenant, quelques mots, malheureusement trop courts, sur les ouvrages consacrés à l'Extrême-Orient, principalement à notre grande colonie de l'Indochine. En tête, je citerai **Etapes Asiatiques,** du Gouverneur Général G. Angoulvant, récit de voyage exact, vivant et coloré, qui nous emmène en Indochine, Chine, Mandchourie, Corée et Sibérie. Il faut lire ce volume substantiel et véridique, non pessimiste, mais clairvoyant en matière de malaise indochinois et aussi de casse-tête chinois.

Car il y a encore un malaise indochinois. Trois livres de valeur l'attestent : **Lénine chez Confucius,** de Corlieu-Fieschi, **Viet-Nam,** de Louis Roubaud, qui a bien du talent, et **L'Indochine sous la menace communiste,** de René Vanlande. Il faut les lire aussi, de même que **L'Epopée Jaune,** de Georges Grandjean, consacrée aux exploits des missionnaires et des marins tombés héroïquement en Indochine. Dans tous ces ouvrages, que je regrette de ne pouvoir analyser plus longuement ici, le lecteur est sûr de trouver un exposé sincère et

loyal des faits, en même temps qu'un certain nombre de remèdes sociaux proposés par ces divers écrivains qui, tous trois, sont de *bons Français.*

ROBERT CHAUVELOT.

LES REVUES

Mercure de Flandre : Pierre Loti jugé par Anatole France; un témoignage de M. Gaston Chérau; Loti, mousquetaire. — *La Revue Universelle:* Boylesve à ses derniers jours. — Le *Mail :* un poème de Holderlin. — Mémento.

Le **Mercure de Flandre** honore d'un numéro double (janvier-février) la mémoire de Pierre Loti. Le sultan détrôné Abd-ul-Medjid II et la princesse Durru-Chekvar lui rendent hommage pour tous les Turcs. Les amis de l'écrivain, des confrères, des marins, assemblent là des souvenirs et les expressions d'une admiration unanime pour l'auteur d'une prose sans pareille dans notre littérature. On aurait voulu trouver là quelques lignes au moins de Mme Colette — qui, probablement, n'aura pas été priée de les écrire. C'est dommage; car, le génie panthéiste qui lui souffle les belles phrases dont son œuvre est richissime est de l'espèce ailée du génie que Loti écouta lui dicter ses livres.

On se prend à regretter que M. Claude Farrère ait cru nécessaire d'opposer à son culte pour Pierre Loti cette affirmation qu'il « ne reste rien, strictement rien » de ce qu'a écrit Anatole France. « Nous ne pouvons littéralement plus le lire », déclare encore M. Farrère. Qu'il veuille bien pourtant lire cette page où, mieux que lui-même, mieux que tous, Anatole France avec une exquise modestie, a jugé le merveilleux Loti :

Pierre Loti est le seul écrivain de ce temps qui ait du style, du nombre, des images. Il fait souvent penser à Chateaubriand, mais à un Chateaubriand huguenot. Toutefois, chez le vicomte, la rhétorique est prépondérante. L'effort est visible, souvent la phrase est guindée, sonore et ridicule. Et puis, il y a trop de mythologie. Nous sommes au temps de David. La force de Loti, c'est de ne rien savoir. Il a reçu des dieux un cœur inquiet et des yeux ingénus. Ce rêveur, ce poète, se sublime illettré, n'a feuilleté qu'un livre : le monde, l'Orient. Son vocabulaire est enfantin. Je n'en sais pas de plus pauvre, en ces temps de pauvreté. Et pour-

tant, à l'aide de ces mots humiliés, il compose les phrases les plus lumineuses, les pages les plus éblouissantes.

. . . .

De nous tous, il est le plus sûr de durer

. . . .

« De nous tous », écrivait Anatole France. Il prenait le droit de douter de la durée de *Les dieux ont soif* et de ses magiques souvenirs. Nous savons bien que France partage avec Loti l'immortalité où n'entrent que les très grands.

Nous mettons à part, parmi tant de jugements admiratifs, celui de M. Gaston Chérau. Mieux que la plupart, il exprime et explique ce que nous donnent les livres de Loti et la raison de leur charme si puissant sur nous. « Un cœur inquiet et des yeux ingénus », c'est avec cela qu'il a composé l'œuvre d'un sensitif qui pensa très peu, mais qui vibra de tout son être à toutes les ondes, aux lumières, aux lignes, aux couleurs, au toucher, aux parfums, aux sons. M. Gaston Chérau n'a aperçu Loti qu'une seule fois et il n'a pas osé l'aborder. Pourtant, il en parlait avec tant de ferveur qu'on le supposait des amis de son illustre confrère :

Je crois que je sais plus sur lui que si je l'avais fréquenté. On peut avoir un culte pour l'artiste dont la palette était si fournie; il avait, lui, plus que tout autre, le culte de ce qu'il avait aimé, tous les cultes, à l'exception de celui des laideurs, y compris celui de la noire misère. Il aimait les couleurs et les richesses dans le ciel et sur les murs des palais, les parures des femmes, la beauté sous tous ses aspects, la bigarrure des foules orientales, il aimait tout ce qui embellit nos jours, l'orchestre des arbres et de la mer, et la musique des hommes, les parfums, la douceur et les grands éclats du courage, les brumes qui ouatent les secrets et le radieux soleil qui les dénude. Il aimait la vie, toute la vie et. pour un écrivain qui ne sait pas travailler dans les bibliothèques d'après les livres des autres, c'est l'unique fortune, la seule nécessaire quand on a le don du conteur et du romancier. Mais il a prolongé en lui, pour nous en pénétrer, les belles histoires de son imagination et celles des spectacles qui, passant par son esprit, en sortaient plus séduisants et comme décantés. C'est la vérité de Loti, plus que l'autre digne d'être retenue, si bien que, de loin, la longue théorie de ses paysages, de ses types romanesques, de ses aperçus psychologiques, nous apparait à la façon d'une caravane

en marche vers une fête à laquelle nous sommes conviés, où les haillons s'effacent s'ils ne sont eux-mêmes teints de pourpre, de pastel ou de nerprun...

Loti? On le voit dans les cases de Tahiti ou sous les hauts cocotiers qui panachent au-dessus de l'Ile Enchantée, ou dans les maisons japonaises aux cloisons de papier, ou rêvant dans un petit cimetière turc de Stamboul, ou sur la côte bretonne, ou dans son poste-frontière d'Hendaye; on le voit encore à Rochefort, dans sa retraite qui était le musée de ses lointains voyages.

L'étonnement qu'il nous réservait, c'est de le retrouver là où il repose, dans la maison des Aïeules de Saint-Pierre.

En cet endroit, il est *Pierre Loti* plus que partout ailleurs. C'est que ce grand coureur de route avait dans son cœur un amour immense et fort, qui dominait les autres : l'amour de sa propre enfance, qui comportait celui des êtres délicieux, en grisailles, qui y avaient présidé. En nous le cachant si bien, il entretenait mieux, à l'écart de ses rêves quotidiens, le rêve du berceau; et son berceau était si doux, alourdi de mélancolie, traversé de créatures exquises, estompées, à l'âme délicate et propre des femmes corsetées aux robes sévères, aux vastes palatines d'hiver, des hommes aux redingotes boutonnées, aux cravates roulées sous le col qui maintenaient droit la tête! Moi, qui ne l'y ai jamais vu, je le revois enfant dans la maison que je connais, au perron arrondi, dans la cour du puits, dans le jardin des buis taillés, dans le potager à l'allée bordée de pommiers en cordon, et à la place même où il repose, dans le fouillis de verdure dominé par le palmier qu'il avait planté quelques années avant de disparaître.

Le Loti qu'on pouvait rencontrer sous toutes les latitudes, témoin et acteur de tant de spectacles, qu'on s'imaginait sur le pont de son bâtiment, dans les fêtes, dans les salons, dans l'ombre verte des fourrés tropicaux, on ne se l'était jamais représenté dans la silencieuse *Maison des Aïeules*.

Comme ces ramiers qui lâchent la cime de leur grand arbre, décrivent un cercle triomphal et reviennent, sans un battement d'aile, attirés par une force dont ils ne sont pas maîtres, à la branche d'où ils sont partis, Loti, après sa randonnée terrestre, est rentré au berceau que nous avions oublié, nous qui ne le voyions que dans le faste et l'encens.

M. Marcel Sémézies nous révèle que Pierre Loti fut « mousquetaire » :

Entre 1881 et 1885, Pierre Loti compta sur les contrôles de la Compagnie des Mousquetaires Gris de M. de Baugé. En mon an-

cienne qualité de Premier Lieutenant de la Compagnie, j'ai conservé les contrôles et je copie avec précision les deux lignes concernant Loti : « Julien Viaud (Pierre Loti), Lieutenant de Vaisseau, 141, rue Saint-Pierre, Rochefort-sur-Mer; nom de guerre : Simbad le marin ».

Cette association avait une charte dont voici l'article premier :

« La compagnie organisée militairement ne comprendra que des gens de cœur, dédaigneux des conventions et des usages modernes, d'esprit libre et fier. La devise sera: « Nul ne nous chault. » Et ainsi de suite : le mépris de la politique, de l'argent, le tutoiement, l'hospitalité, la fraternité des armes, le geste chevaleresque en toutes circonstances, étaient de rigueur.

§

M. Jean-Louis Vaudoyer évoque, sous les auspices de l'amitié, la fine figure de René Boylesve, dans **La Revue Universelle** (15 mars). Il nous montre le romancier délirant, près de la mort, tourmenté de ce qu'avait lourdement écrit sur son œuvre Paul Souday. Et ceci est poignant en vérité, d'un tragique balzacien :

Pendant les derniers jours de son existence terrestre, on condamna la porte de la chambre où Boylesve ne luttait déjà plus pour continuer de vivre. Mais, parfois, dans son délire, Boylesve recevait imaginairement quelque personnage avec lequel il tenait des conversations fébriles, passionnées. De quoi parlait-il? De la vie des livres, c'est-à-dire de sa vie. Boylesve eut l'un de ces entretiens supposés avec un critique auquel il avait généreusement pardonné des attaques que les amis de Boylesve, eux, ne sauraient absoudre. L'entretien, sur le ton contradictoire, se prolongea assez pour que Mme Boylesve s'en alarmât. Voyant que Boylesve s'épuisait, et ne pouvant lui révéler qu'il s'adressait, non à un être réel, mais à un fantasme, Mme Boylesve entra courageusement dans l'illusion d'un esprit halluciné qui ne départageait plus ce qui est de ce qui n'est pas. Elle feignit de croire que Paul Souday était réellement dans la chambre. Ayant l'air de s'adresser à lui, elle le persuada de terminer sa visite. Pour donner une vraisemblance persuasive à son mensonge, Mme Boylesve accompagna jusqu'à la porte une ombre qui, à cette époque, était encore l'ombre d'un vivant.

Dans le Bois Sacré où nos rêveries fidèles vont parfois chercher nos amis perdus, nous donnons à Boylesve d'autres interlocuteurs, d'autres compagnons d'éternité. Il a su les choisir et les reconnaître, dans les régions du pays élyséen où les plus beaux arbres s'élèvent, et dont ceux qu'il aima ici-bas et qu'il vit disparaître n'étaient qu'une préfiguration presque grossière. Sous ces frondaisons idéales, Boylesve est devenu l'ami de son cher Watteau, l'ami de Joubert, l'ami de Heine; l'ami de tous ceux dont le cœur, comme le sien, fut « toujours insatisfait, toujours triste, toujours inquiet »... Dans leur patrie nouvelle, ces cœurs consentent-ils à admettre que le bonheur puisse à jamais être une permanence de quiétude, de joie et de satisfaction?...

§

Le Mail a constitué son numéro d'hiver aux « Héros Romantiques ». M. Alain Serdac donne là un excellent article sur « Arthur Gordon Pym ». M. Roger Ayraul a traduit des poèmes de l'infortuné Holderlin, qui sont d'un charme pénétrant. Nous avons plus particulièrement aimé celui-ci :

Quand j'étais un enfant,
Un Dieu maintes fois me sauva
Des cris et de la férule des hommes.

Alors, bien en sûreté, je jouais
Avec les fleurs du bosquet,
Et les brises du ciel
Jouaient avec moi.

Et, de même que tu réjouis
Le cœur des plantes,
Quand elles étendent vers toi
Leurs tendres bras,
Ainsi tu as réjoui mon cœur,
Helios, ô mon père, et, comme Endymion,
Je fus ton bien-aimé,
Lune sainte.

O vous tous
Dieux amis et fidèles,
Si vous saviez
Combien vous a chéris mon âme!
Certes, je ne vous appelais pas encore en ce temps-là
Par vos noms, et vous non plus

Vous ne me nommiez pas, ainsi que se nomment entre eux les
— Comme s'ils se connaissaient ! [hommes,

Mais je vous connaissais mieux
Que jamais je n'ai connu les hommes;
Je comprenais le silence de l'éther
Et jamais je ne compris le verbe humain.

L'harmonieux bruissement du bois
Fut mon maître,
Et j'appris à aimer
Parmi les fleurs.
Dans les bras des Dieux, j'ai grandi.

Mémento. — *Les Humbles* (février) : « Le poème du poète », par M. Henri Vandeputte.

Le Génie français (mars) : Poèmes de MM. Emile Vitta, J. Rameau, J. Mélon. — « Cécile Sauvage », par Mme M.-L. Lédé.

Etudes (5 mars) : « L'insecte et l'homme et Maurice Maeterlinck », par M. V. Poucel. — « M. Daly, homme sensible », par M. Fl. Helme.

L'Esprit français (10 mars) : « La politique de Mistral », par M. Jean Ajalbert. — Poèmes de M. Marcel Millet. — Sonnets sur la Provence, de M. Paul Priest. — « Introduction à la vie ardente », par M. Jean Royère.

Latinité (mars) : M. J. Reynaud : « Le chemin de saint Jacques ». — « De la fontaine », par M. J. V. de Laprade. — « La disgrâce des parasites », par M. J. Rivain.

Revue hebdomadaire (14 mars) : « Lettres » de Katherine Mansfield. — M. Max Hermant : « Psychologie de l'Allemagne industrielle ».

La Revue de Paris (15 mars) : « Ce que j'ai vu aux Etats-Unis », par le R. P. Gillet. — « Agnès Sorel », par M. Pierre Champion .— « La polyomyélite », par M. Auguste Petit.

Revue des Deux Mondes (15 mars) : « Les yeux clos », par M. René Roy, étude d'un aveugle de guerre sur la rééducation des aveugles.

Les Primaires (mars) : un généreux, bon et juste article de MM. J. Gaument et C. Cé sur « Gabriel Maurière » et, de celui-ci, un conte remarquable : « Le pâtre ».

Le Correspondant (10 mars) : M. J. Monval : « Verlaine et Coppée ». — « Le drame de Dankori », par le prince Sixte de Bourbon.

Le Crapouillot (mars) : « Voyage à Paris », par MM. Galtier-Boissière et C. Blanchard.

Notre Temps (15 mars) : « La question de l'Inde et le problème de la paix », par le Pandit H. N. Kunzru.

Nouvel Age (mars) : « La tragédie de Mark Twain », par M. N. Sinclair. — « Feux follets », nouvelle de M. Louis Guilloux. — « La chanson populaire mexicaine », par M. G. Pillement. — « Mon père », par Mme Judith Cladel. — Et six bois très beaux de Daumier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée de sculpture comparée du Trocadéro : inauguration d'une salle de l'art des Croisades; bas-reliefs de l'ancien jubé du Bourget. — Exposition de « Paris et la Révolution » au Musée Carnavalet. — Exposition de la Société des Peintres-Graveurs français et rétrospective Hervier à la Bibliothèque Nationale. — La prochaine exposition, au Musée de l'Orangerie, des chefs-d'œuvre des musées de province. — Mémento.

Le **Musée de sculpture comparée du Trocadéro** a convié la presse le 17 mars à l'inauguration d'une nouvelle salle destinée à la fois à des expositions et à la vente des moulages et où l'on avait réuni, comme première exposition, des souvenirs des Croisades, résultat des fructueuses missions entreprises en 1928 et en 1929 en Palestine et en Transjordanie par MM. Paul Deschamps, F. Anus et le capitaine F. Lamblin, sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Au milieu de la salle étaient placées deux maquettes à très grande échelle (destinées à figurer dans la section rétrospective et dans le pavillon de la Syrie à l'Exposition coloniale de Vincennes) de deux des principaux châteaux des Croisés en Terre Sainte : le Krak des Chevaliers, forteresse colossale des XIIe et XIIIe siècles située au sommet d'une haute montagne et sur laquelle M. Paul Deschamps, qui l'a étudiée dans tous ses détails, a fait à deux reprises, à la Sorbonne et au Musée Guimet, des conférences illustrées de magnifiques projections et a publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1) une étude des plus remarquables. Avec sa double enceinte, ses ouvrages de défense, ses talus hauts de plus de vingt mètres où viennent s'enchâsser de puissantes tours rondes, cet édifice, un des plus caractéristiques de l'architecture militaire du Moyen Age, et qui a l'avantage d'être admirablement conservé, est d'une impressionnante majesté. Le second château, celui de Saone,

(1) N° de janvier 1929.

dans la principauté d'Antioche, construit peu après la première Croisade, vers 1110, est la plus vaste forteresse (son enceinte occupe une superficie de plus de cinq hectares) que les Croisés aient construite en Terre Sainte. A peu près intacte, elle aussi, elle est non moins imposante que la précédente, avec l'énorme donjon carré qui la flanque. Ces reconstitutions, exécutées par le sculpteur C. Garnier d'après les plans de M. F. Anus qu'on pouvait étudier sur les murs de la salle, étaient complétées par des vues de la région, dues au pinceau de M. Marcel Prudhomme, et par de magnifiques photographies.

L'art d'Occident, et spécialement l'art français, florissait alors en Orient, non seulement dans ces forteresses, mais encore dans les palais somptueux construits non loin de la côte et où l'art oriental et l'art latin se mêlaient de façon harmonieuse, puis dans vingt cathédrales et de nombreuses églises où l'art roman et l'art gothique d'Ile-de-France, de Bourgogne et de Provence, ainsi que l'a démontré le regretté Camille Enlart, se retrouvaient transplantés par nos architectes et nos sculpteurs, notamment dans la cathédrale de Tortose, but d'un pèlerinage célèbre, et encore presque intacte; d'une particulière élégance, elle possède des chapiteaux exquis. Comme spécimens de cet art à la fois riche et délicat, le Musée du Trocadéro expose des moulages rapportés de Palestine par M. Paul Deschamps, de plusieurs chapiteaux à scènes évangéliques se déroulant sous des dais très fouillés, et un morceau inachevé d'un caractère extraordinaire : deux têtes de Prophètes à longue barbe taillées dans un même bloc et exécutées vers 1185 par un sculpteur venu probablement de Bourgogne (2).

Il ne faut pas quitter ce beau musée, trop peu fréquenté des Parisiens quoiqu'il constitue la plus merveilleuse anthologie de la sculpture française depuis l'époque gallo-romaine jusqu'aux temps modernes, ainsi que des principaux chefs-d'œuvre de la sculpture étrangère, sans jeter un coup d'œil sur les nombreuses œuvres dont il s'est enrichi depuis quel-

(2) M. Paul Deschamps vient de consacrer à toutes ces sculptures une importante et savante étude dans le dernier numéro (1930) des *Monuments et Mémoires* (« Monuments Piot ») publiés par l'Académie des Inscriptions.

ques années et qu'il serait trop long d'énumérer. Attirons seulement l'attention sur des bas-reliefs du XIIIe siècle, de la plus rare qualité et dont l'art calme et serein s'apparente à celui de nos plus belles cathédrales d'alors, provenant du jubé, détruit en 1830, de l'église du Bourget (Savoie) et représentant divers épisodes de la vie de la Vierge et du Christ : Annonciation, Annonce aux Bergers, Adoration des Mages, Entrée de Jésus à Jérusalem (thème peu fréquent dans l'iconographie du Moyen Age), Descente de Croix (dont la beauté émouvante touche au sublime), les Saintes Femmes au Tombeau, les Apparitions du Christ, l'Incrédulité de saint Thomas, l'Ascension et la Pentecôte (3).

§

L'exposition « Paris et la Révolution », que le **Musée Carnavalet** vient de nous offrir (4) est la suite logique de celle qui, en 1928 et 1929, avaient ressuscité devant nos yeux la vie parisienne au XVIIIe siècle. Organisée et présentée, comme toujours, avec une intelligence et un goût parfaits par M. Jean Robiquet et ses adjoints, MM. François Boucher et Terrier, elle ne prétend nullement à nous redonner le tableau historique de cette tragique époque — admirablement réalisé il y a deux ans par la grande exposition de la Bibliothèque Nationale — mais simplement, en annexe de la riche collection bien connue réunie dans les salles permanentes du musée (au seuil desquelles on a placé deux bustes coloriés de Lepeletier de Saint-Fargeau et de Marat qui ornèrent des salles de clubs révolutionnaires), évoquer, par un choix judicieux d'effigies peintes ou sculptées, de scènes dessinées ou gravées, de souvenirs, d'autographes et de bibelots, dont plusieurs empruntés à des collections particulières et, par suite, peu connus, les principaux acteurs et les épisodes caractéristiques de ce drame formidable.

(3) Trois de ces bas-reliefs sont reproduits dans le nº de la revue *Beaux-Arts* du 1er décembre 1928, accompagnant un très intéressant article de M. J. Roussel, directeur du musée.

(4) Ouverte du 19 mars au 2 mai. On y entendra des conférences de MM. Henry Bidou, Albert-Emile Sorel, Louis Madelin, Maurice Garçon, Edouard Herriot, Paul Reboux, Ch. Oulmont et Louis Barthou, qui ont eu ou auront lieu les 30 mars, 13, 17, 20, 22, 27 et 30 avril, et 4 mai, à 5 h. 30.

Voici d'abord parmi les portraits (nous ne citons que les plus marquants et nous le faisons à peu près dans l'ordre où on les rencontre) ceux des membres de la famille royale : *Marie-Antoinette et ses enfants,* par Mme Vigée-Lebrun; le petit *Louis XVII,* pastel exécuté au Temple par Ducreux; *Madame Royale,* par Kucharsky; *Louis XVI,* peinture de Duplessis; son fidèle serviteur au Temple, *Cléry,* peint par Danloux, auteur également d'une *Madame Elisabeth avec le Dauphin; Marie-Antoinette,* en blancs atours dans le magnifique pastel de Kucharsky, puis en sévère costume de prisonnière dans une petite toile du même placée près d'une vitrine où sont réunis divers souvenirs de la détention au Temple, parmi lesquels la précieuse relique appartenant à la Bibliothèque de Châlons-sur-Marne : le livre de prières de la reine à la première page duquel celle-ci traça, avant de partir pour l'échafaud, quelques lignes d'adieu à ses enfants (là se trouve aussi un joli portrait en miniature de Fersen, et une seconde vitrine ainsi qu'un reliquaire en forme de sarcophage renferment d'autres souvenirs : souliers en satin de Marie-Antoinette au Temple, gant du petit Dauphin qu'elle portait continuellement sur elle, etc.); non loin, un portrait de la *Princesse de Lamballe,* par Duplessis. Et voici le clan des révolutionnaires : *Mirabeau,* par Boze; *Bailly,* maire de Paris, par Duplessis; un joli portrait par Boze de *Robespierre adolescent,* visage fin et éveillé, mais un peu inquiétant par sa mine rusée, puis un autre exécuté vers 1786 par Mme Labille-Guiard; à côté, peinte par David, la belle tête, douce et rêveuse, d'un jeune homme qu'on ne s'imaginerait guère être celle du féroce *Saint-Just,* l'« ange exterminateur », portraituré plus loin par Greuze; un *Boissy d'Anglas* attribué à David, de même qu'un *Barère à la tribune* (que M. Prosper Dorbec pense être plus probablement du peintre Laneuville, auteur du beau portrait voisin du ministre de l'Intérieur *Paré*); *Fabre d'Eglantine,* par Greuze; *Couthon,* par Gamelin; de David, un *Bailly,* étude pour le *Serment du Jeu de Paume,* un grand portrait en pied de *Mme Tallien* et un admirable *Sieyès;* de Suvée, un portrait d'*André Chénier* peint la veille de son exécution (un admirable dessin d'Hubert Robert, placé dans la vitrine au-dessous, montre également le poète dans

sa prison); de Marguerite Gérard, *Mme Tallien et Mme Récamier;* enfin, çà et là, quelques bustes : le *Barnave* de Houdon; *Bailly,* par Deseine; *Marat,* par Martin de Grenoble, etc.

Au moins aussi captivants que ces portraits — qui d'ailleurs ne sont pas tous des chefs-d'œuvre — sont les nombreux tableaux et dessins où divers artistes ont pris soin de noter les événements du jour et qui, par leur accent de vérité, sont de précieux documents d'histoire, tels le dessin préparatoire de David pour son *Serment du Jeu de Paume,* l'esquisse de Prud'hon représentant la *Prise de la Bastille et l'assassinat du gouverneur de Launay*; une petite toile de Louis-Gabriel Moreau, *La Démolition de la Bastille,* qui rivalise avantageusement avec le tableau de même sujet d'Hubert Robert dont nous avons signalé récemment ici l'entrée au musée et qu'on a placé au-dessus; *La Journée des brouettes* (préparatifs de la Fête de la Fédération au Champ-de-Mars), aquarelle par Béricourt; *Le Retour de Varennes,* dessin aquarellé par L.-Jacques Bertaux (on verra ailleurs le nécessaire de voyage commandé par la reine en vue de cette évasion); le saisissant dessin, appartenant au Louvre, du baron Gérard où l'on voit, le *10 août 1792,* la famille royale, entassée dans une loge grillée, assistant sous les menaces à la séance de l'assemblée; deux autres dessins, non moins vivants, de Boilly : *Le Triomphe de Marat* et *L'Arrestation de Charlotte Corday*; de Duplessis-Bertaux, *L'Assassinat du député Ferraud à la Convention,* et *Robespierre blessé à l'Hôtel-de-Ville*; de Girardet, *Fouquier-Tinville jugé par le tribunal révolutionnaire;* un dessin exécuté d'après nature par un officier chargé de la garde de la famille royale, représentant le premier repas de celle-ci au Temple; les nombreux dessins de Prieur en vue de ses *Tableaux de la Révolution*; *Le 18 Brumaire,* par J.-H. Sablet; puis, la précieuse série des tableaux d'Hubert Robert, appartenant à Versailles et au Musée Carnavalet, où l'artiste a retracé avec un scrupuleux souci d'exactitude les événements dont il avait été témoin: *La Démolition de la Bastille* déjà citée, *La Fête de la Fédération en 1790, La Messe de la famille royale aux Tuileries le 9 août 1792, La Violation des caveaux royaux à Saint-Denis en octobre 1793,* deux vues (appartenant au Musée de Dublin et à Carnavalet) du *Cénotaphe élevé aux Tuileries en l'honneur*

de Jean-Jacques Rousseau (*octobre 1794*), etc., enfin les notations prises pendant sa détention à Saint-Lazare : l'intérieur de la prison, la récréation des prisonniers jouant au ballon, leur ravitaillement, etc., et un grand paysage peint pendant son incarcération. Il faut signaler également deux grandes et belles gouaches de Mongin : vues des Tuileries en 1799, et, à côté, une peinture pleine de fines qualités de F.-F.-C. Bourgeois : *Vue du quai de Passy en 1790.* On nous montre également des projets de médailles commémoratives, et, dans une petite galerie qui fait suite aux dix salles que nous venons de parcourir, une série de curieuses gravures en couleurs, pour la plupart satiriques.

A cette riche moisson iconographique se mêlent de nombreux autographes et quantité de souvenirs, dont quelques-uns singulièrement émouvants, comme les cheveux que la princesse de Monaco, usant d'un stratagème dont on lira le détail dans deux lettres adressées par ele à Fouquier-Tinville, se coupa elle-même, la veille de son exécution, pour les envoyer à ses enfants; divers souvenirs de Camille et Lucile Desmoulins; le gilet de soie broché de Marat et celui en velours, brodé d'emblèmes, de Robespierre; le portefeuille de Fabre d'Eglantine; dans la même vitrine, le manuscrit de la plaidoirie de de Sèze (dont le portrait se trouve dans la même salle) pour Louis XVI; des pendules décadaires et autres nombreux objets d'ameublement de l'époque; enfin, dans une salle, où une vitrine renferme une carabine et des pistolets ayant appartenu à Barras, une reconstitution d'une chambre de révolutionnaire, avec son lit orné de piques sculptées et surmonté d'un bonnet phrygien dans un cadre, tandis que sur une étagère trône — charmant bibelot — une réduction de Sainte Guillotine.

§

Il faut signaler, en terminant, l'exposition annuelle (qui a eu lieu du 7 au 13 mars) à la **Bibliothèque Nationale** de la Société des peintres-graveurs français. En dehors des productions récentes de ses membres, depuis longtemps classés dans l'estime des amateurs : les Besnard, les Béjot, les Beltrand, les Beurdeley, les Chahine, les Paul-Emile Colin,

les Jeanniot, les Leheutre, les Pierre-Louis Moreau, etc., elle offrait l'intérêt particulier de réunir un choix très précieux d'eaux-fortes, lithographies, dessins et aquarelles du « grand petit maître » (suivant l'expression de Roger Marx) si méconnu et accablé de déboires de son vivant et encore trop peu connu, malgré les éloges de Théophile Gautier et de Burty et les belles études que lui consacrèrent Roger Marx et M. Raymond Bouyer (5) : Adolphe Hervier. Ce choix permettait d'apprécier pleinement son talent empreint, suivant le mot de Goncourt, de « savante rusticité », ses qualités de réalisme expressif, d'observation attentive, d'exécution raffinée et spirituelle sous une apparence d'abandon. Cette remise en honneur avait été préparée par le graveur Eugène Béjot; hélas! celui-ci était emporté subitement le 28 février, huit jours avant l'ouverture de cette exposition qu'il n'eut pas la joie de voir terminée. Cette initiative restera attachée à sa mémoire comme un de ses meilleurs titres, avec ses pittoresques eaux-fortes parisiennes, à vivre dans le souvenir des amoureux d'art.

§

Nous recevons de la direction des Musées nationaux l'annonce d'une première exposition, qui aura lieu au **Musée de l'Orangerie,** du 17 avril au 17 mai, des chefs-d'œuvre des XVIIe et XVIIIe siècles français appartenant à des musées de province. Nous la signalons dès maintenant à nos lecteurs.

MÉMENTO. — Nous sommes heureux de recommander à tous ceux qui s'occupent d'histoire de l'art deux excellents ouvrages d'un de nos meilleurs érudits, M. Louis Réau. L'un, publié par la Société de l'histoire de l'art français (Paris, Armand Colin, in-8, 154 p., avec 6 planches hors-texte en héliotypie) est le *Catalogue de l'art français dans les musées russes*. Personne mieux que M. Réau, qui fut avant la guerre directeur de l'Institut français de Saint-Pétersbourg, n'était mieux préparé à dresser cet inventaire. Il l'a fait précéder d'une intéressante préface retraçant l'historique des musées de Saint-Pétersbourg et de Moscou avec l'indication des transformations qu'ils ont subies depuis la révolution bolcheviste. La Russie est probablement, de tous les pays étrangers, celui qui est le plus riche en œuvres d'art françaises : « Grâce aux acquisi-

(5) Voir l'article de ce dernier dans la *Gazette des Beaux-Arts* de juillet 1896.

tions de Catherine II dont Diderot s'évertua à satisfaire la « gloutonnerie » de collectionneuse en raflant pour son compte sur le marché de Paris tout ce qui passait en vente, notamment l'admirable collection de Crozat, l'Ermitage », avec ses 429 toiles et 87 sculptures françaises, dues aux plus grands artistes des XVII[e], XVIII[e] et XIX[e] siècles, plusieurs comme Boucher, Greuze, Le Brun, Poussin, Hubert Robert, Carle Vanloo, Watteau, Falconet et Houdon avec de nombreuses œuvres, « n'est pas loin de rivaliser avec le Louvre » et lui est même supérieur en ce qui concerne certaines catégories. Moscou, de son côté, depuis la confiscation de la célèbre galerie des princes Iousoupov, ne le cède guère à la capitale de la Néva, et son Musée d'art occidental moderne surpasse en peintures françaises impressionnistes et post-impressionnistes (463) nos propres musées du Louvre et du Luxembourg. On voit donc l'intérêt du catalogue dressé par M. Réau. Celui-ci l'a établi avec l'érudition la plus complète et la plus scrupuleuse, donnant pour chaque œuvre toutes les indications désirables : dimensions, histoire, références bibliographiques, etc. Et il donne en appendice la liste des œuvres d'art françaises qui ont fait l'objet d'une première vente, en 1928, par l'Union des Soviets, et auxquelles d'autres, comme nous l'avons relaté ici même, se sont ajoutées depuis à deux reprises, et vont s'ajouter encore (à l'instant nous parvient le catalogue d'une nouvelle vente, qui aura lieu à Leipzig, les 27 et 28 avril, de plus de 800 estampes de Schongauer, Dürer, Rembrandt et autres maîtres, tirées des cartons de l'Ermitage). Six belles planches d'après Hubert Robert, Watteau, Boilly, F.-H. Drouais, Michel Vanloo, Falconet et Houdon illustrent ce catalogue si précieux.

Un autre ouvrage non moins utile vient d'être publié par cet auteur : un *Dictionnaire illustré d'art et d'archéologie* (Paris, Larousse, in-8, VI et 488 p. à 2 col., avec 656 fig. et 16 planches hors-texte en héliogravure; 40 fr.) qui rendra les plus grands services aux travailleurs. Il leur apporte, en effet, un lexique de tous les termes employés en art et en archéologie, dans l'histoire de toutes les époques, depuis la préhistoire, et de toutes les écoles. Chaque mot est l'objet d'une définition claire complétée la plupart du temps par une figure, et d'une explication historique (6), suivies

(6) L'une de ces notices, *Sirène*, demanderait à être au moins complétée. Les Sirènes dont les chants mélodieux attiraient perfidement les navigateurs sur les récifs, ne sont pas comme on le croit communément et comme les artistes les représentent d'ordinaire, les êtres fabuleux mi-femmes mi-poissons (*desinit in piscem mulier formosa superne*, disait Horace) qui figurent dans les Bestiaires du Moyen Age et qu'il faudrait appeler en réalité Néréides; les Sirènes antiques, comme le montrent diverses sculptures grecques, étaient des oiseaux à tête de femme, et leur élément était l'air et non l'eau : lire sur ce sujet la charmante brochure *Sirènes*, du regretté

d'une traduction du vocable dans les principales langues étrangères (7). Enfin, de belles planches en héliogravure (qu'on souhaiterait seulement de voir placées moins au hasard et près des pages auxquelles elles se rapportent) représentent des monuments célèbres, un spécimen de vase antique, des exemples des divers procédés de gravure, etc. L'ouvrage est complété par la nomenclature des dictionnaires généraux ou répertoires particuliers que le lecteur désireux de renseignements plus détaillés pourrait consulter.

Enfin, dans une nouvelle collection, dirigée par M. I.-L. Blanchot, intitulée « Collection des Collectionneurs » et très élégamment présentée, a paru récemment un ouvrage de vulgarisation : *La Céramique ancienne*, par M. J. Renouard, bibliothécaire de la Manufacture de Sèvres (Paris, Les Editions pittoresques; in-8, 16 p. avec 41 planches hors-texte) où l'on trouvera exposé avec agrément, par un auteur qualifié, l'essentiel de ce qu'il faut savoir en matière de céramique (la porcelaine mise à part) : les termes techniques, les noms des fabricants et des artistes des grands centres de production français : Nevers, Rouen, Marseille, Moustiers, Strasbourg, avec leurs différentes marques et celles des fabriques italiennes : Faenza, Caffagiolo, Gubbio, Deruta, puis, présentés sous la forme d'un entretien familier, l'exposé des procédés techniques et l'histoire de la céramique en Egypte, au Pérou, en Grèce, en Perse, en Espagne, en Italie, en France et en Hollande. 40 jolies planches en héliotypie et une en couleurs reproduisent des pièces caractéristiques créées dans ces divers pays, et l'ouvrage, ici encore, est complété par une utile bibliographie.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Chanoine Ch. Urseau : *La Cathédrale d'Angers*, Laurens. — L.-M. Pousscreau : *Histoire de Decize*, Editions de la « Revue du Centre », 175, boulevard Malesherbes, Paris.

La cathédrale d'Angers n'est pas un édifice de premier ordre comme celles de Reims, Chartres, Amiens, etc., mais c'est une construction intéressante et curieuse, qui mérite de retenir l'attention. Dédiée à la Vierge et à saint Maurice, c'est une église plusieurs fois reconstruite, dont les origines remontent

Henri Lechat, publiée en 1929 par les Musées de Lyon. — Il faudra également corriger dans une seconde édition, au mot *Crèche*, le lapsus qui a fait placer à Nazareth au lieu de Bethléem la crèche de l'Enfant Jésus.

(7) Déjà, il y a trois ans, M. Réau avait publié chez l'éditeur Laurens un *Lexique polyglotte des termes d'art et d'archéologie* qui donne de façon plus complète ces traductions.

au VIIe siècle. Charlemagne et ses successeurs lui octroyèrent de nombreux droits et privilèges. Au cours des fouilles exécutées en 1902, sous la direction de M. de Farcy, on a retrouvé la base de murs et des substructions de l'église primitive.

Au XIe siècle, l'évêque Hubert de Vendôme entreprit de la rebâtir. L'édifice de cette époque ne fut pas voûté, mais seulement recouvert d'un lambris ou d'une simple charpente (1025).

Un incendie, en 1032, détruisit en grande partie la nouvelle église, dont la reconstruction, entreprise en 1081, fut terminée en 1096.

La cathédrale actuelle date surtout de l'évêque Ulger qui mourut en 1148, et dont le sarcophage, posé sur un soubassement, au fond d'une arcade de la seconde travée, du côté de l'épître, est encastré dans la muraille, de façon à être visible à la fois du côté de la nef et du côté du cloître extérieur.

Le nouveau sanctuaire fut voûté, comme l'était déjà la basilique de Saint-Denis, vers 1153.

Le transept et le chœur de Saint-Maurice furent élevés par les évêques Raoul et Guillaume de Beaumont, de 1190 à 1274.

Deux flèches et une tour octogonale surmontée d'une coupole et d'un lanternon remplacèrent les flèches primitives et un clocher en bois qui auraient été incendiés.

Au cours du temps, divers travaux et de nombreuses mutilations déshonorèrent l'église, et notamment sa façade.

En 1789, le chapitre, sur l'invitation de l'évêque Michel Couet Vivier de Lorry, envoya à la Monnaie une grande partie de l'argenterie de l'église; en 1791, ce furent, de même, dix-huit reliquaires d'argent ou de vermeil, douze calices, douze croix (dont une datant du XIIe siècle), onze statues, quatre châsses, deux bustes et d'autres objets de plus grande valeur qui furent envoyés à la fonderie.

L'église, elle-même, devint bientôt un temple de la Raison ou de l'Etre Suprême, un temple décadaire, et en 1802 fut enfin rendue au culte catholique. Différents projets d'agrandissements et d'« embellissements » furent aussi établis, mais on eut le bon sens d'y renoncer.

Des travaux de réparation furent encore entrepris de 1872

à 1913, intéressant surtout les deux flèches incendiées par la foudre en 1831, ainsi que diverses parties du monument.

En même temps ,d'autres travaux, relatifs aux approches de l'édifice, furent exécutés, et heureusement conduits à bonne fin, permettant de dégager la cathédrale et d'en remettre en valeur la façade.

Le portail, malheureusement trop remanié, conserve toutefois un grand charme.

La façade de Saint-Maurice a été très critiquée, peut-être à juste titre, mais le monument garde toujours de l'intérêt.

On signale, à l'intérieur, de beaux vitraux des XIIe et XIIIe, XV et XVIe siècles, des boiseries du XVIIIe siècle; quelques tombeaux et monuments funéraires, etc.

La cathédrale d'Angers est, en somme, un édifice qui mérite d'être étudié longuement. Le volume que lui consacre le chanoine Ch. Urseau a de l'intérêt et sera d'un utile secours aux visiteurs de la vieille capitale angevine.

§

M. L.-M. Poussereau publie une remarquable conférence sur l'Histoire de Decize, intéressante localité du département de la Nièvre.

La ville de Decize est bâtie sur une île de la Loire, « sur un rocher élevé, dont un des flancs est taillé à pic et le sommet couronné des ruines d'un ancien château »; ses faubourgs s'étendent sur la rive droite du fleuve.

Les origines de Decize remontent à l'époque gauloise.

Au pied du château s'élève la première église du lieu, bâtie sur une crypte, près de laquelle on a rencontré des vestiges nombreux d'un temple romain.

Cette église offre des parties de construction de styles très divers; la porte latérale est byzantine, le chœur est roman, et la façade, construite en 1583, est gothique.

L'archiprêtré de Decize se composait de vingt-deux paroisses et de nombreux prieurés et couvents.

Près du pont d'Aron, dans la paroisse de Saint-Privé, se trouvait la chapelle de Saint-Thibault qui appartint aux Templiers et fut affectée, pour les besoins du culte, à une mala-

drerie qui dura jusqu'en 1620. D'autres églises et chapelles s'élevaient encore dans la ville et les faubourgs de Decize.

M. L.-M. Poussereau donne de nombreuses indications historiques sur l'endroit, d'après les documents.

La conférence de M. Poussereau est pleine de faits; on voit qu'il connaît abondamment l'histoire du lieu sur lequel il a écrit un important ouvrage, maintenant épuisé, et que les difficultés du moment l'empêchent de réimprimer. La conférence publiée résume, en somme, cet ouvrage d'un intérêt surtout documentaire, et qu'il poura, sans doute, compléter dans l'avenir.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Nouvelle altération de texte. — A propos d'une critique.

Nouvelle altération de textes. — Le Dr Morlet qui, à notre demande, avait décidé de ne plus répondre au Dr Chabrol pour couper court à une polémique fastidieuse, se voit encore obligé de nous prier d'insérer la lettre suivante :

Vichy, le 1er avril 1931.

Mon cher Directeur,

Je ne m'abaisserai pas à répondre aux affabulations et aux injures (1). N'est-ce point là monnaie courante d'antiglozéliens en mal d'arguments?

Mais je dois m'élever avec force contre une nouvelle altération que le Dr Chabrol fait subir à mes publications, pour les besoins de sa cause.

Dans le *Mercure* du 15 janvier, j'ai montré qu'il avait maquillé mon texte : 1° en changeant les 0 m. 60 de profondeur d'un mor-

(1) Qu'on me permette seulement de grouper ces dernières afin que les lecteurs du *Mercure* puissent mieux juger de la littérature antiglozélienne : « Mon impulsif contradicteur...; l'état d'égarement dans lequel ma riposte semble l'avoir jeté...; il a perdu tout son sang-froid...; l'incohérence des arguments de mon contradicteur...; une bévue de plus à l'actif du Docteur Morlet...; certain mécanisme mental... d'où le bon sens est absent...; son imagination joue de mauvais tours à sa raison...; son aveuglement est tel..., etc., etc. »

Et le Dr Chabrol proclame : « Je crois être resté en deçà des limites de la simple courtoisie et dans le ton d'une discussion scientifique! » Que serait-ce donc dans le cas contraire?

ceau de creuset (2) en 0 m. 70, 2° en prétendant ensuite que dans tout le champ de Glozel on avait trouvé des poteries de grès à 0 m. 70. Car il lui importait de laisser entendre que les objets de culture glozélienne n'étaient pas situés plus profondément que la poterie de grès dont il a recueilli des fragments semblables hors de Glozel.

Aujourd'hui, pour soutenir sa thèse, il ne recule pas devant un nouveau maquillage.

« Ne se souvient-il plus, argumente le Docteur Chabrol contre moi, d'avoir écrit dans son *1er fascicule* (3) de *Nouv. St. Néolithique* la phrase suivante qui inspira la mienne : « Tous les objets que nous décrivons se trouvent simultanément en tous les points de nos fouilles, aussi bien en surface qu'au fond de la couche archéologique. C'est pour cela que nous avons renoncé à indiquer pour chacun d'eux à combien de mètres il se trouvait de tel autre et sa profondeur exacte. » Et le Dr Chabrol ajoute : « C'est net; *et les creusets se trouvaient parmi les objets décrits.* »

C'est net en effet. Car c'est pour arriver à cette conclusion — qui est son but — que le Dr Chabrol altère doublement la vérité : 1° aucun creuset ni fragment de grès ne se trouve « parmi les objets décrits » dans le fascicule d'où est tirée cette phrase; 2° cette phrase n'est pas dans le 1er, mais dans le 3e fascicule, publié un an après.

Si le Dr Chabrol fait passer ma phrase du 3e au 1er fascicule, c'est qu'en effet je décrivais dans cette première étude indistinctement toutes les trouvailles, superficielles ou profondes, du champ Duranthon, parmi lesquelles se trouvaient des fragments de grès que la suite de nos recherches, corroborées par celles de tous les savants qui ont fouillé à Glozel, nous a montré être toujours plus superficiels, sous la couche végétale (4).

(2) C'est d'ailleurs parce que la terre de remblai de la Fosse Ovale avait été rejetée de ce côté que ce fragment de creuset se trouvait, *à cet endroit*, « à une profondeur de près de 0 m. 60 ».

(3) Le Dr Chabrol ne pourra pas invoquer une faute d'impression, puisqu'il ajoute immédiatement — comme cela est nécessaire d'ailleurs à sa thèse, — que « les creusets se trouvaient parmi les objets décrits », alors qu'il n'y en a aucun de décrit dans le troisième fascicule.

(4) Je mentionne, comme cela doit se faire pour toute trouvaille quelle qu'elle soit, dans le chapitre du *Terrain de Fouilles* du 3e fascicule : « Dans toutes nos fouilles, nous découvrons un grand nombre de débris de poteries de grès semblables à ceux du creuset contenant encore du verre, que nous avons décrits dans notre premier fascicule. » Mais je ne décris dans le troisième fascicule que les objets de culture glozélienne et les tessons de creusets de grès ne figurent pas « parmi les objets décrits ». S'ils y avaient figuré d'ailleurs, le Dr Chabrol n'aurait pas eu à opérer son nouveau maquillage de mes publications.

Que faut-il de plus pour juger un homme et les campagnes qu'il mène?

Aussi voudrais-je terminer par un fait moins attristant, mais également très caractéristique de ses connaissances. « Ah! s'écrie le Dr Chabrol, s'il (Dr Morlet) avait eu à publier quelques-unes des pièces de ma collection, quelles belles théories nouvelles n'aurait-il pas proposées à notre admiration? Ne m'a-t-il pas dit, à propos d'un pied de coupe en verre (5), imité de l'antique et orné de la fleur de lis emblématique classique, trouvé au four des Cadiaux : « Publiez cette pièce et n'attendez pas que d'autres écrivent avant vous que la fleur de lis est un emblème gallo-romain. » C'était à coup sûr du nouveau, comme l'invention du verre par les néolithiques.



Fig. 1. — Fragment de poterie gallo-romaine rouge, portant en relief une fleur de lis stylisée (grandeur naturelle).

Hélas! il ne suffit pas de vouloir faire de l'esprit pour résoudre une question scientifique! Voici, pour toute réponse, le dessin stric-

(5) Le pied de coupe du Dr Chabrol est de toute évidence gallo-romain. En plus des fleurs de lis, il est décoré de têtes de faunes *identiques à celles d'un même pied de verre gallo-romain du musée de Moulins.*

tement fidèle d'une *fleur de lis stylisée* (6), figurée en relief sur un tesson de poterie gallo-romaine rouge, que je tiens à la disposition des savants que cette question intéresserait (fig. 1).

Veuillez agréer, etc.

D[r] MORLET.

§

A propos d'une critique. — A la suite de la publication de la lettre de M. Emile Cartereau, M. A. van Gennep nous écrit :

Paris, 1er avril.

Conformément au désir exprimé par la direction du *Mercure de France*, je renonce à toute rectification et à toute polémique.

A. VAN GENNEP.

INDIANISME

André Philip, *L'Inde moderne*, Alcan, 1930. — Cecil Walsh, *Mœurs criminelles de l'Inde*, trad. M. Gérin, Payot, 1930.

Voici des ouvrages que l'agitation actuelle des pays indiens rend d'intérêt immédiat. Le premier se recommande par la sûreté, par l'impartialité de sa documentation sur tous les rouages de la société hindoue; le second associe à une information de première main la sorte d'attrait que beaucoup de gens trouvent dans les romans policiers.

M. A. Philip, professeur agrégé à la Faculté de Droit de Lyon, s'est renseigné dans l'Inde même. Il a pris du pays, de ses mœurs, de ses institutions, une vision claire et profonde. Il ne manque à ce livre que de marquer la connexion entre le présent et le passé, pour être vraiment explicatif; il excelle en tout cas dans la description et dans la justification des problèmes actuels.

La première partie, consacrée à l'agriculture, rend compte de la misère endémique en ce pays que les fables présentent, par une illusion tenace, comme le plus riche de la terre. L'immense majorité des habitants, en aucune époque, n'a mangé à sa faim, et les disettes n'ont jamais été conjurées de façon définitive. Le plus cruel est que cette pénurie de nourriture

(6) Il est évident que je n'ai jamais parlé en présence du Dr Chabrol, d'« emblème romain », mais de *fleur de stylisée* gallo-romaine. Je me souviens fort bien d'avoir ajouté que la fleur de lis, *non stylisée*, existe dans les décors égéo-crétois.

résulte d'une exploitation éhontée du paysan, qui est pressuré non seulement par le fisc — tant indigène que britannique — mais par propriétaires et usuriers. Ces derniers, qui achètent d'avance les récoltes au prix qu'ils veulent, paient à la place des fermiers leurs impôts et régissent le marché; ils sont, « bien plus que l'Etat, le landlord ou le cultivateur, les véritables propriétaires des produits du sol indien » (44).

Effroyables, les conséquences de la misère : une durée de vie moitié moindre qu'en Europe, une mortalité plutôt en accroissement qu'en régression. Une partie importante des terres arables demeure en jachère, et le rendement des terrains cultivés reste médiocre par l'insuffisance de l'outillage, ainsi que par l'incapacité physique et intellectuelle du paysan.

Prospère jusqu'à l'arrivée des Anglais, l'industrie indienne fut stérilisée par la fameuse Compagnie, puis par l'obstination de l'Angleterre à travailler elle-même les produits indigènes. Ruinée, la classe artisane grossit encore le nombre, déjà pléthorique, des cultivateurs, et le prolétariat rural est allé croissant : phénomène paradoxal à l'époque moderne, et inverse de ce que nous constatons en Occident.

L'industrie, certes, se développe — surtout celle du coton — mais le profit est pour la métropole. Trop souvent les industriels indigènes font gérer leurs entreprises par des Managing Agents, qui ne visent qu'à un intérêt immédiat; en outre la main-d'œuvre coûte cher, non par l'élévation des salaires, mais par la faible productivité de l'ouvrier. Il est instable et mal adapté encore aux usines. Le surpeuplement, le manque d'hygiène, l'excessif travail des femmes et enfants produisent une situation tragique, utile à connaître si l'on veut atteindre les raisons de la protestation gandhiste. Pourtant l'esprit de classe apparaît à peine, alors que l'esprit de caste persiste jusque chez les déracinés. Mais « le mouvement de Gandhi ne peut remporter un succès relatif (restauration du travail complémentaire familial et défense de la petite industrie) que pendant une période transitoire, tant que l'industrie manufacturière indienne ne peut fournir encore toute la consommation nationale, et que l'appel au sentiment patriotique peut décider le consommateur à préférer le khaddar aux produits étrangers, malgré son infériorité certaine » (155).

La question politique survient après la question sociale. Jusque vers 1840, l'Angleterre, pour s'opposer à l'évolution de l'Inde vers le capitalisme, s'efforce de briser la bourgeoisie naissante et de maintenir la féodalité. Après cette date, quand le libéralisme l'eut emporté dans la métropole, c'est sur les classes moyennes, sur les intellectuels, que les Anglais visent à s'appuyer. Mais les intellectuels prennent la tête du mouvement d'émancipation. Impossible de lire sans un intérêt passionné ce livre exempt de passion, mais lucide et précis; on y trouvera, en des questions sur lesquelles d'ordinaire la presse nous renseigne seule, une objectivité de bon aloi.

Les **Mœurs criminelles de l'Inde** ont aussi pour auteur un magistrat, mais anglais. Celui-ci a le mérite de l'humanité. Il reconnaît que l'ignorance, le tempérament « ingouvernable » et l'étroitesse religieuse de l'Hindou interdisent souvent que l'on regarde comme des criminels, au sens courant du mot, violateurs de la loi et perturbateurs de la paix. Le livre se compose de plusieurs cas judiciaires ou policiers typiques, suscités par ces trois sources de crimes que discerne un proverbe persan : la terre, la femme et l'or. Forfaits d'une noirceur et d'un sadisme insoupçonnés. On lira d'un œil particulièrement intéressé les détails du chapitre 6 sur les temples et du chapitre 7 sur le sacrifice humain. On retiendra la remarque faite p. 156, sur « l'absence à peu près complète de la force morale d'impulsion connue sous le nom d'opinion publique ».

P. MASSON-OURSEL.

LITTÉRATURE COMPARÉE

Ernest Seillière : *Le Néoromantisme en Allemagne*, vol. III. — *De la Déesse Nature à la Déesse Vie : Naturalisme et Vitalisme mystiques (Baeumler, Bachofen; Klages; Prinzhorn; récents écrits de Ziegler*, etc.), Librairie Félix Alcan, Paris. — *La Religion Romantique et ses conquêtes, Un examen de conscience*, Librairie H. Champion. — *Les Origines de la Morale et de la Politique romantiques*, Renaissance du Livre. — *Schopenhauer*, Librairie Didier. — *Morales et Religions nouvelles en Allemagne*, Payot. — *Le Péril Mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines*, Renaissance du Livre. — *Les origines romanesques de la Morale et de la Politique romantiques* (d°). — Mémento.

Inaugurant la présente rubrique en février 1927, je prenais la liberté de constater l'érudite mais provocante médiocrité du *Romantisme* de M. Louis Reynaud. La verdeur d'un article

de M. André Thérive sur deux ouvrages plus récents du professeur de Clermont-Ferrand, la polémique qui en résulta n'ont pas échappé à nos lecteurs. Voici l'occasion de publier l'intéressante lettre que m'adressait M. Vielé-Griffin, le 5 février 1927 :

A propos du livre assez documenté, mais aux conclusions si étranges, que vous avez analysé dans le dernier *Mercure*, je songe à une contre-partie également paradoxale, mais moins absurde.

On pourrait soutenir que c'est dans la poésie anglaise qu'a abouti l'effort poétique de la France. On noterait l'action « dénationalisante » du grand siècle où La Fontaine se trouve isolé et si peu « chez luï ». On verrait dans Racine se cristalliser le roman sentimental; on prouverait, par l'inutile effort de ses imitateurs et le grotesque de nos innombrables « tragédies », que l'originalité de Racine est d'avoir mis la dernière main et comme un point final au « classicisme » français; que, du fait d'une interruption séculaire de la traditon gothique et celtique, le *Romantisme* a dû chercher ses appuis là où il subsistait quelque chose de son passé, c'est-à-dire dans la littérature anglaise; et que ce que ce romantisme peut avoir de compassé et de faux et d'outré lui est imposé par ses « hérédités » classiques, en luttant contre lesquelles il s'est anémié et enfiévré. Il y aurait, dans ce paradoxe, beaucoup de vérité, je crois...

Il est de fait que le romantisme français a trouvé dans la poésie anglaise beaucoup de biens de famille mal identifiés alors et mal reconnus depuis. Il serait instructif d'en établir l'inventaire. Sur ce point comme sur tant d'autres, on découvrirait sans doute la vanité des psychologies dites nationales. L'erreur la plus fréquente de la critique vint d'Allemagne dans le dernier tiers du XIXe siècle et fut de partir de la nation, d'y toujours revenir. Perchés ou penchés sur la frontière, de très bons esprits se font depuis lors et en tous pays une mentalité de douaniers.

Pareille aventure n'arrivera jamais à M. Ernest Seillière. Son œuvre imposante s'est enrichie, depuis six à sept ans, d'une demi-douzaine de volumes consacrés aux penseurs, et aux charlatans, de l'Allemagne contemporaine, tous néo-romantiques aux yeux de l'auteur. (Spengler, Ziegler, Freud et consorts, Keyserling).

Son dernier ouvrage est centré autour de Ludwig Klages,

« philosophe du romantisme intégral ». Il est difficile de caractériser, séparément, isolément l'un quelconque des ouvrages du baron Seillère. Une vaste généralisation lui permet de faire entrer, sous les espèces de l'*impérialisme mystique,* toute sorte de notions dans celle du romantisme qui devient ainsi quasi-universelle. Il n'est guère de classique, de traditionaliste, de positiviste, il n'est point de naturaliste ou de réaliste qui, par l'un ou l'autre côté, ne puisse être dit « romantique » au sens de l'auteur. Son système est tellement vaste, souple, que rien n'y échappe. Les esprits les plus différents s'y trouvent ainsi incorporés. Que cette unité soit parfois achetée un peu cher, on peut le soutenir. Mais on ne peut refuser le respect à ce grand effort, que nourrit et soutient une grande érudition. Même sceptique quant à la légitimité d'une telle réduction à l'identique, le lecteur trouve, en s'y prêtant, l'occasion de faire connaissance avec des hommes et des œuvres qui, nulle part ailleurs, ne lui sont présentés avec une si probe abondance.

Aucune œuvre contemporaine n'a peut-être projeté plus de lumière que la série récente des Néo-Romantiques (en y comprenant les *Pangermanistes d'après-guerre,* et **Morales et Religions Nouvelles**) sur la pensée actuelle de l'Allemagne, ou ce qui en tient lieu. Aucune, sauf les *Tendances actuelles de la Philosophie allemande,* de G. Gurvich (Husserl, Scheler, Lask, Hartmann, Heidegger).

Prenez Klages par exemple. Pour beaucoup de germanisants, à fortiori pour les « amateurs » comme moi, le nom de Klages n'évoquait, outre la « Caractérologie », qu'une philosophie ultra-pessimiste de l'histoire, presque risible à force d'outrance, proposant l'homme préhistorique (dont nous ne savons rien) comme modèle idéal à l'humanité civilisée. Mais M. Ernest Seillière nous montre, dans Klages, outre cette résultante, une foule d'éléments antérieurs. Sur l'extase des *primitifs,* leur somnambulisme mental, sur les restes de l'extase originaire qu'il faut bien reconnaître dans la poésie, la création artistique; sur les pertes de substance qu'inflige à l'humanité son intellectualisation, son durcissement en volontés utilitaires; sur la nature du symbole, pas seulement métaphore, mais participation mystique; sur le mythe, pas

image poétique mais certitude *vécue* et expression du *Devenir;* sur la volonté de puissance de Nietzsche comme instrument de régression et ennemie intime de la vie, il est clair, d'après la copieuse analyse de M. Seillière, que l'écrivain allemand apporta des notions, des vues, mettez des affirmations gratuites, qui se retrouvent un peu partout depuis quelques années. Il ne s'agit pas ici d'en apprécier la solidité. Je n'en prise guère, pour ma part, la soi-disant profondeur et l'arbitraire, et répugne aux attitudes de fakir qu'elles impliquent. Mais si l'on se place au point de vue historique (et puisqu'il faut un mot d'école : comparatiste) le solitaire de Zurich n'est point à négliger. C'est une source d'eaux troubles où beaucoup ont pêché.

Il y a, parmi les romantiques allemands du XVIIIe siècle, que Klages après bien d'autres expulse si allègrement du Romantisme universel, un certain Heinze, fort bien étudié par M. Jolivet que je m'étonne un peu de ne pas voir mieux connu parmi ceux qui font profession de sarcler le romantisme et d'« épurer » la poésie. Me trompé-je? On croit aussi discerner, dans le dernier volume de M. Ernest Seillière, avec ses fréquentes allusions à l'œuvre de Marcel Proust, quelque chose d'analogue au courant de pensée qui inspira le remarquable livre d'Arnaud Dandieu sur l'auteur du *Temps retrouvé.* Le sujet y prêtait.

Après avoir, par les yeux de M. Seillière, suivi le développement de ce Néo-Romantisme qui englobe la pseudo-philosophie et la critique allemandes de notre temps, on ne peut se défendre d'une objection fondamentale et d'une grave crainte. L'objection, ce n'est pas seulement que tous ces « penseurs » se servent de l'intelligence honnie pour répudier l'intelligence elle-même et substituer au culte de la déesse Raison celui d'autres déesses non moins décevantes qu'on appelle Nature ou Vie. Après tout, c'est leur affaire. La nôtre est de discerner d'où vient et où va tout cet effort. Il procède comme tant d'autres d'une trompeuse identification des hommes à l'Homme. Ce n'est point ici le lieu d'en débattre. Néo-Romantiques, Romantiques, Classiques, tous postulent l'unité d'origine humaine et l'unité des courbes de civilisation. Mais quand, avec les biologistes, on assiste à l'évidente divergence des conduites adop-

tées par des êtres pareillement organisés et à la divergence non moins évidente des organisations aboutissant à même conduite, il est bien difficile de souscrire à l'hypothèse identificatrice. On devient pluraliste sans le vouloir. La civilisation comme la vie plonge possiblement par des racines non pas seulement divergentes mais différentes jusqu'au fond des âges à travers la préhistoire. Alors, qu'est-ce que Klages et ses Co-Intégraux appellent un « primitif »? Il est facile d'attribuer à cet être abstrait toutes les im-mentalités qu'on veut. Ici, l'esprit scientifique impose aux antiscientifiques comme aux purs « scientistes » son procédé habituel. Il les fait jouer au jeu de l'identité, si passionnant, si satisfaisant en même temps pour l'amour-propre. Spéculateurs qui gagnent à tout coup!

La crainte grave, c'est que déesse Nature, déesse Vie ne demandent des sacrifices aussi terribles et plus aveugles que jadis déesse Raison. Les divinités chthoniques sortent des gouffres et y ramènent. Celles du « Néo-Romantisme », pour parler comme M. Seillière, ne me disent rien qui vaille avec leur exaltation du primitif et des délires daïmoniques. (Ne dites pas *démoniques,* vous seriez disqualifié.) Au fond de l'hitlérisme il y a beaucoup de Klages. Celui-ci va plus loin sans doute vers le néant. J'accorde que l'anéantissement bouddhique serait donc encore plus destructeur. Mais ils nous la baillent belle, les politiciens de propagande et de pacotille, qui ne veulent voir dans l'hitlérisme qu'une rougeole du genre boulangisme. C'est bel et bien un mouvement quasi-religieux et dionysiaque. Il peut avorter comme force électorale quoiqu'il n'y paraisse guère encore. Comme fanatisme, il subsistera. Peu importe que les nuées d'où il sort soient des nuées, et impénétrables. Des plus noires sort la grêle.

MÉMENTO. — F. Olivero : *Rainer Maria Rilke* (Fratelli Treves, Turin). — Edith Nelker : *Stage Realism in France between Diderot and Antoine* (Bryn Mawr, Pensylvania). — Longworth-Chambrun : *Hamlet de Shakespeare* (Les Grands Evénements littéraires; Société Générale d'Editions). Etude documentée et généreuse, d'un point de vue difficile à maintenir intégralement. — Helly of Wales : *Reconnaissance* (J. Marcireau, Poitiers). — René Taupin : *L'Influence du Symbolisme français sur la Poésie américaine de 1910*

à 1920 (Librairie Champion). Travail à retenir, auquel on reviendra volontiers. — *Revue Germanique :* Janvier-mars 1930, *Histoire de la Littérature suédoise,* I. — Léon Pineau : Janvier-mars 1931, *Histoire de la Littérature suédoise,* II; L. R. Gubert, *Stendhal et Nietszche.* — E. Seillière : *Mme de Staël et la découverte de l'Allemagne.*

Revue d'Allemagne. — Mars 1930 : Clara Viebig : *Esquisse autobiographique.* — Mai : *Hommage à Fritz Von Unruh.* — Août : *Perspectives nouvelles de la Préhistoire,* par Hans Friedrich Blunck. — Septembre : *Philosophie des Dettes de Guerre,* H. Schumacher. — Octobre : Charles Gide : *A propos des Dettes de Guerre.* — Novembre : *La Crise des Assurances sociales,* E. Lauger. — Décembre : *Appel à la raison,* Thomas Mann. — Janvier 1931 : Jean Cassou : *M. Sieburg, Dieu et les Démons.*

Georges Polti : *L'Art d'inventer les personnages* (Editions Montaigne). — A. Lugan : *Le grand Poète-Moine du siècle d'Or espagnol : Luis de Leon* (1528-1591) (Belles-Lettres). — Alfred Wolfenstein : *Rimbaud, Leben, Werk, Briefe* (Internationale Bibliothek, Berlin).

F. Olivero : *An Introduction to Hardy,* Fratelli Bocca, Turin. — Clifford H. Bissell : *Les Conventions du Théâtre Bourgeois contemporain en France* (1887-1914), Presses Universitaires.

André Mazon : *Manuscrits parisiens d'Ivan Tourguénev.*

Revue de Littérature Comparée. Numéro consacré à l'*Amérique Latine,* janvier-mars 1931.

ABEL CHEVALLEY.

LETTRES ANGLAISES

L'importance de la traduction. — Maxime Koessler et Jules Derocquigny : *Les Faux Amis ou les Trahisons du Vocabulaire anglais,* Vuibert. — Félix Boillot : *Le Vrai Ami du Traducteur Anglais-Français et Français-Anglais,* Presses Universitaires. — Mme Camerlynck-Guernier : *Deux Heures d'Anglais,* Kra. — Edward Fraser et John Gibbons : *Soldier and Sailor Words and Phrases,* Routledge. — John Brophy et Eric Partridge : *Songs and Slang of the British Soldier,* Nonesuch Press. — H. T. R. : *Brighter French for Bright Young People* et *The Brighter French Word Book,* Geoffrey Bles.

Je n'ai pas souvenir que, dans sa prodigieuse *Histoire du Monde,* H. G. Wells fixe la date où parut la première traduction. En tout cas, on ne risque rien à présumer que la nécessité de traduire remonte à la Tour de Babel qui vit se produire la confusion des langues. Sans aucun doute, à cette date également remonte le premier contresens, car le premier *tradut-*

tore fut certainement aussi le premier *traditore*, et ses successeurs ont soigneusement entretenu la tradition.

C'est sans doute parce qu'il avait constaté que les livres sacrés n'échappent pas plus que d'autres aux trahisons des traducteurs que Mahomet édicta que le Coran ne serait lu, appris et commenté qu'en arabe. Quiconque donc ne savait pas l'arabe était par le fait un infidèle, bien capable de perpétrer une traduction également infidèle, et pour éviter ce danger, il n'y avait qu'à passer au fil de l'épée tous les peuples qui se servaient d'une autre langue. Quintessence de nationalisme, et application pratique du précepte bien connu : « Qui n'est pas avec nous est contre nous », donc, à mort! Ne lit-on pas encore chaque matin dans la manchette d'une feuille quotidienne cette formule obscure et lapidaire : « Tout ce qui est national est nôtre », attribuée à un prétendu prétendant monarque? D'où il s'ensuit que tout le reste est ennemi et qu'il convient de massacrer quiconque ne peut lire dans le texte original les élucubrations des rédacteurs de cette gazette.

A-t-on jamais supputé le nombre de malheureux qui connurent le bûcher ou la torture pour des exégèses basées sur des erreurs de traduction? Si divinement inspirés qu'ils soient, les textes sacrés n'en sont pas moins rédigés et traduits par des hommes : *errare humanum est*. Les Septante, allègue-t-on, ne sont pas exempts de bévues. N'assure-t-on pas que leur version fameuse fourmille de méprises? Quand, par exemple, ils ignoraient le sens d'un mot hébreu, ils supposaient qu'il s'agissait d'un personnage et ils transcrivaient le prétendu nom propre lettre à lettre, transposant les caractères araméens en caractères cadméens. De cette façon simpliste de résoudre une difficulté de traduction résulte une partie de la patristique, et peut-être Dieu sait combien d'hérésies!

Ces considérations prouvent qu'on ne saurait diminuer ni exagérer *l'importance de la traduction*, non plus que trop insister sur la nécessité d'avoir de bons traducteurs. Mais qu'est-ce qu'un bon traducteur? Prendrons-nous comme modèle l'abbé Prévost, qui commit tant de traductions et n'hésita pas à rendre ce titre : *Love's Last Shift*, par *La Dernière Chemise de l'Amour*, trahissant également là une tournure d'esprit

bien française? Ou bien encore imiterons-nous l'abbé Desfontaines de qui la traduction de Swift est un surprenant exemple de ce que peut être une « belle infidèle »? Plus récemment aussi, ne nous a-t-on pas rendu *You never can tell,* titre d'une pièce de G. B. Shaw, par *On ne peut jamais dire,* ce qui est un exemple de la plus fidèle infidélité?

Que les traducteurs soient fort souvent au-dessous de leur tâche, nul ne le conteste. Comment le pourrait-on? Les preuves s'accumulent à foison, pour la plupart écrasantes. Mais si on les vilipende et s'ils sont à juste titre tenus en piètre estime, sinon en complet mépris, on reconnaît l'utilité, l'importance et la difficulté de la traduction. Pourquoi pas? Ne dit-on pas l'art de la gravure? Même si elle ne reproduit pas les couleurs du tableau original, la gravure peut être exécutée de telle façon qu'elle constitue en soi une œuvre d'art.

Remy de Gourmont a dû exprimer quelque part son opinion de la traduction, mais je n'ai point sous la main ses livres pour la chercher. Toutefois, je me souviens que nous traitâmes ce sujet à maintes reprises au cours de nos fréquents entretiens. Avec sa lucide intelligence et son immense savoir, Gourmont tenait qué la traduction pouvait et devait être un art. Il admettait que les bons traducteurs sont rares, et il en expliquait les raisons. A son avis, le traducteur doit avant tout posséder une connaissance parfaite de sa langue maternelle, et une connaissance aussi étendue et aussi profonde que possible de la langue qu'il se propose de traduire. En outre, autant qu'il l'est de son propre pays, il lui faut être familier avec la littérature, les arts, l'histoire, les institutions et les mœurs de la nation dont il a appris la langue. Bref, le traducteur doit posséder une double culture et un talent réel d'écrivain, auquel s'ajoute une intelligence pénétrante pour démêler le sens parfois malaisé de l'original, discerner les intentions, embrasser la pensée et saisir les idées de son auteur. Or, concluait Gourmont, quiconque possède ces qualités se résignera difficilement à jouer les seconds violons : il trouvera plus d'honneur et de profit à jouer les solos. La traduction fameuse que Mallarmé fit du *Corbeau* d'Egar Poe, et la version parfaite que Vielé-Griffin donna du *Laus Veneris* de Swinburne sont des exemples du résultat auquel peut arriver un

traducteur qualifié, mais n'eût-il pas été dommage que Mallarmé se bornât à ces transpositions poétiques, et ne vaut-il pas mieux que Viélé-Griffin se soit consacré à une œuvre personnelle qui compte parmi les plus beaux monuments poétiques de tous les temps?

Il serait vain de nier que la grande majorité de ceux et de celles qui se livrent inconsidérément à la traduction pèchent par ignorance, présomption ou outrecuidance. Les éditeurs qui publient leurs inacceptables versions se rendent coupables aussi d'ignorance, d'incurie et d'incompétence; en vendant des traductions défectueuses, ils commettent une improbité à l'égard de l'auteur du texte original et du public qu'ils trompent sur la qualité de l'œuvre qu'ils lui offrent.

Pourtant, s'il n'en est point de parfaites, il existe de bonnes, et même de très bonnes traductions. Que les meilleures contiennent des erreurs, admettons-le, et soyons indulgents. S'imagine-t-on les embûches et les traquenards que présente l'interprétation du texte apparemment le plus simple et le plus clair? A chaque tournant de... ligne, le traducteur rencontre le piège que lui tendent les faux amis, fourmillant dans tous les vocabulaires. En un volume qu'ils intitulent **Les Faux Amis ou les Trahisons du Vocabulaire anglais**, M. Maxime Koessler et M. Jules Derocquigny ont rassemblé une étonnante collection de ces termes insidieux et perfides qui font trébucher le trop confiant traducteur. Dans une substantielle et concise préface, M. Koessler indique les « interprétations fantaisistes et réjouissantes, les infections malignes », qui, comme une « procession interminable et comique », une « longue et grotesque théorie », défilent journellement dans les grands quotidiens qui n'en sont pas tout à fait responsables. Il serait plus juste d'incriminer les agences dont les correspondants finissent par rédiger ou traduire en galimatias les nouvelles qu'ils ont à passer. Quoi qu'il en soit, les erreurs de traduction, les plus grossiers contresens, et souvent d'absolus non-sens pullulent dans les journaux d'où la contamination s'étend et corrompt notre belle langue.

Très justement, M. Koessler signale ce qu'il appelle charitablement les insuffisances des dictionnaires classiques plus ou moins imposés aux lycéens et aux étudiants et qui restent en

faveur auprès de la plupart des traducteurs, et de tous ceux qui ont à affronter un texte anglais.

Une autre source d'erreurs, dit encore M. Kœssler, provient d'un double et curieux phénomène : un mot français, généralement un mot de formation savante, ayant acquis droit de cité outre-Manche, va prendre, indépendamment du français qui vit parallèlement, tous les sens qu'avait le vocable latin d'où il tire son origine. Ou bien, et la chose est assez piquante, l'anglais a conservé l'acception d'un mot qu'il nous a emprunté, mais dont le sens primitif est tombé en désuétude chez nous et demeure ignoré de la masse des Français. Le sens étymologique semble d'ailleurs avoir été perpétué, dans une certaine mesure, par la Bible, qui est familière à l'Anglais, et il est fort probable que la traduction des *Essais* de Montaigne par Cotton, où la plupart des mots d'origine latine sont rendus par leurs sosies anglais, lui paraît, aujourd'hui, moins archaïque que ne l'est pour nous l'original.

C'est à cette survivance du sens étymologique que sont dues les différences de sens qui persistent entre des mots anglais de même orthographe que les mots français; et cette similitude trompe le traducteur ignorant du sens différent. Il suffit d'ouvrir au hasard le recueil des *Faux Amis :* prenons la page 200; nous y trouvons : *inconvenient, indelicate, indemnity, indifferent, indiscretion.* Le commentaire qui accompagne ces mots permet d'imaginer les contresens que perpétrera le traducteur qui se laisse prendre à l'analogie et ne se méfie pas que l'adjectif *inconvenient* signifie absurde, intempestif, inconvenant, gênant, et que le substantif *indiscretion* devra se rendre par léger méfait, acte imprudent, contraire à la probité, aux bonnes mœurs. Combien de lecteurs français de livres et de journaux anglais saisiront que l'adjectif *inhabitable,* appliqué par exemple à un immeuble, indique qu'il est habitable? Le verbe *to ignore,* sur lequel ont trébuché tant de traducteurs, fournit aux auteurs un commentaire modèle, accompagné de citations lumineuses; il en est de même pour *persuasion, ingenuity, ordinary, solid, train, commission*, et une foule d'autres. Les citations sont remarquablement bien traduites. Ce passage d'une lettre de Lord Chesterfield à son fils : *Your hand is at present an illiberal one, not of a gentleman,* est ainsi rendue : Votre écriture est pour le moment sans aucune

distinction, et non celle d'un gentilhomme. A propos de *pestilent* qu'on emploie familièrement dans le sens d'empoisonnant, l'exemple : *I have some pestilent affairs upon my hand,* est fort exactement rendu par : J'ai à m'occuper de quelques affaires qui gâtent mon existence, qui empoisonnent ma vie. (En argot, on dirait : barbantes, rasantes).

Les compilateurs ont fait là, avec une incomparable érudition, un travail singulièrement utile. Leur livre doit se trouver à portée de la main de quiconque est appelé à lire de l'anglais. Il va sans dire qu'il est indispensable aux traducteurs de toute espèce, même et surtout à ceux qui savent mal l'anglais; mais il est probable que ce sont justement ceux-là qui ne se soucieront guère d'y avoir recours. Ils continueront à se dire : « C'est toujours bien assez bon ! », réponse que me fit un traducteur incompétent et besogneux à qui je remarquais que ses versions gagneraient à être moins lâchées.

Dans sa préface, M. Maxime Kœssler prévient que la liste des faux amis est forcément incomplète, et que les addenda et corrections seront accueillis avec reconnaissance. Notre ami Félix Boillot a répondu généreusement à cette invitation. Dissertant sur le livre de ses collègues, il y ajoute d'emblée, en quelques heures, deux cent cinquante mots; il revient sur le sujet et quatre cents nouveaux mots augmentent sa liste. Des lecteurs et des amis lui en adressent, et il ne saurait plus être question d'addenda. Alors Boillot réimprime ses deux articles de la *French Quarterly Review* et les fait suivre d'une « liste provisoire » qui emplit deux cent vingt-deux pages d'un volume in-octavo de deux cent soixante-six pages. Comme il a déclaré qu'il n'aimait guère ce titre « Les Faux Amis », si juste et si approprié qu'il soit, pour ce motif qu'à son sens le langage figuré est déplacé dans les titres d'instruments de travail et que si l'on veut nous vendre un manuel du parfait ferblantier, il faut l'appeler « Manuel du parfait Ferblantier » pour qu'on n'y soit point trompé et que le titre de l'ouvrage permette d'en découvrir aisément l'existence, il intitule son ouvrage : **Le Vrai Ami du Traducteur Anglais-Français et Français-Anglais.** MM. Koessler et Derocquigny ont gardé à leur ouvrage un ton sérieux, académique, doctoral, où les traits d'esprit et l'ironie sont discrets et bienséants.

Boillot a composé le sien avec entrain, d'une allure alerte, avec une verve, un enjouement, une bonne humeur qui enchantent et entraînent, et il pratique avec un singulier bonheur l'esprit français plein de vivacité et de finesse et l'humour britannique d'une drôlerie fort amusante. C'est, je crois, qu'outre son érudition d'universitaire, Boillot possède de la langue anglaise une connaissance pratique infiniment rare. Il a sur ses confrères de Sorbonne l'avantage d'habiter l'Angleterre depuis de longues années; il y enseigne mais sans se confiner dans sa bibliothèque; il se mêle à la vie du pays, il va partout, fréquente tous les mondes, connaît toutes les classes sociales, est curieux de tout et ses dons d'observation ne laissent rien passer de ce qui peut lui être utile. Il est des quelques-uns qui peuvent au pied levé improviser une allocution d'après-dîner, une discours, une conférence avec une aisance parfaite et tenir son public sous le charme. L'Anglais adore en toutes circonstances se lever et prononcer un *speech* qu'il agrémente de facéties et de jeux de mots dont l'auditoire s'amuse et rit, même quand c'est un « marron », *a chestnut*, une rengaine. Pour jouer sur les mots et raconter une anecdote, Boillot est incomparable. Jadis, il prit la parole à un dîner auquel était convié l'ineffable Lord Beaverbrook, placé en ce temps-là à la tête des services de la propagande. Pour conclure un développement, Boillot cita, en modifiant un mot, ce proverbe bien connu : « What is sauce for the goose is sauce for the propagander »; il l'articula avec un sérieux impayable, et le jeu de mots provoqua un rire homérique, car personne ne rit mieux et plus fort qu'un Anglais qui s'amuse, en dépit du dicton qui veut que les Anglais prennent leurs plaisirs tristement.

Je feuillette cette volumineuse liste de « faux amis » recueillie par Boillot, et j'éclate de rire plusieurs fois à chaque page. Je conseille à Bienstock et Curnonsky de se procurer *Le Vrai Ami du Traducteur*; ils auront là une riche moisson à récolter, en donnant leur source. Mais ici, le choix est embarrassant. *Hen* signifie *poule*; *a hen party* est une réception, un thé, un dîner même, exclusivement entre femmes. Boillot commente : « J'ai entendu une dame anglaise dire qu'elle s'était bien amusée la veille à une réunion de poules. » *Hills* veut dire *collines* et Boillot remarque : « On a traduit le titre

du livre de Kipling : *Plain Tales from the Hills* par *Simples Contes des Collines,* or, *the Hills,* c'est l'Himalaya ! » Attention, Boillot, il existe dans la collection d'Auteurs Etrangers du *Mercure de France* une version de ces admirables récits que Madeleine Vernon et moi avons intitulée *Simples Contes de la Montagne,* tout de même. *Host* a deux sens : armée, foule et hôte, que Boillot réunit dans ce jeu de mot : « A girl stated recently that she had never yet paid for her own dinner in a restaurant. She evidently believes in making hosts of friends. » C'est une excellente façon de faire toucher du doigt, pour ainsi dire, ces exemples de tératologie linguistique, et je rendrai à Boillot le compliment qu'il fait à MM. Maxime Kœssler et Jules Derocquigny : son ouvrage est d'un prix inestimable pour tous les anglicistes et, pour le traducteur, même expérimenté, ce livre est le meilleur des amis.

§

On a souvent vu un chroniqueur à court de sujet vitupérer l'invasion des mots anglais dans la langue française, encore que je n'aie jamais vu un chroniqueur britannique s'en prendre aux importations de mots français outre-Manche, l'insularisme étant trop avisé pour prononcer l'exclusive contre un apport somme toute vivifiant et qui enrichit. Un étroit nationalisme continental tire gloire au contraire de ses vues étroites et récalcitrantes. Mme Camerlynck-Guernier ne partage pas cette hostilité, et elle a eu l'heureuse idée de recueillir, comme des « amis inconnus », sous le titre *Deux heures d'anglais,* les mots anglais qu'elle a trouvés en usage constant en France, « mots épars, dit-elle, que chacun connaît et dont beaucoup ignorent le sens véritable. » Elle ne s'est pas contentée d'en faire une simple liste, une énumération sans méthode; elle les groupe et les explique de façon qu'après les avoir compris, le lecteur puisse facilement les fixer dans sa mémoire. Le même jour, un lundi, sans compte rendu de Bourse, le *Petit Parisien* contenait soixante-dix mots anglais, l'*Intransigeant* cinquante, le *Journal* quarante. Chez le coiffeur, chez l'épicier, dans toutes les boutiques, les hôtels, les restaurants, les salons de thé, les mots anglais foisonnent. Au théâtre, au concert, au cinéma et au music-hall, dans les casinos et au Parlement,

dans le monde de la finance, des sports, des affaires, dans les sciences, les arts, la médecine, le droit, dans l'industrie, les transports et dans la littérature, les mots anglais s'emploient sans qu'on y prenne garde, là même où le mot français existe. A tout prendre, néanmoins, si l'on établissait un double inventaire, il est bien probable que la balance serait en notre faveur, sans même compter les « faux amis » empruntés jadis et gardés avec des acceptions distinctes. Une Américaine demande à une amie : « Où est votre beau? » alors que pour exprimer la même idée, une Française dira : « Où est votre flirt? »

Les mots réunis dans *Deux heures d'anglais* sont tous bel et bien munis de leur permis de séjour, sinon de leur lettre de naturalisation. Si l'on transportait soudain à Londres un jeune Français capable de lire couramment Shakespeare et un de ses camarades qui se serait borné à apprendre le millier de mots d'usage journalier dont Mme Camerlynck a expliqué l'emploi, celui-ci se tirerait certainement d'affaire en toutes circonstances, comprendrait cent fois mieux ce qui se passe autour de lui et tirerait un parti infiniment meilleur de son séjour.

§

Nous connaissons les langues anciennes par les documents écrits qui nous en sont parvenus et rien ne prouve qu'ils contiennent l'ensemble de tous les mots, termes, vocables, expressions qu'employaient les diverses classes de la population. Les lexiques, glossaires, vocabulaires, dictionnaires étaient rares avant l'imprimerie et certainement incomplets. De nos jours, une comparaison entre le dictionnaire de la langue française de Littré et le Larousse, qui s'efforce de rassembler tous les mots en usage, permet de se rendre compte de la différence que présentent une langue écrite et une langue parlée. Un langage vivant est en perpétuelles formation et transformation. Il n'en est pas d'exemple plus probant que les variations des langues d'Europe pendant la guerre. De même que toutes les professions ont un jargon qui leur est particulier à côté des expressions purement techniques, les combattants eurent tôt fait de se créer un argot d'une richesse

opulente. Ce langage imagé, à peu près impénétrable pour le profane, restait clair pour le civil portant les armes. Il est vraisemblable que les armées d'Alexandre et les légions romaines disposaient également d'un argot spécial, et que les hommes chantaient pendant les longues marches. Il n'en est rien resté. Nous n'en savons guère plus des grognards de Napoléon. Il n'était pas d'usage pour les historiens et les mémorialistes de relater des détails d'une pareille vulgarité. Nous avons changé tout cela. L'argot des tranchées a fait l'objet de recherches sérieuses et approfondies. Il existe en français plusieurs ouvrages remarquables sur ce sujet. Il en est en anglais, au moins deux d'intéressants. L'un, intitulé **Soldier and Sailor Words and Phrases**, a été compilé par Edward Fraser et John Gibbons. Il contient à la fois les termes militaires et les mots d'argot, les abréviations par syllabes et par initiales, les noms des régiments et leurs sobriquets, et une infinité de détails indispensables pour la lecture de tous les textes, officiels ou non, relatifs à la guerre. L'autre est l'œuvre de John Brophy et Eric Partridge et s'appelle **Songs and Slang of the British Soldier, 1914-1918**. Il contient un glossaire moins complet que celui du précédent ouvrage, mais il donne, en une soixantaine de pages, des chansons de soldats toutes anonymes et, sauf quelques-unes transmises par l'armée régulière, composées à diverses périodes de la guerre. Les compilateurs les classent en huit catégories : satire de la guerre et gouaille de l'héroïsme, satire de l'organisation militaire, satire des officiers supérieurs, panégyrique du bonheur passé et présent des civils, louange des boissons et autres agréments, absurdités et parodies, obscénités, ritournelles sentimentales et pathétiques. L'introduction de Mr John Brophy constitue une remarquable étude linguistique, pleine d'idées et de théories ingénieuses.

§

Lorsque M. Maxime Koessler incrimine l'insuffisance des dictionnaires français-anglais, il a mille fois raison. Ce sont de pauvres instruments de travail. La plupart ont été compilés à l'usage des candidats au baccalauréat pour qui ils constituent un piège dangereux. En admettant qu'ils aident vaguement

à interpréter Shakespeare ou Swift, ils sont à peu près inutiles à quiconque veut lire un journal. Par contre, les dictionnaires anglais-français sont nettement supérieurs. Ils sont beaucoup moins conçus en vue de programmes universitaires et de la clientèle réduite qui passe des examens. De plus, les programmes de classes de français imposent l'étude de textes contemporains dont le vocabulaire est plus étendu que celui de Voltaire et certainement plus moderne. En outre, alors que nos éditeurs économes réimpriment leurs dictionnaires classiques jusqu'à usure complète des plombs, les éditeurs anglais n'hésitent pas à refondre les éditions, à les remanier, à y faire toutes corrections et addenda nécessaires. Mon excellent ami, le lexicographe de V. Payen Payne, a ainsi revisé et augmenté deux ou trois éditions du Cassell.

Ces dictionnaires ont pour complément des compilations telles que **Brighter French for Bright Young People** et **The Brighter French Word Book** dont l'auteur, trop modeste, ne donne que ses initiales : H. T. R. Dans le premier, des expressions courantes, des locutions, des phrases, voire des anecdotes empruntées à la vie de tous les jours et d'aujourd'hui, sont transposées avec une intelligence et une subtilité surprenante en anglais courant, donnant les termes et locutions employés dans la conversation familière, avec les tournures imagées qui, sans être de l'argot, constituent le principal élément de la langue parlée. Le second est davantage un vocabulaire; les mots et expressions sont rassemblés par catégories selon le sujet auquel ils s'appliquent : l'auto, le chemin de fer, l'aviation, les chevaux, la photographie, l'électricité, les sports, la couturière et la modiste, la finance et les affaires, les courses et le théâtre, le coiffeur et la manucure, le télégraphe et le téléphone, les délits et les crimes, la T. S. F. et les paquebots, etc., etc. Cherchez dans votre dictionnaire français-anglais comment on dit : en prise directe, faire le plein d'essence, embrayer, doubler, « gratter », et, pour tous les métiers et occupations, des centaines d'expressions qui n'ont rien de strictement technique, servent couramment à des milliers de gens plus ou moins spécialisés et sont comprises de tout le monde. L'avantage de ces deux ouvrages, c'est qu'ils peuvent servir *both ways*; le lecteur français les trouvera aussi utiles

pour lui que le lecteur anglais, et ils sont particulièrement précieux pour les traducteurs.

Avec ces outils de travail, le traducteur n'aura plus d'excuse s'il commet des contresens, mais comme il a, en général, grande hâte de terminer sa tâche mal rétribuée, il est peu probable qu'il s'embarrasse de tous ces livres et qu'il s'attarde à les consulter. Il continuera à compter sur son savoir et sur son flair naturel pour se défier des faux amis. Et puis, Félix Boillot nous fournit une conclusion idoine; citons avec lui le dicton : *Nothing improves by translation except a bishop.*

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES NEO-GRECQUES

John Marshall : *Three Cretan Plays;* University Press, London. — Nicolas J. Lascaris : *Le Théâtre Néo-Grec* (Résumé de l'histoire du théâtre), Acropolis, Athènes. — M. Valsa : *Le Meurtre des Enfants de Médée chez Néophron et chez Euripide;* Imp. « La Haute-Loire », Le Puy. — André Carcavitsas : *L'Excommunié*, trad. Eug .Clément; « Les Œuvres libres », N° 111, Fayard, Paris. — Mémento.

Il convient, je pense, d'appeler l'attention de tous ceux qu'intéresse l'histoire du Théâtre en Europe sur la magnifique réalisation de M. le Pr. Fr. Marshall du King's College de Londres : **Trois drames crétois :** (*Le Sacrifice d'Abraham, Erophile* et *Gyparis*), suivis de la pastorale réaliste : *La Belle Bergère*, traduits en vers qui épousent strictement le rythme de l'original. Une savante Introduction résume chacun de ces trois spécimens du théâtre crétois au XVIIe siècle, en indique les sources probables, en détaille les mérites par comparaison avec les œuvres similaires de l'Italie, de l'Angleterre, de la France. En France, c'est grâce à l'activité érudite de M. Valsa que nous avons pu précéder les Anglais dans la traduction du *Sacrifice d'Abraham*, et il nous est promis pour bientôt, par les mêmes soins, un *Erotocritos* français. Pour M. Mavrogordato, le *Sacrifice d'Abraham* n'est déjà plus un *mistère*, comme le voulaient Legrand, Psichari, Pernot, mais une véritable tragédie où l'élément psychologique tient la première place. De ce fait, il le croit postérieur à 1535, date acceptée jusqu'ici, mais non vérifiée, et il est prêt à se ranger à la suggestion de M. Xanthoudidis, qui regardait *Le Sacrifice* comme une œuvre de jeunesse de Vincent Cornaro, le poète de

l'*Erotocritos*. Malgré les coïncidences de sentiment notées par M. Pernot entre le drame crétois et les œuvres similaires de Feo Belcari (1485), de Théodore de Bèze (1550), M. Mavrogordato ne croit pas devoir s'y attarder. Il ne semble pas connaître *Le Sacrifice d'Abraham* ragusain de Frère Mauro (Nicolas Vétranic Cavcic (1482-1570), tout imprégné de folklore slave, et qui donne au personnage de Sarah une importance émouvante.

Nonobstant, l'éminent Critique s'attache à démontrer que l'œuvre crétoise a été modelée sur l'*Isaac* italien de Luigi Grotto (*alias* Cieco di Hadria), publié en 1586. L'œuvre grecque est beaucoup plus courte, mais autrement poétique et humaine. Aujourd'hui encore, elle pourrait être représentée avec succès. *L'Erophile* est une véritable tragédie élisabéthaine d'amour et de sang, dont le sujet se rapproche de celui de l'*Erotocritos* (ou plutôt *Rotocritos*). Le poète Georges Chortatsis dut l'écrire dans la première décade du XVII[e] siècle, et M. Mavrogordato pense qu'il pourrait être antérieur au *Rotocritos* lui-même. *Gyparis* est de la famille de l'*Aminte* du Tasse et du *Pastor Fido* de Guarini. C'est une tragicomédie pastorale. Les scènes rustiques y sont pleines de caractère, et ne manquent pas non plus d'un certain humour. Elles font songer tour à tour à *Daphnis et Chloé* et aux dialogues de Théocrite. *La Belle Bergère,* éditée pour la troisième fois à Venise en 1627, par Nicolas Drymitinos de Crète, s'apparie aux pastorales de Racan. Le savant évêque d'Avranches Huet la considérait comme la perle de la poésie grecque moderne en son temps. M. Pernot répète à son propos le mot de Gidel : « un ambigu entre Théocrite et le Guarini ». M. Dieterich croit y découvrir la double influence de Longos et de Musée. En tout cas, ce poème est plein de charme, et contient déjà tout ce qui caractérise essentiellement la nouvelle poésie grecque : le goût de la nature, une grande délicatesse de sentiment, le frisson devant la mort, que Charos personnifie.

Il est curieux de relire, à propos de la renaissance littéraire et dramatique crétoise au XVII[e] siècle, la belle étude que publiait en 1903 (numéro du 15 avril) à *La Revue de Paris* M. Jean Psichari :

A la date où s'éveille le théâtre en Crète, dit-il en substance, cette manifestation est une surprise. Le silence dramatique de la Crète durait à peu près depuis l'âge d'or de la tragédie attique. Durant les onze siècles de l'Empire byzantin, ni la comédie, ni la tragédie n'élevèrent la voix. Obsédés par le rêve de la grandeur romaine, les Byzantins, successeurs des derniers Césars, aimaient le Cirque et ne connaissaient plus le théâtre. En 1204, la Crète se détache de Byzance et passe aux Vénitiens. La tradition romaine est rompue. On peut créer du nouveau. Ainsi l'influence de l'Italie se manifesta féconde.

Certes, les Byzantins se passionnaient pour les jeux de l'Hippodrome. Ce n'est pas à dire pour cela que le goût du théâtre eût totalement disparu parmi eux. Au contraire, si l'on en croit M. Nicolas J. Lascaris dans sa remarquable monographie : **Le Théâtre néo-grec**, ce sont des réfugiés byzantins qui, après la prise de Constantinople, auraient enseigné aux Italiens l'art théâtral. Telle était également l'opinion de M. Sathas, à qui l'on doit d'avoir mis au jour les meilleures pièces de la scène crétoise, à l'exception du *Sacrifice d'Abraham* découvert par Emile Legrand. Déjà, sous Justinien, les Goths n'injuriaient-ils pas les Byzantins, en leur reprochant de n'être que des tragédiens, des mimes et des pirates? En tout cas, la scène byzantine ne nous a rien légué qui vaille, et le jugement de Psichari reste exact. M. Lascaris reconnaît, du reste, que la naissance du théâtre néo-grec ne doit nullement être considérée comme la continuation de l'ancien théâtre, encore que, cinquante ans après la chute de l'Empire byzantin, D. Moschos et J. A. Troïlos aient écrit des tragédies. A Zante, vers 1779, apparaissent les premiers dramaturges néo-grecs. Un médecin de Janina traduit Métastase et compose la comédie des *Janiotes*. Soumerlis écrit *Les Moréotes;* Gouzélis une comédie : *Hassis* devenue promptement populaire. Vinrent ensuite *Les Korakistika* de Rizos Néroulos, qui mettaient en scène la question de langue. A Bucarest, à Odessa, à l'instigation de patriciens hellènes, c'est par le théâtre, nourri tantôt de traductions du grec ancien, de l'italien, du français, tantôt d'œuvres originales, que se développa, dès le début du XIXe siècle, l'esprit d'indépendance nationale. Rizos Néroulos et Christopoulos nous ont laissé les témoignages de leur activité dramatique

à cette époque d'attente anxieuse. Mil huit cent vingt et un arrive. Nauplie, choisie pour capitale provisoire au cours de la Révolution, applaudit tour à tour les œuvres dramatiques d'Alexandre Soutzos, de son frère Panayotis, d'Alexandre Rangavis, de Callergis. A Syra, à partir de 1830, dans une salle de magasin presque sans décors, des acteurs au verbe naïvement emphatique jouèrent les pièces de Zambélios et de Rizos Néroulos. Dès 1835, Athènes eut son théâtre en bois.

Pauvres débuts, que l'indifférence du gouvernement et du public en général poussèrent bientôt au désastre! Cependant au répertoire primitif étaient venues s'ajouter deux œuvres originales d'auteurs grecs : *Iphigénie en Tauride* d'A. Soutzos et *Babylone* de Vyzandios. Vendue à l'encan en 1837, la baraque théâtrale d'Athènes ne fut remplacée que trois ans plus tard par un théâtre en pierres, où deux pièces de Zambélios : *Timoléon* et *Castriotis* se firent applaudir frénétiquement. Mais bientôt la censure, établie par le gouvernement d'Othon, fit déserter la salle au profit de l'Opéra italien. Jusqu'en 1857, l'existence du théâtre néo-grec fut vraiment pitoyable. Les années 1865 et 1866 virent le succès de *Marie Doxapatri*, de Vernardakis, et de *La Fille de l'Epicier*, de A. Vlachos. La *Galatée* de Vassiliadis, le *Constantin Paléologue* de Zambélios, *Le dernier Comte de Salona* de Sp. Lambros virent le jour aux environs de 1870. En 1876 apparaissent les premiers théâtres de plein air. De 1876 à 1889, la comédie néo-grecque triomphe avec Coromilas (*Rayon dans les ténèbres*), avec N. Lascaris (*Une mauvaise rencontre*), avec Kokkos, la tragédie avec Xénis (*Andronic*). Le vaudeville et la revue se font jour avec faveur, grâce aux pièces de Tsocopoulos, Dimitracopoulos, Anninos. Coromilas inaugure en 1891 le drame idyllique (*L'Amoureux de la bergère*). En 1895, Gr. Xénopoulos lance le drame réaliste et fait applaudir *Le Père d'adoption*. Nous avons, au cours de ces chroniques qui remontent au début du siècle, pris soin de signaler les pièces les plus marquantes du répertoire national, enrichi d'année en année par toute une vaillante pléiade de dramaturges : MM. Spyros Mélas, P. Nirvanas, Pandélis Horn, Cambyssis, Tangopoulos, Xénopoulos, Synadinos. Il convient de rappeler

également les noms de J. Polémis (*Le Roi sans soleil*), Provélenghios (*Le Retour de l'Enfant prodigue*), Voutiéridis (*Le Pont d'Arta*), Papandoniou (*Le Serment du mort*), Léon Rangavis (*La Duchesse d'Athènes*), Dimitracopoulos (*Le Bouffon du Roi*), Tsocopoulos (*La Reine de Saba*), Christomanos (*Les Trois Baisers*), D. Valsamidès, auteur de maintes œuvres couronnées, dont nous avons ici même signalé les hauts mérites d'originalité satirique et philosophique. M. Valsamidès, par ailleurs, a entrepris de faire l'histoire intégrale du théâtre grec, et ses études sur le Théâtre ionien déjà publiées, notamment à *Ionios Anthologia,* s'appuient sur une documentation des plus minutieuses. Il s'apprête à mettre au jour l'édition critique d'un drame crétois, que l'on croyait perdu et qu'il a eu la bonne fortune de retrouver. Exégète subtil et profond connaisseur des ressorts les plus secrets de l'art dramatique ancien et moderne, M. Valsamidès, dans *Le* **Meurtre des Enfants de Médée** *chez Néophron et chez Euripide,* s'efforce de peser à leur juste valeur les arguments mis tour à tour en avant en faveur de l'antériorité de l'œuvre de Néophron de Sicyone (dont il ne nous reste d'ailleurs que trois menus fragments) sur la *Médée* d'Euripide ou *vice versa.* Fort honnêtement, il s'abstient de conclure dans un sens ou dans l'autre, et montre que, précurseur ou suiveur, Néophron, en tout état de cause, ne fut pas un poète négligeable. Pour faire accepter l'horreur du meurtre des enfants par leur propre mère aveuglée de passion, il sut graduer ses effets tout autant qu'Euripide et, à travers des différences que nous ne pouvons plus apprécier faute de documents, il s'est évertué à susciter la pitié devant la fatalité inexorable de la passion. En lui, comme chez Euripide, si toutefois il ne fut pas simplement le prête-nom de ce dernier, sommeillait déjà tout notre art dramatique moderne. M. Valsamidès dégage à merveille les divers éléments de l'incomparable tragédie de *Médée.* La sombre et barbare héroïne décide la mort de ses enfants, pour punir Jason de sa trahison, mais également pour les soustraire au mauvais sort qui les attend, quand le bannissement l'aura éloignée d'eux pour toujours. La meurtrière devient ainsi irresponsable. L'éminent critique en arrive à conclure par cette constatation :

Euripide et Néophron (autant que nous pouvons en juger par les fragments de ce dernier), dans leurs efforts pour atténuer l'horreur que le crime de Médée provoque à juste titre, ont dépassé le but. Ils ont détourné l'attention de la catastrophe, pour la fixer sur les moyens qui l'amenaient. Ainsi les deux poètes ont créé un chef-d'œuvre éternellement humain.

Peu à peu, à travers les erreurs de la mode, les écrivains hellènes retrouvent, aussi bien pour le conte et le roman que pour le drame, le secret de l'art vrai, basé sur l'étude approfondie de l'animal humain, selon l'immortelle leçon d'Euripide.

Dans la pléiade des meilleurs conteurs de la Grèce contemporaine, nous avons maintes fois cité le nom de Carcavitsas, comme celui d'un maître, tant pour la visualité intense de ses descriptions que pour les perspectives qu'il ouvre sur l'âme de son peuple. Seul, Papadiamandis l'a dépassé sur ce dernier point; mais Carcavitsas a le mérite d'user d'une langue parfaitement homogène et purement démotique. Médecin militaire, né à Léchéna d'Elide, il débuta vers 1890 à la *Hevdhomas* et publia tour à tour une gerbe de chatoyantes *Nouvelles* (1892), *La Jeune Fille* (1896), *Le Mendiant* (1897), magistral essai de roman quelque peu conçu en dehors des règles du genre, l'un des premiers que l'on ait écrits dans le grec populaire. En 1899, il donna *Les Contes de la Proue*, récits maritimes d'un pittoresque intense, à travers lesquels chatoie, comme un joyau de prix, *La Capitaine;* en 1901 *Vieilles Amours*, en 1905 *L'Archéologue*. Il mourut jeune sans avoir vraiment donné toute sa mesure. A bon droit, M. le Professeur Clément, dont on connaît le goût avisé, le savoir et les scrupules de traducteur en matière néo-grecque, a entrepris de révéler au public français les plus belles pages du grand conteur. Ainsi vient-il de donner aux *Œuvres Libres* (N° 111) la puissante nouvelle qui s'intitule **L'Excommunié**, magistrale mise en scène de mœurs et de croyances paysannes. Il s'en dégage une atmosphère angoissante de fatalité religieuse, bien difficile à faire concevoir aux mentalités d'aujourd'hui. Par charité pour un vieux pâtre, un paysan lui a donné le portefeuille qu'il a trouvé plein d'argent, et qu'il n'a pas restitué à son propriétaire. Le pâtre peut

ainsi compléter la dot de sa fille. Excommunié, l'indélicat paysan se réfugie chez la jeune femme, qui, après l'avoir bien accueilli, le chasse à cause de l'interdit qui le frappe. Banni de partout et sans ressources, il ne trouve de secours que chez le marchand qu'il a frustré. Celui-ci s'engage à faire lever l'interdit; mais le malheureux agonise et meurt. Et voici que, de son côté, l'éminent traducteur du *Condamné* de Théotokis, M. Léon Krajewski, consul général de France à Corfou, entame aux colonnes de *La Semaine Egyptienne* la publication du *Mendiant*, mis en français par ses soins. Nous reviendrons sur cette œuvre et sur ce travail. Dès maintenant — et nous nous en réjouissons de tout notre cœur, — les écrivains néo-grecs font leur entrée dans la Littérature universelle. Nous souhaitons, avec M. Louis Roussel (*Libre*, février-mars 1931), qu'il soit fait davantage encore, c'est-à-dire que les traducteurs, et M. le Professeur Clément en particulier, trouvent auprès des pouvoirs publics une aide méritée.

Mémento. — Nous avions prémédité d'analyser, à côté de la captivante étude de M. Valsamidès, le magistral ouvrage de M. le Dr. Kourétas, qui concerne les personnages de l'ancienne tragédie grecque : *Les Psychoses dans la Littérature*, où il est précisément question de Médée; mais il nous faut encore remettre à plus tard. Force nous est aujourd'hui d'énumérer seulement les ouvrages reçus :

I Sarka, roman du grand poète des *Frissons de la Terre*, Manolis Kanellis; *I Piatza*, roman par N. Katiforis; *I Lyki*, roman par A. Argis; *Ta Tetradia tou Pavlou Photinou*, impressions parisiennes par Xephoudas; *I Kali Syndrophissa*, contes du maître chypriote Nikos Nikolaïdis; *Ki i Istories aftes teliosan etsi*, gracieux récits de Dolis Nikvas; *Sti Khoro tis Evropas*, roman, *To Mastiyo k'i polyélaii* par l'auteur de *Paris nocturne et amoureux*, M. Thrassos Kastanakis, qui s'avère écrivain aussi fécond que pittoresque en sa modernité; *Premiers sonnets*, par Dimitri Bolanachi, beaux vers français d'un Grec, avec préface de Costis Palamas.

Il faut lire au *Noumas* (déc. 1930) *I Aionia maderna Techni* de Thr. Kastanakis et (janvier 1931) *To Kirygma tou Psychari*, à suivre, ainsi que le très intéressant commentaire de M. Andréas Karandonis : *I Hypermoderna Poisi kai O. K. Giophyllis Panegyptia*, renseigne sur les choses de l'Hellénisme au bord du Nil, *Ionios Anthologia* sur les gloires de l'Heptènasie, dont l'étonnant satirique

Lascaratos trop délaissé. Un grand salut pour terminer à Palamas, que le Prix Nobel aurait pu récompenser sans le grandir.

D. ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Henry Rollin : *La Révolution russe.* I. Les Soviets; II. Le Parti bolcheviste, Delagrave.

M. Rollin a débuté par être officier de marine. Avant la guerre, il prédit qu'elle serait longue. Quand il y prit part, il s'illustra par la glorieuse fin du *Paris II*. Depuis, il a étudié passionnément la Russie, la Révolution française et le Premier Empire.Il a déduit de ses immenses lectures, la plume à la main, un ouvrage qui aura trois volumes et qui est consacré à la technique des révolutions. M. Rollin a naturellement mis au premier rang de ses modèles **la Révolution russe,** mais il parle presque autant dans ses deux premiers volumes de la Révolution française et de Napoléon. Il s'efforce constamment de mettre en lumière leurs analogies.

Ce ne sont naturellement que des analogies. M. Rollin en aurait retrouvé de pareilles dans toutes les autres révolutions. Il leur fait parfois des emprunts, d'ailleurs. Mais c'est un consciencieux qui veut ne produire que de bons textes et en général il s'est borné à comparer ces deux séries d'événements.

M. Rollin commence par démontrer qu'en Russie, avant la révolution de 1905, il y avait moins de propriétaires qu'ailleurs et que la légitimité de leurs droits de propriété était en outre bien plus contestée. Le socialiste Vandervelde pouvait écrire en 1917 : « L'usine géante y domine; nulle part on ne trouve une pareille masse de prolétaires travaillant pour le compte d'une aussi faible poignée d'employeurs. » Quand la révolution de février eut balayé le tsarisme, Lénine se trouva en situation d'en profiter, car non seulement il promettait tout de suite au peuple la paix et le partage des terres, mais de plus il avait étudié la technique des révolutions et savait comment on doit en diriger une. Il avait en particulier compris que la révolution, c'est la guerre; aussi, après avoir étudié Marx et Engels, avait-il fait comme eux et avait-il lu Clausewitz. Pourtant, il dut d'abord se résigner à la paix

honteuse de Brest, parce qu'il n'y avait plus d'armée russe, résultat auquel il avait contribué si fortement. Mais il annonça aussitôt qu'il allait la reconstituer et après avoir fait exécuter le partage des terres par les paysans, fit une chose contradictoire, la confiscation des propriétés, car son but était la « militarisation économique », parce que c'est le moyen de tirer le plus grand profit des forces d'un pays pour le service de l'armée; elle échoua; la disette devint aiguë; les 23 et 24 février 1921, on fut obligé de réduire davantage les rations; alors les soldats de Cronstadt, qui avaient bombardé le Palais d'Hiver en 1917, s'insurgèrent; le 1er mars, ils demandèrent le rétablissement de la liberté du commerce et du travail, les « Soviets sans communistes », la fin de la dictature bolcheviste. Après quelques pourparlers, le 7 mars, Trotsky fit ouvrir le feu sur Cronstadt et le 17 la victoire permit une répression sauvage. Mais Lénine avait compris qu'il ne fallait pas s'obstiner : dès le 12, au Kremlin, il avait annoncé la suppression des réquisitions, le rétablissement de la liberté du commerce, l'abandon du communisme intégral; le 16, il faisait signer le traité de Riga avec la Pologne; le 19, il annonçait l'application immédiate de la Nep.

Le programme bolcheviste comportait : « L'usine aux ouvriers », et le 14 novembre 1917, un décret avait généralisé la constitution des comités d'usine. L'œuvre du parti bolcheviste depuis 1918 a été un long effort pour mater l'ouvrier en le refoulant de la direction des usines. Croyant qu'un conflit armé est inévitable et s'y préparant, les bolcheviks poursuivent avec acharnement l'industrialisation du pays, base essentielle du renforcement de sa défense; le plan de 5 ans est le résultat de « l'obsession de la guerre ». Les chefs bolchevistes la conçoivent comme une offensive contre un pays déjà miné à l'intérieur par la propagande communiste. De là leur propagande à l'étranger.

M. Rollin conclut :

Le Parti bolcheviste sent très bien que la guerre provoquerait sa chute ou son asservissement complet et définitif à un homme et sa capitulation devant les conceptions qu'il combat encore. La discussion qui a eu lieu à ce sujet au Plenum du Comité Central a montré ses angoisses : Trotsky, dans son discours, avait très

justement fait voir qu'en cas de guerre, il faudrait abandonner « fiévreusement » la politique de juste milieu suivie alors par Staline et qu'il faudrait « pencher, soit à droite, soit à gauche... » Depuis lors, la crise économique et financière provoquée par l'adoption du trotskysme en matière de politique intérieure et extérieure a créé une situation telle que le Parti, en cas de guerre, n'aurait qu'une issue devant lui, l'orientation à droite la plus rapide possible, à moins qu'il ne préfère mettre fin à ses jours par une chute verticale, semblable à celle du tsarisme.

Coudenhove-Kalergi a dit que la réussite du plan quinquennal entraînerait l'adoption du bolchevisme partout. On voit que d'après M. Rollin cette victoire n'est pas à craindre.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Commandant Muller : *Joffre et la Marne*, Crès. — Colonel Valarché : *Le Combat du Petit-Morin*, Berger-Levrault. — Général G. Rouquerol : *La Bataille de Guise*, Berger-Levrault. — Lieutenant-colonel Mayer : *Nos chefs en 1914*, Stock.

Le Commandant Muller, officier d'ordonnance du Général Joffre pendant la bataille de la Marne, nous apporte aujourd'hui un témoignage, bien tardif, mais sa qualité est telle qu'il offre un intérêt capital. Au lendemain de la guerre, ce livre **Joffre et la Marne**, si clair, si concis et d'un tel accent de vérité, eût éclairci bien des problèmes, et, à peu de chose près, fait l'accord entre les adversaires et les partisans du Vainqueur de la Marne. Avec lui, nous pénétrons pour la première fois dans les arcanes du G. Q. G. aux jours critiques de 1914, guidés par quelqu'un qui en a connu tous les détours. Joffre y est pris sur le vif, au milieu de ses collaborateurs, avec sa vie de chaque jour, ses méthodes de commandement, ses habitudes familières, et, sans cesser le ton le plus respectueux, on n'y trouve aucune de ces flagorneries qui lui ont fait un si grand tort.

Le Commandant Muller entreprend avant tout d'expliquer le Plan XVII, qu'il reconnaît d'ailleurs comme une erreur dont Joffre doit porter la responsabilité. En 1914, nous dit-il, « le dernier mot de l'art militaire », étant donné la doctrine de l'offensive aveugle, adoptée par nos règlements, et les effectifs considérables en jeu, devait consister obligatoire-

ment en un déploiement linéaire de toutes nos forces, « sans aucun souci du terrain ni de l'ennemi ». Cette explication nous paraît inacceptable.

Comment le gouvernement d'alors fit-il choix de Joffre comme généralissime? Il s'agissait d'un officier qui avait passé une grande partie de sa carrière aux colonies à construire des chemins de fers et des casernes, vivant pour ainsi dire, pendant de longues années, en marge de l'armée, dont les préoccupations habituelles semblaient peu l'intéresser. Nos hommes politiques devaient se prémunir contre les aléas de la victoire ou de la défaite et penser au risque de voir balayer le régime, soit par un général victorieux, soit par un soulèvement populaire.

Joffre, nous dit le commandant Muller, était bien en cour, lié d'amitié avec de nombreuses personnalités du parti radical du sud-ouest, notamment avec M. Huc, de la *Dépêche de Toulouse*, et les frères Sarraut.

Ce fut donc son républicanisme éprouvé, auquel son origine modeste apportait une garantie de sincérité, qui le fit choisir. Son attitude volontairement effacée, en apparence exempte d'ambition, y aida beaucoup. On décida de l'investir de pouvoirs dictatoriaux, puisque avec lui le régime n'avait rien à dedouter, en étayant son insuffisance, au point de vue militaire, insuffisance qui n'était un mystère pour personne, par un entourage trié sur le volet, dont la mission serait de lui apporter des solutions toutes faites, entre lesquelles son bon sens pourrait choisir. Telle est la conception du commandement, une sorte de Conseil Aulique, dont nos gouvernants de 1911 à 1914 doivent porter la responsabilité.

Qu'a réalisé Joffre pendant les trois années qu'il a passées, avant la guerre, comme Vice-Président du Conseil Supérieur? A peu près rien. « Son effort, dit le Commandant Muller, au moment de la déclaration de guerre, n'aura obtenu que des résultats embryonnaires. » Son activité, si on peut employer ce mot, ne s'est portée ni sur le matériel d'artillerie à tir courbe, qui nous faisait défaut, ni sur les armes automatiques, ni sur l'aviation, ni sur nos approvisionnements en munitions, ni sur l'organisation des camps indispensables à l'ins-

truction des grandes unités. Il a créé les états-majors d'armée; c'est tout; mais cela était d'une nécessité inéluctable, puisqu'on marchait vers la guerre.

Le Commandant Muller nous donne du généralissime le portrait suivant :

...Une excellente mémoire, jamais en défaut, un jugement sûr, un caractère ferme sans être obstiné, un goût de l'ordre qu'il tient sans doute de son origine paysanne, et qu'il pousse jusque dans les plus petits détails, une très grande maîtrise de soi malgré une sensibilité naturelle dont il se méfie et à laquelle il s'efforce de refuser tout aliment, par crainte des répercussions qu'une émotion, même légitime, pourrait avoir sur ses décisions. Par contre, il n'a que peu d'imagination. Mais il le sait, et que, esprit positif avant tout, il lui faut se contenter de travailler sur pièces fournies par la pensée plus jeune de ses collaborateurs, à laquelle il demande les éléments indispensables pour dégager l'idée. Il la mûrit ensuite, cette idée, dans le silence du cabinet, ruminant à la lettre pendant des heures, avant d'arrêter sa décision. De là cette réputation d'esprit lent que lui ont faite certains observateurs malveillants ou superficiels.

Soit, il n'y a cependant aucune malveillance dans le fait de penser que, lorsque Joffre ruminait « pendant des heures », dans le silence du cabinet, la décision qu'il devait prendre, les événements, eux, n'attendaient pas; ils suivaient leur cours. C'est pourquoi cette lenteur dans la décision, qu'on veut nous montrer comme une qualité éminente, a été la cause que nous nous sommes toujours trouvés en retard pour une intervention efficace.

Quelle était la vie du généralissime, au G. Q. G.?

5 heures, réveil et petit déjeuner. — 6, départ pour le G. Q. G., où il prend connaissance des nouvelles de la nuit; puis, entouré de ses collaborateurs de confiance, il arrête ses décisions.

11 heures, déjeuner. Ensuite, tour rapide au G. Q. G. pour prendre connaissance des nouvelles, qui auraient pu arriver entre temps, et « promenade de santé ». Le Commandant Muller ajoute :

A Vitry, le général faisait cette promenade à pied, accompagné d'un ou deux des officiers de son cabinet et gardé par les deux

inspecteurs de la Sûreté attachés à sa personne, et deux gendarmes de service. Ce n'est qu'à Châtillon (on est alors en pleine bataille de la Marne) qu'il se décida à la faire, partie en auto, partie à pied. Il en profita pour reprendre ses habitudes de sieste, contractées aux colonies, qui lui procuraient un précieux appoint de repos.

N'est-ce pas admirable?

Après la promenade, retour au Bureau, où l'on continue à le mettre au courant. A 18 h. 30, dîner. A 20 heures, retour au G. Q. G. pour lecture des télégrammes. — A 21 heures, coucher.

Par ailleurs, le Commandant Muller nous dit un mot des divisions profondes qui séparaient les collaborateurs du généralissime. Mais l'homme qui paraît avoir eu le plus d'influence sur lui est ce général « dont l'estomac était excellent et l'imagination débordante », jouissant de la sympathie que lui valait la similitude des natures physiques et le contraste des intelligences » et que l'on rencontrait dans les couloirs du petit collège servant de G. Q. G. en cache-poussière blanc et en pantoufles, avec une modeste carte de l'indicateur Chaix à la main, qu'il pensait sans doute plus claire pour permettre au Général en chef de suivre les événements. On a reconnu dans cette silhouette le regretté Général Berthelot.

Après l'échec de la Bataille des Frontières, le Grand Quartier, suivant l'expression du Commandant Muller, « tombait de haut et par une chute verticale »! Cette expression en dit long pour marquer le désarroi du G. Q. G. L'auteur reconnaît loyalement toutes les erreurs commises et ne se montre pas très tendre pour ceux qui en étaient comptables. Alors, le Conseil Aulique se réunit : les uns veulent qu'on rameute des forces derrière la 5ᵉ armée et que l'on reprenne une attaque désespérée sur le front de Belgique pour parer à la manœuvre enveloppante de l'adversaire; les autres préfèrent un repli général de toutes nos armées, en attendant que l'action des Russes se fasse sentir. Joffre adopte ce dernier parti, et, séance tenante, on télégraphie au Grand Duc Nicolas de déclancher son attaque, « avant même la fin de la concentration de ses armées » (*sic*). Le Commandant Muller juge ainsi l'attitude de Joffre à ce moment :

On ne pourrait que s'incliner devant la singulière grandeur morale du chef qui, en pleine connaissance de ses responsabilités, par la rigidité où il maintint, même aux heures les plus sombres et au risque de se faire taxer d'inconscience, le contour apparent de sa vie matérielle; lui seul a su ce que ce masque d'imperturbable sang-froid dissimulait d'angoisse intérieure...

On le croit volontiers.

A la date du 1er septembre, le G. Q. G. est à Bar-sur-Aube.

La température morale, écrit le commandant Muller, continue dans l'ensemble à y être assez basse. Seul, Joffre demeure impassible en apparence dans la tourmente, mais l'influence réconfortante de son calme souverain ne se fait guère sentir au delà de son entourage immédiat.

Le 3, la nouvelle de l'échec des Russes à Tannenberg vient « apporter au G. Q. G. son appoint de démoralisation ». Mais, dans la soirée, des avis du Gouvernement militaire de Paris, de la 6e armée et de French signalent l'infléchissement vers le Sud-Est des têtes de colonnes de Von Kluck.

Le 4, au matin, en rentrant au G. Q. G., un des officiers d'ordonnance de Joffre lui montre sur la carte le contour apparent de la zone de marche des armées d'aile allemandes par rapport à la 6e armée et lui signale l'intérêt qu'il y aurait à tirer parti de l'occasion offerte. Mais des voix contradictoires s'élèvent. Joffre écoute et ne dit mot. Or, dans la matinée, Galliéni confirme par téléphone son information de la veille et rend compte des instructions qu'il a données à la 6e armée, pour attaquer dans l'après-midi du lendemain le flanc de l'aile droite allemande. Aussitôt, l'entourage de Joffre lui soumet un plan d'attaque, pour appuyer l'action de la 6e armée, par toutes nos armées d'aile gauche. Mais les partisans de la continuation de la retraite combattent ce plan.

Joffre suit la discussion, sans y prendre part, écrit le commandant Muller. Assis à l'ombre d'un grand frêne pleureur, dans le préau de l'école, à cheval sur une chaise de paille, face à ses cartes pendues au mur, il confronte en son cerveau les arguments pour et les arguments contre. Silencieusement, tout l'après-midi, il mûrit sa décision.

Vers 18 heures, sa décision est prise. Il prescrit de rédiger un projet d'Instruction générale pour déclencher l'attaque des armées d'aile gauche le 7. Mais vers 20 heures, le Général Galliéni demande Joffre au téléphone. Le gouverneur de Paris insiste pour que l'attaque ait lieu sur la rive droite de la Marne et que sa date n'en soit pas changée. Joffre accepte les vues de Galliéni et donne aussitôt ses ordres à son entourage pour que le déclenchement de l'attaque ait lieu le 6 et non le 7. Le lendemain 5, le plan est élargi et l'ordre d'offensive est communiqué à toutes les armées de *droite*.

Bornons là notre analyse. Il faut être reconnaissant au Commandant Muller de nous avoir fait pénétrer dans l'atmosphère du G. Q. G. aux jours critiques de 1914 et d'avoir eu la loyauté de nous confirmer, lui, qui était de la maison, l'intervention capitale du Général Galliéni, ce que n'ont pas fait d'autres historiens. Cette intervention capitale, pour dire complètement notre pensée, n'empêche nullement de considérer le Général Joffre comme le vainqueur de la Marne. Il est, en effet, de règle, dans le monde militaire, que toutes les suggestions, toutes les initiatives que peuvent apporter au Commandant en chef ses collaborateurs ou ses subordonnés se résorbent en lui. Il les fait siennes, puisqu'il en prend en définitive la responsabilité. Mais cela est la vérité officielle. L'histoire intervient ensuite pour fixer l'enchaînement des faits et faire la part de chacun dans le succès. Elle s'étonnera peut-être que, pendant cette bataille de cinq jours, le Général Joffre ne soit intervenu à aucun moment pour opérer des déplacements de forces et, en particulier, renforcer son aile gauche pour aider au débordement de l'armée de Von Kluck. Elle marquera également sa surprise que le 5, la veille de la Bataille, le Général Joffre ait transporté son G. Q. G. de Bar-sur-Aube à Châtillon, c'est-à-dire à plus de 50 kilomètres en arrière. Faut-il voir dans ce fait une marque de confiance dans le succès? Le Commandant Muller n'en trouve d'autres raisons que celle-ci : « se soustraire aux émotions de la lutte ». Elle nous paraît bien faible.

Pour finir, disons qu'il est regrettable qu'après tant d'années écoulées, qui ont permis de rendre justice à la conduite du Général Lanrezac, le Commandant Muller se fasse encore l'in-

terprète des rancunes du G. Q. G. contre l'ancien commandant de la 5e armée, dans une note venimeuse (p. 107) ainsi conçue : « ...Le ressentiment du Maréchal French contre le Général Lanrezac s'est même traduit, le 30 août, par une décision de retirer son armée de la ligne de feu... » Le Maréchal French a réduit à néant depuis longtemps cette accusation. Il écrivait, en effet, le 27 août, à Lord Kitchener, c'est-à-dire avant la bataille de Guise :

J'ai pu enfin décider la Ve armée française sur ma droite et trois divisions de cavalerie sur ma gauche à se porter en avant pour diminuer la pression exercée sur moi par l'ennemi.

Ce qui signifie que dès le lendemain de la retraite de Charleroi, le Général Lanrezac avait déjà obéi à ce qu'on appelle la camaraderie de combat.

Le Maréchal French écrivait encore à Kitchener le 31 août :

Le général Joffre semble anxieux. Je lui ai fait connaître franchement que, puisqu'il a commencé sa retraite, je me trouvais dans l'impossibilité absolue de rester sur le front. J'ai décidé de commencer dès demain matin ma retraite derrière la Seine. Cela signifie une marche de 8 jours à une distance considérable de l'ennemi. Il nous sera possible de commencer notre réorganisation en cours de route. Ma base est maintenant dans le voisinage de La Rochelle et je forme une base avancée au Mans. *Je n'aime pas le plan de Joffre.*

Ceci était écrit au lendemain de la Bataille de Guise, qui n'avait eu aucun effet pour soulager les Anglais, parce que décidée par le G. Q. G. au moment où il n'en était plus besoin. Il s'agit bien dans cette lettre du Général Joffre, et non du Général Lanrezac. Il n'est pas possible que le Commandant Muller n'ait pas connu cette correspondance. Elle peut être consultée par tout le monde (1).

Puisque nous sommes dans le cadre de la bataille de la Marne, signalons la belle étude du Colonel Valarché, **Le Combat du Petit Morin,** sur l'action de la 5e armée, et, en particulier du 10e corps. L'étude du général G. Rouquerol sur **La Bataille de Guise,** qui comprend des souvenirs personnels d'une rare sincérité et une relation de la bataille, est tout à

(1) *Sir George Arthur Kitchener et la Guerre,* Payot, 1921 (p. 78).

fait remarquable. Jamais je n'ai mieux compris la Bataille de Guise. Enfin, le lieutenant-colonel Mayer, avec **Nos chefs en 1914**, revient sur un sujet qui lui est familier, en nous entrenant à nouveau de Joffre, Foch, Percin, Sarrail, d'Amade. Ses réflexions, malgré ce qu'elles contiennent parfois de doctrinaire et de systématique, sont toujours intéressantes et témoignent d'un esprit original.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Education

Dr E. Claparède : *L'éducation fonctionnelle;* Delachaux et Niestlé. 22,50

John Dewey et Evelyn Dewey : *Les écoles de demain*, traduit de l'anglais par R. Duthil; Flammarion. 12 »

Divers: L'Ecole des parents: *L'Adolescence;* Lanore. 12 »

Géographie

Emmanuel de Maritonne : *Europe centrale.* 1re partie : *Généralités. Allemagne.* Avec 90 cartes et cartons dans le texte, 134 photographies h. t. et 2 cartes en couleurs, h.-t. (*Géographie universelle* sous la direction de P. Vidal de La Blache et L. Gallois, tome IV) ; Colin. 110 »

Histoire

Duc de Lévis-Mirepoix : *François Ier;* Edit. de France. 20 »

E. Rodocanachi : *Histoire de Rome. Le pontificat de Léon X. 1513-1521.* Avec de nombreuses illustrations; Hachette. » »

Arthur Weigall : *Cléopâtre, sa vie et son temps.* Avec 5 croquis et 8 illust. h.-t.; Payot. 30 »

Littérature

Henry Bérenger : *Chateaubriand, héros de l'Aventure romantique.* Avec un portrait. (Coll. *Figures du passé*) ; Hachette. 25 »

Jean Biron : *Une poignée de grains dans le vent;* 1re série; Costes. 20 »

Emile Bruyère : *Les écluses historiques ou la Résurrection du passé et la fixation vivante de l'Histoire (passée et future)* ; Figuière. 12 »

Emile Cahen : *Callimaque et son œuvre poétique;* E. de Boccard. » »

Emile Cahen : *Les Hymnes de Callimaque.* Commentaire explicatif et critique; E. de Boccard. » »

Paul Claudel : *La cantate à trois voix* suivie de *Sous le rempart d'Athènes* et de traductions diverses; Nouv. Revue franç. » »

Colette : *Supplément à Don Juan.* Cuivres et bois originaux de Gérard Cochet. (Coll. *Suppléments à quelques œuvres célèbres*) ; Ed. du Trianon. » »

Grillparzer : *Ottokar*, traduit et préfacé par Auguste Ehrard. Texte allemand et traduction; Edit. Montaigne. 20 »

P. Jourda : *Stendhal raconté par ceux qui l'ont vu*, souvenirs, lettres, documents réunis, annotés et accompagnés de résumés biographiques. Préface de Paul Hazard. (Coll. *Les grands hommes racontés par ceux qui les ont vus*) ; Stock. » »

Bertrand de Jouvenel : *Vie de Zola;*

Libr. Valois. 15 »

Otto Kaus : *Dostoiewski et son destin*, traduit de l'allemand par Georges Cazenave; Rieder. 15 »

Roland Lebel : *Histoire de la littérature coloniale en France;* Larose. » »

Pierre Paraf : *Israël 1931;* Libr. Valois. 15 »

Dr E.-F. Podach : *L'effondrement de Nietzsche*, traduit de l'allemand par Andhrée Vaillant et Jean R. Kuckenberg. Revue pour les termes médicaux par le Docteur Ch. Claqué, de Bordeaux; Nouv. Revue franç. 15 »

Jules Romains : *Morceaux choisis.* Poésie. Prose. Théâtre ; Nouv. Revue franc. » »

Jean Rumilly : *Un homme de l'an mille, Bernard de Menthon;* Figuière. 12 »

René Schwab : *Le portail royal (Cathédrale de Chartres).* Avec des illust.; Grasset. » »

Robert Sencourt : *La vie de Méredith*, traduit de l'anglais par Georges Luciani. Préface d'André Maurois. Avec un portrait. (Coll. *Vies des hommes illustres*) ; Nouv. Revue franç. 15 »

Paul Shack : *L'homme d'Ouessant (Du Chaffault)*; Redier. 15 »

Kikou Yamata : *La vie du général Nogi.* Avec un portrait. (Coll. *Vies des Hommes illustres*); Nouv. Revue franç. 15 »

Musique

Charles Tournemire : *César Franck.* (Coll. *Les Grands musiciens par les Maîtres d'aujourd'hui*) ; Delagrave. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Winston Churchill : *La crise mondiale 1919*, traduit de l'anglais par Louis Berthain; Payot. 32 »

Ministère des Affaires Etrangères. *Documents diplomatiques français 1871-1914*, 3e série : 1911-1914. Tome second : *8 février-10 mai 1912*; Costes. » »

Général Palat : *La part de Foch dans la victoire*; Lavauzelle. 18 »

Général J. Rouquerol : *Le drame de Douaumont, 21 février-24 octobre 1916.* Avec 18 illustr, h. t.; Payot. 18 »

Philosophie

A. Cuvillier: *Manuel de philosophie, classes de philosophie et de Première supérieure.* Tome I : *Introduction générale. Psychologie*; Colin. 38 »

David Hume : *Œuvres philosophiques choisies*, traduites de l'anglais par Maxime David. Préface de L. Lévy-Bruhl. Tome I : *Traité de la nature humaine. De l'entendement*; Alcan. 40 »

René Le Senne : *Le Devoir*; Alcan. 70 »

René Le Senne : *Le mensonge et le caractère*; Alcan. 45 »

Fortunat Strowski : *Montaigne*, 2e édit. revue et corrigée; Alcan. 45 »

Poésie

Yvonne Ferrand-Weyher : *Huit poèmes en forme de chant royal.* Préface d'Edmond Pilon. Bois par Mme Favrat-Houllevigne; Le Pigeonnier, Maison du Livre, Paris.

Pierre Minet : *Heures douloureuses, 1919-1922*; Imp. Henri Vavasseur, Saint-Denis, Réunion.

Politique

René Giraud : *Vers une Internationale économique*; Libr. Valois. 15 »

Donald A. Lowrie : *Masaryk de Tchécoslovaquie*, premier Président de la République tchécoslovaque. Avec des illust.; Edit Jesers. 11 »

Camillo Marabini : *Le problème France-Italie.* Préface d'Emile Buré; Editions européennes. 15 »

Questions coloniales

S. Ferdinand-Lop : *Les colonies françaises. Leur commerce. Leur avenir. Leur importance. Leurs ressources*; Malfère. 12 »

Mouslim Barbari : *Tempête sur le Maroc ou les erreurs d'une politique berbère*; Rieder. 5 »

Questions juridiques

Maurice Soulié : *Les procès célèbres de l'Allemagne*. Avec 8 illust. h.-t.; Payot. 18 »

Questions militaires et maritimes

J. M. Bourget : *Gouvernement et Commandement. Les leçons de la guerre mondiale*; Payot. 25 »

Général Changarnier : *Mémoires* publiés sous les auspices de M. Théodule de Fontenay-Changarnier, d'après le manuscrit original, avec introduction, raccords et notes de Henry d'Estre. Avec un portrait d'après Horace Vernet; Berger-Levrault. 25 »

Roman

Mathilde Alanic : *Anne et le bonheur*; Flammarion. 12 »

Marcel Allain : *Miss Téria*; Ferenczi. 2 »

Henry Bataille : *L'enfance éternelle*, roman autobiographique; Flammarion. 12 »

Rémy Beaurieux : *Cailloute*; Moncho, Rabat. » »

Pierre Benoit: *Le déjeuner de Sousceyrac*; Albin Michel. » »

Henri Bosco : *Pierre Lampédouze*; Nouv. Revue franç. » »

Robert Bourget-Pailleron : *Champsecret*; Nouv. Revue franç. 15 »

F. Chaffiol-Debillemont: *Tourmente*; Edit. des Portiques. 12 »

Claude Chauvière : *On m'a volé mon amour*; Flammarion. 12 »

Léon Chenoy : *Ut majeur*; Libr. Valois. 15 »

Ernst Glaeser : *La paix*, traduit de l'allemand par Joseph Delage et Cécile Knœrtzer; Rieder. 16,50

Vicomte de Guell : *D'Alphonse XII à Tut-Ank-Ammon*; Edit. des Portiques. » »

Edmond Haraucourt : *Dieudonat*; Flammarion. 12 »

Théodore Herzl : *Terre ancienne, terre nouvelle... (Altneuland)*, traduit de l'allemand par J. Delau et J. Thursz; Rieder. 16,50

Capt de La Falconnière : *La haine du passeur Aymard*; Nouv. Edit. Argo. 12 »

Jean Lahovary : *Etre et ne pas être*; Edit. Excelsior. 12 »

Georges Limbour : *L'illustre cheval blanc*; Nouv. Revue franç. » »

Georges Meredith : *Le conte de Chloé. Le cas du général Ople et de lady Camper*, traduit de l'anglais par D. Dourgnon; Nouv. Revue franç. 15 »

George Meredith : *Diane de la Croisée des Chemins*, traduit de l'anglais par Lucien Wolff; Nouv. Revue franç., 2 vol. 30 »

Guy-Paisant : *Rue Boutarel*. Avec 10 dessins h. t. de P. J. Poitevin; Les Beaux-Arts. » »

Pierhome : *La vie du bandit Bellacoscia*; Edit. de France. 15 »

H. Roulleau et G. Delmas : *A l'est des hommes s'agitent*; Fasquelle. 12 »

Tarassov-Rodionov : *La Révolution de février 1917, febral*, traduit du russe par Marc Semenoff; Nouv. Revue franç. 15 »

Edgar Wallace : *La loi des quatre*, traduit de l'anglais par Henri Demeurisse; Jeheber, Genève. 15 »

Edgar Wallace : *La marque de la grenouille*, traduit de l'anglais par Alix Naville; Jeheber, Genève. 15 »

Sciences

Paul Berché : *Pratique et théorie de la T. S. F.*; Publications et éditions françaises de T. S. F. 50 »

Lucien Godeaux : *La géométrie*; Hermann. 15 »

F. Wolfers : *Deux heures de physique. II : Structure de l'électricité*; Kra. 15 »

Sociologie

J.-P. Haesaert : *Etiologie de la répression des outrages publics aux bonnes mœurs;* L'Eglantine, Bruxelles. » »

Théâtre

Nina Gourfinkel : *Théâtre russe contemporain*; Renaissance du Livre. 30 »

H. R. Lenormand : *Théâtre* complet. VII : *Mixture*; Edit. Crès. 15 »

Voyages

Léon Riotor : *Lyon, la cité de la soie.* Avec des illust. (Coll. *Provinces et villes de France*); Edit. Pierre Roger. » »

Pol Stiévenart : *Le voyage à Bagdad.* I : *Le Nil;* Arts graphiques modernes, Bruxelles. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Arnold Bennett. — Prix littéraires. — Le Souvenir d'Emile Verhaeren à Saint-Cloud. — Deux lettres de Littré à propos de la femme d'Auguste Comte. — Les Amis de la Prononciation française du latin. — Controverse sur le rythme. — Au sujet d'une citation. — Une vue sur l'Amérique. — Un projet d'hebdomadaire naturaliste : « La Comédie humaine ». — Cave traductores! — Parallèle. — Psychologie des grands hommes. — Le Sottisier universel.

Mort d'Arnold Bennett. — Vers neuf heures, dans la soirée du 27 mars dernier, après cinq semaines de maladie, Arnold Bennett est mort. Tous ceux qui l'ont connu en sont profondément attristés, et de tous les points du monde où il avait des lecteurs et des admirateurs, des témoignages de sympathie ont été câblés à son domicile. Son ami H.-G. Wells, qui était aussi son voisin dans le même immeuble, questionné par des journalistes, répondit : « Je suis désolé et ne me sens pas la force de dire quoi que ce soit. Cette mort de Bennett m'atteint de trop près. » Nous partageons tous ce sentiment.

Arnold Bennett naquit le 27 mai 1867 dans les « Potteries », ces fameuses « Five Towns », hideuse agglomération industrielle à laquelle, à côté de leur existence géographique, il a donné une place sur la carte littéraire de l'Angleterre, à qui réellement il a conféré l'immortalité.

La carrière de Bennett couvre à peine une période de trente ans : elle lui a suffi pour produire une longue série d'ouvrages qui le placent au premier rang des écrivains anglais contemporains. Quelques-uns de ses livres lui vaudront certainement de garder cette place dans l'histoire littéraire de son pays. Il a jadis divisé lui-même son œuvre en plusieurs genres : d'une part son théâtre qui comporte des pièces tirées de ses romans, et *Milestones,* trois actes écrits avec Edward Knoblough, qui se jouent sans cesse depuis 1912; d'autre part, une variété de volumes et de recueils tels que *La Vérité concernant un Auteur; Comment vivre avec* 24 *heures par jour, Things that have interested me,* et divers autres dans lesquels il exposait son extraordinaire connaissance pratique de la vie dont il savait tirer un si merveilleux profit; il les classait du reste sous le nom de « Savoir-Faire Papers ».

Ses romans se partagent en deux catégories au moins : la première ne servit qu'à étayer la seconde et il y renonça au fur et à mesure que le succès lui permettait de se consacrer à ce qu'il considérait comme la partie la plus solide de son œuvre; elle comprend un genre de romans proches du feuilleton, tels que *The Grand Babylon Hotel.* Il les écrivait en quelques semaines; leur publication lui assurait des ressources suffisantes pour de longs mois de tranquillité matérielle favorable à la composition d'œuvres d'une autre qualité, telles que *The Old Wives Tales,* publié ces jours passés en français sous le titre *Un Conte de Bonnes Femmes, Clayhanger* dont la *Revue de Paris* publia en 1915 une traduction par Maurice Lanoire, et *Riceyman's Steps,* histoire d'un avare qui s'égale à du Balzac. Une bonne part des romans et des nouvelles qui ont pour cadre les « Cinq Villes » entrent dans cette catégorie, et cet aspect régionaliste d'Arnold Bennett n'est pas le moins curieux de son œuvre.

Arnold Bennett a été un grand journaliste. Quelle que fût son activité de romancier, il ne négligea jamais ses collaborations régulières à des quotidiens et à des périodiques. Il exerçait par là une influence énorme dont il se servait avec une clairvoyante intelligence et un imperturbable courage. Avec Arnold Bennett disparaît une grande et noble figure de la littérature contemporaine, et sa mort interrompt une carrière puissamment tracée dans la plus pure tradition anglaise. — H.-D. D.

§

Prix littéraires. — Le prix de la Littérature régionaliste a été décerné à M. Maurice Pottecher pour l'ensemble de son œuvre.

§

Le Souvenir d'Emile Verhaeren à Saint-Cloud.

DEUXIÈME LISTE DE SOUSCRIPTION

M. Georges Lecomte	25	»
M. Alexandre Millerand	100	»
M. Henry Le Sidaner	50	»
M. Marcel Batilliat	50	»
M. Fernand Boulé	50	»
M. Gustave Zidler	20	»
M. Maurice Maeterlinck	200	»
Mme Suzanne Mercet	50	»
Mme Gabrielle Castelot	50	»
M. le Vte de Fontenay, ambassadeur de France...	100	»
M. Grimoin-Sanson	200	»
M. Maningue, Conseiller d'arrondissement	30	»
M. Armand Godoy	200	»
M. Emile Vercamer	25	»
M. Gustave Kéfer	200	»
M. G. Haumont	20	»
M. Georges Mauguin	10	»
Le Comité des Fêtes de Mai à Saint-Cloud	100	»
Total	1.480	»
Liste précédente	4.380	»
Total général	5.780	»

Nous rappelons que les souscriptions sont reçues par M. Fernand Boulé, 31, rue Saint-Honoré, à Versailles.

L'inauguration du monument est fixée au samedi 6 juin, dans l'après-midi.

§

Deux lettres de Littré à propos de la femme d'Auguste Comte.

Paris, ce 24 mars 1931.

Cher Monsieur le Directeur,

L'étude si curieuse et si documentée publiée dans le *Mercure* du 15 mars par M. Maurice Wolff sur *Le Ménage d'Auguste Comte* m'invite à vous donner communication d'une lettre que Littré adressa, le 9 novembre, à la comtesse d'Agoult, avenue de l'Impératrice, n° 15.

Cette lettre, dont l'original repose au fonds Daniel Stern à Versailles, est postérieure de quatre jours à l'ordonnance qui enlevait

la veuve d'Auguste Comte à l'espoir de s'emparer des papiers et manuscrits du philosophe, conservés rue Monsieur-le-Prince. Mme Comte venait donc de perdre la première manche de son procès avec les exécuteurs testamentaires, et Littré, de chevalier servant, n'hésita point à se muer en frère quêteur au profit de son étrange dame.

Il n'est guère besoin, après les éclaircissements de Maurice Wolff sur le rôle de Littré, de faire ressortir tout ce qu'il y a de partial et d'erroné dans les allégations de l'ancien disciple de Comte. Affirmer, par exemple, qu'à la mort du chef de l'école positiviste, Mme Comte s'est « très honorablement conduite », qu'elle a fait « abandon de tout pour répondre à quelques dettes laisées par son mari », c'est délibérément travestir et farder la vérité.

Aussi bien, sans plus m'attarder en des commentaires ou réfutations qui découlent de l'étude même de votre collaborateur, je cède la plume au correspondant de la comtesse d'Agoult :

Madame,

Vous avez fait si bon accueil à mon jeune ami M. de Blignières et à son livre que je me sens encouragé à vous adresser une requête. Il s'agit de la veuve de M. Comte. A la mort de son mari, cette dame s'est très honorablement conduite. Bien qu'elle eût des reprises à réclamer, elle a fait abandon de tout pour répondre à quelques dettes laissées par son mari, et ce tout n'y a suffi que tout juste, de sorte qu'elle est demeurée sans aucune ressource qu'une souscription que j'ai ouverte pour elle et où naturellement je me suis inscrit le premier.

J'ai pensé en effet que je devais faire tous mes efforts pour que la veuve de M. Comte, celle qui porte son nom, ne tombât pas dans la détresse. Ce n'est pas s'enrôler sous la philosophie positive que de s'associer au secours que nous donnons à Mme Comte. C'est seulement témoigner qu'il y a des souvenirs pour une grande vie et un grand cœur.

J'ajouterai, tout en craignant de rapprocher des intérêts très inégaux, que je serais personnellement heureux d'avoir votre appui en cette circonstance, y voyant une marque précieuse de la bienveillance que vous me témoignez depuis plusieurs années.

Agréez, Madame, mes respectueux hommages. — E. LITTRÉ.

Une note annexe nous apprend que Marie d'Agoult fit parvenir au solliciteur un don anonyme de cent francs.

Voici du reste en quels termes le plus mal peigné des membres de l'Institut s'empressa de remercier la comtesse-aux-belles-boucles :

Paris le 11 novembre (1858).

Madame,

Je suis très touché de la part que vous prenez à la souscription de Mme Comte, de l'estime que vous gardez pour la vie et l'œuvre de M. Comte et de l'appui que vous me donnez en cette circonstance.

Des témoignages comme le vôtre m'aident matériellement encore plus moralement. Je n'ai pas l'intention de publier aucune liste. Par conséquent, l'anonyme sera gardé comme vous le désirez.

Je vous remercie bien de m'avoir indiquer le moment où l'on vous trouve, désirant vous aller rendre mes devoirs, je compte m'en informer auprès de M. Ollivier...

J'ai pensé, Monsieur le Directeur, que ces deux petits textes pourraient être versés avec profit au dossier Comte-Littré.

Dans l'espoir que les lecteurs du *Mercure* y trouveront un *post-scriptum* utile à l'article de M. Wolff, je vous demande d'agréer ici l'assurance de mes sentiments respectueux et tout dévoués.

P. FLEURIOT DE LANGLE.

§

Les Amis de la Prononciation française du Latin. — Nous avons à deux reprises parlé de cette Société dans nos échos. Sans doute intéressera-t-il d'avoir les noms de quelques-uns de ceux qui ont adhéré à ce mouvement.

Le Sénat est représenté par MM. Léon Bérard, Boivin-Champeaux, Charles Desjardins, Manuel Fourcade, Justin Godart, Roger Grand, Morand. Au Palais-Bourbon, MM. Joseph Denais, Fernand Engerand, Le Corbeiller, ont dès l'origine envoyé leur adhésion. Il en est de même de MM. Robert Beudant et André Mornet, conseillers à la Cour de Cassation, et de MM. André Toutain et Joseph Aulneau, de la Cour des Comptes.

Sous la coupole, la société a obtenu les concours de MM. Adrien Blanchet, Joseph Bédier, Jérôme Carcopino, René Doumic, Edouard Estaunié, Paul Janet, Camille Jullian, Louis de Launay, Fernand Laudet, Ph.-E. Legrand, maréchal Lyautey, Charles Michel, Pierre de Nolhac, Maurice d'Ocagne, Emmanuel Rodocanachi, Charles-M. Widor.

Relevons encore les noms des poètes Fernand Gregh, Félix Jeantet, Fagus, Henri Potez, Frédéric Plessis, Robert de Souza, André Spire et Francis Vielé-Griffin.

Autre lettre d'un ecclésiastique, un chanoine cette fois :

S'il est des prêtres qui ont accepté d'enthousiasme la réforme de la prononciation du latin d'Eglise, il en est aussi qui s'y soumettent par pure

correction, pour ne pas contrister ou froisser leur évêque, n'ordonnant pas, mais conseillant. On a voulu l'unité, on a rencontré une plaisante cacophonie. L'unité de sons, d'ailleurs, était-elle à ce point souhaitable dans un clergé qui avait donné l'immortel exemple de la soumission à la parole du pape, et à quel prix, lors des lois de séparation?

Quand un clergé a donné, se sent prêt à renouveler ce témoignage de fidélité au Souverain Pontife, était-il à craindre vraiment qu'il pût devenir une église nationale, et était-il urgent d'effacer ainsi un des traits bien inoffensifs de sa physionomie traditionnelle?

Un prêtre qui connaît à merveille la province d'Oran et la Tunisie écrit :

Dans notre possession et dans le protectorat tunisien abondent, outre les Arabes et les Berbères, les Italiens, Maltais, Espagnols. Notre situation morale ne peut que perdre dans ce domaine, si nous ne maintenons pas, en présence de ces divers éléments, notre prononciation traditionnelle dans nos offices.

§

Controverse sur le rythme. —

Ce mardi 18 mars 31.

Mon cher ami,

J'aurais laissé tomber la réponse de M. Pius Servien à ma critique *très modérée* de son livre, *Les Rythmes comme introduction physique à l'esthétique*, si dans sa lettre (*Mercure* du 15 mars) il ne prétendait m'accuser d'une erreur, — ce que ma conscience professionnelle ne me permet pas d'accepter.

Les chiffres auxquels il soumet les strophes de la III[e] Olympique viennent en corollaire de sa théorie des « rythmes toniques » appliquée au français. Et M. Pius Servien a bien soin d'adopter tout au long de ses livres la définition dans tous les dictionnaires d'une syllabe tonique : celle sur qui la voix appuie avec plus d'*intensité* (définition vague et grossière d'ailleurs que la phonétique expérimentale a démontrée depuis longtemps insuffisante). Comme j'ai donc attribué à ses chiffres la valeur obligatoire qu'ils prennent par sa théorie même, il écrit :

Ce chiffre n'a aucunement trait aux intensités, mais à un autre élément de rythme. L'exemple donné par M. de Souza suffit pour faire éclater la définition qu'il avait cru pouvoir se donner de la nouvelle science du rythme.

Cependant l'auteur insistait (p. 15) sur « *l'identité de formes* » de la rythmique grecque et de la française. Alors?

Du moment qu'il substitue au jeu des brèves et des longues des « mètres doriens » une simple « représentation numérique » des syllabes et qu'il accorde ce numérisme à sa théorie générale

du rythme fondée sur les toniques, comment ses chiffres n'accuseraient-ils pas l'intensité exclusive dont pour lui chaque tonique relève?

Qu'il s'en prenne à sa logomachie pseudo-scientifique si je ne le comprends pas.

M. Pius Servien, de son côté, assure qu'il ne me comprend « jamais ». Comme c'est triste! Car il fut un temps — lorsque, en 1925, dans son *Essai sur les Rythmes toniques du français*, il m'accolait à Théodore de Bèze — où il écrivait :

Nous citons ces deux métriciens, parce qu'ils ont frôlé la vérité de fort près. Les autres prosodistes errent absolument... Th. de Bèze et R. de Souza ont eu le grand mérite d'observer que durée et intensité étaient des variables liées.

(Entre parenthèses, c'est loin d'être continûment exact; c'est beaucoup moins simple que cela, et Th. de Bèze n'a parlé que des rapports de la durée et de la hauteur dans le timbre des voyelles, — rapports certains, mais souvent très différents de ceux que Th. de Bèze établit.)

Dois-je me plaindre d'avoir été compris lorsque M. Pius Servien me louait à demi, ou me féliciter quand il ne me comprend plus du tout? Je penche pour le second sentiment, car au moins on est sûr ainsi de ne pas être compris de travers...

Dans tous les cas, puisqu'il n'a pas voulu comprendre ma modération, il faut qu'on sache que M. Pius Servien, qui prétend ne « s'occuper que de faits », et avoir adopté la « seule attitude scientifique », ne présente et n'explique aucun *fait* dans ses ouvrages.

En l'espèce, de quoi s'agit-il? Des phénomènes du son en mouvement à travers les sons propres d'une langue, puis des rythmes particuliers qu'on en peut tirer. Un fait — et le fait sonore comme les autres — s'établit scientifiquement par des mesures. A l'aide de ces mesures, on distingue et l'on vérifie les unités composantes, leurs rapports entre elles et avec d'autres unités. Unités et rapports sont marqués par des chiffres. Mais ces chiffres n'ont pas été obtenus à vue de nez, ils sont le résultat d'expériences mesurables.

Or, dans sa « nouvelle science », M. Pius Servien s'est refusé à tout travail de laboratoire, sans lequel aucune mesure *scientifique* n'est possible. Il donne les raisons de son abstention : le plus superficiel des littéraires, le plus fermé aux notions de science (et Dieu sait s'ils sont légion!) ne s'exprimerait pas autrement. Il n'en ose pas moins parler de ses « vérifications expérimentales ».

Que penser du reste d'une thèse vierge de toute bibliographie? Que penser d'un auteur qui regarde comme un « devoir de probité »

de ne pas mentionner les recherches de ses devanciers sous prétexte qu'elles ne lui ont pas servi et qu'elles ne peuvent servir à ses lecteurs? Comme si ce n'était pas à eux d'en juger! Comme s'il ne fallait pas être d'une présomption bien enfantine pour s'imaginer ne pas trouver trace dans les études anciennes de la vérité que l'on croit découvrir! Parce que M. Pius Servien se serait engagé dans une « direction » qu'il estime « particulière » (et elle ne l'est pas du tout, il y a longtemps que physique et mathématiques ont été mises au service des questions rythmiques par des « méthodes » autrement sérieuses que les siennes), on ne devrait pas se souvenir des travaux de ses pères? Du seul point de vue de la syllabe tonique, les XVIIIe et XIXe siècles ont fourni avec les Sacchi, Scoppa, Mablin, et enfin Quicherat presque tous les *faits* dont l'observation naturelle pouvait tirer parti, avant les enregistrements vraiment scientifiques de notre époque. Dédaigner le *Traité* de Quicherat notamment, « où sont exposés, dit le sous-titre, les variations successives des règles de notre poésie *et les fonctions de l'accent tonique dans le vers français* », me paraît un « devoir de probité » fort contestable.

Quant à l'application de ses soi-disant « nouvelles méthodes » que M. Pius Servien fait à la prose d'*Atala*, rien de plus arbitraire pour deux raisons : la première, parce qu'il n'établit aucune distinction entre la phrase écrite et la phrase parlée; la seconde, parce qu'il attribue aux accents toniques des places seules « possibles » et d'autres « impossibles », lesquelles, très souvent, sont aussi légitimes que les autres. Il a l'air d'ignorer entièrement les conditions phonétiques qui président à la distribution des syllabes françaises.

En réalité, il n'y aurait rien à dire d'ouvrages où l'insuffisance de l'œuvre se marie à la suffisance de l'auteur à un degré que la Sorbonne d'hier n'aurait jamais toléré dans une thèse. Mais puisque notre Université consacre des doctorats aussi peu pertinents, ce n'est pas avec modération, mais avec rigueur qu'il importe de relever les analyses en trompe-l'œil de matières vitales comme le rythme. La difficulté de les approfondir, renforcée par l'ignorance de tous(chez nos professeurs, elle est, au sujet du rythme, incroyable) demande toute une existence de patience et de scrupule qui ne saurait rendre trop modeste. M. Pius Servien est jeune, espérons qu'avec le temps il reconnaîtra la nécessité de cette modestie; et, comme nous tous, il ne considérera pas alors sans honte ses premiers travaux.

Croyez-moi, etc. ROBERT DE SOUZA.

§

Au sujet d'une citation.

17 mars 1931.

Monsieur le Directeur,

J'étais bien décidé, après la réponse de M. Fontainas, à tenir pour clos le léger incident au sujet de Segrais et de La Fontaine. Mais l'aimable intervention d'un lecteur de Casablanca m'oblige presque à vous adresser ces lignes que vous pourrez jeter au panier, pour peu que vous les jugiez fastidieuses pour les lecteurs du *Mercure*. Le plaisir de se voir imprimé étant pour moi, depuis longtemps nul et inexistant, je n'en resterai pas moins fidèle au *Mercure*, croyez-le bien.

Et d'abord je tiens à féliciter M. Serfass de s'être rappelé et d'avoir cité exactement deux vers de Virgile appris il y a 37 ans. Certes, Fontainas et moi savions bien que ces vers avaient inspiré Segrais selon moi, La Fontaine selon lui. La chronique du 15 décembre roulait en partie sur l'extrême difficulté de traduire, même en vers français toute une longue série de vers virgiliens. Or, cette thèse, je l'ai toujours soutenue, et même en public en juillet dernier. J'étais donc heureux de la voir, le 15 décembre, corroborée par l'autorité et la compétence de M. Fontainas. Si j'ai réclamé sur un point en faveur de Segrais, c'est que j'ignorais *Clymène*. D'autre part, La Fontaine n'avait traduit que le vers 73 de la 3e Bucolique. Segrais avait aussi, moins heureusement, traduit ce vers 73, mais, en plus, il avait, par une *libre* et *originale* imitation, rendu le sentiment et le mouvement du vers 72 cité par M. Serfass :

O quoties et quæ nobis Galatea locutà est!

Le désaccord entre M. Fontainas et moi n'était qu'accidentel, et l'accord souhaité par M. Serfass ne pouvait pas ne pas se faire.

D'autre part, en situant « apparemment » les deux vers de Virgile dans les *Géorgiques*, M. Serfass ferait une erreur, bien excusable, certes. Car quand on fait l'éloge de Virgile, c'est toujours les *Géorgiques* qu'on évoque, jamais les *Bucoliques*. Et une expérience, purement personnelle, et partant d'une valeur relative, n'a pas démenti ce fait pour moi.

Il serait curieux d'en chercher les causes. Jadis — je parle d'un temps plus ancien que 1893 — on expliquait la 1re Eglogue, souvent la 4e, très rarement une autre, et c'était tout. Dans la *Vie en fleurs*, A. France rend un hommage post-scolaire à la 6e, qu'il traduit en partie, assez inexactement d'ailleurs. Mais *une seule fois* dans ma longue existence j'ai eu le plaisir d'entendre citer et *réciter inté-*

gralement la 10e et dernière, et, j'ajoute, la plus belle, celle dans laquelle le divin poète a mis toute la tendresse, toute l'ineffable mélancolie de son âme et dont les vers chantent comme une exquise et douloureuse musique!

Veuillez agréer, etc. VICTOR BUCHARD.

§

Une vue sur l'Amérique. — Léon Gozlan naquit à Marseille le 1er septembre 1803. Il mourut à Paris le 14 septembre 1866. Il a beaucoup écrit et jouit en son temps d'une véritable notoriété. On lui doit — c'est d'ailleurs une dette que nous semblons avoir complètement oubliée — des nouvelles, des romans, des pièces de théâtre. Philibert Audebrand, qui lui a consacré un volume, donne la liste des nombreux journaux auxquels il collabora. Il cite le *Musée des Familles*, le *Nouveau Magasin des Enfants*. Il en oublie un, la *Gazette des Enfants*, que j'ai la bonne fortune de posséder.

La *Gazette des Enfants* fut fondée en 1837 avec ce programme : Religion, Morale, Instruction, Plaisir. Son directeur eut, un jour de cette année-là, l'idée de demander à Léon Gozlan des entretiens littéraires.

Dans le premier, qui parut le 17 septembre, Gozlan soutient cette thèse que la littérature est une branche de l'histoire. Plus une nation a vécu, plus elle a éprouvé de changements, de vicissitudes, telles qu'invasions de peuples ennemis, bouleversement de dynasties, guerres politiques ou religieuses, et plus elle est en droit d'avoir une histoire et une littérature.

Cela est tellement vrai, d'après Gozlan, qu'il invite ses jeunes lecteurs à jeter les yeux sur la carte du monde et à les fixer sur l'Amérique du Nord. Celle-ci, qui ne date que d'hier, n'est-elle pas la plus pauvre des nations sous le rapport des lettres et des arts? Elle n'a aucun ouvrage, aucun livre, qui la représente à l'intelligence du siècle.

Si une commotion physique l'anéantissait, dit Gozlan, elle ne surnagerait dans la mémoire qu'à l'aide des annales d'autres peuples mis en contact avec elle par les nécessités commerciales.

Il prévoit d'ailleurs la seule objection qu'à son sens on pourrait lui faire, et il va au devant d'elle. Des noms auraient pu venir à sa pensée, ne serait-ce que celui de Washington Irving, mais il n'en voit qu'un, familier du reste à ses lecteurs. Parlant de Fenimore Cooper, il lui concède du talent, ses descriptions sont fidèles peut-être, éloquentes en tout cas. Mais « Cooper n'est qu'un Anglais, qui pense dans l'ordre méthodique des Anglais et écrit dans la

langue des Anglais ». Et, devenant éloquent lui-même, Léon Gozlan écrit ces lignes délicieusement absurdes qu'il faut citer.

Ce n'est que lorsque l'Amérique aura de vieilles villes en ruines, de vieux châteaux-forts brisés, de vieux temples, démolis par une religion nouvelle ou par plusieurs religions ennemies, de vieux noms de races comme en avaient les Grecs, les Romains, comme en eurent plus tard les Espagnols, les Français et les Anglais, c'est lorsque ses chemins de fer seront détruits — car tous ses temples et ses châteaux ne seront peut-être de longtemps que des chemins de fer — c'est lorsque ce qui fit sa gloire et sa prospérité ne sera plus pour elle qu'un sujet de misère et de regret, c'est alors seulement que l'Amérique septentrionale aura une littérature, des poèmes où elle chantera sa gloire éteinte, des élégies où elle pleurera ses braves marins insultés par une aristocratie paressseuse, des tragédies où elle exposera ses combats avec les hommes de l'Angleterre, des romans où un autre Cooper peindra avec le délicieux coloris de la douleur ce qu'elle fut un jour près du foyer domestique, sous la cabane du planteur ou dans la ferme des colons.

En vérité, on ne saurait pousser plus loin l'incohérence de la pensée et du style. Il y eut un deuxième entretien le 1er octobre et un troisième le 29, dans lequel Gozlan développe cette idée que, bonnes ou mauvaises, les passions complètent l'artiste. Si Gilbert a du talent, c'est parce qu'il a faim, et qu'ayant faim, il est envieux.

Donnez-lui la voiture de d'Alembert ou de Buffon, et il ne sera plus rien du tout : un assez pauvre versificateur de mauvaises odes, un prosateur détestable.

C'est l'amour de l'humanité, à sa plus limpide expression, qui inspire *Télémaque* à Fénelon, « ouvrage que n'aurait jamais écrit la plume éloquente de Bossuet, stylet inflexible dans sa main de fer ».

Le troisième entretien fut le dernier. Le directeur de la *Gazette des Enfants* pensa justement qu'il pouvait s'assurer des collaborateurs plus utiles, certainement plus à la portée de ses jeunes lecteurs. On regretterait d'ailleurs d'avoir été privé des idées de Léon Gozlan sur l'Amérique. Elles montrent à quel point peut être saugrenu un homme qui a laissé une réputation d'intelligence et d'esprit. — A. BARTHÉLEMY.

§

Un projet d'hebdomadaire naturaliste : « La Comédie humaine ». — Dans *Emile Zola raconté par sa fille,* Mme Maurice Le Blond rappelle que, trois mois avant son décès, le 13 février 1880, Gustave Flaubert écrivait à Guy de Maupassant une lettre dans laquelle, parlant d'un projet de journal qui lui aurait été soumis par Zola, il s'exprimait ainsi :

Redis à Zola que je suis enthousiasmé par l'idée de son journal (un autre titre : *Le Justicier*?) Il y aurait toute une série d'articles à faire sur *Les Tyrans du dix-neuvième siècle.* On commencerait par la littérature et le journalisme : Buloz, Marc Fournier, Halanzier, Granier de Cassagnac, Girardin, etc.; puis on aborderait les finances : les crimes de la maison Rothschild, etc.; puis l'administration, etc. Le tout pour prouver que les misérables sus-nommés ont fait verser plus de larmes que Waterloo et que Sedan.

— De quel journal Flaubert parle-t-il? demande Mme Denise Le Blond. Rien dans la correspondance de Zola n'y fait allusion...

Nous avons déjà consacré une note à ce projet de journal dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1919. Depuis cette date, des renseignements nous ont été apportés qui permettent de donner quelques précisions sur ce projet, né dans l'esprit de J.-K. Huysmans, et auquel avaient adhéré, avec Emile Zola, Edmond de Goncourt, Guy de Maupassant, Paul Alexis, Henry Céard, Léon Hennique et Théodore Hannon.

Huysmans reprenait ainsi, en 1880, ce qu'il n'avait réalisé que partiellement, en 1875, avec la nouvelle série hebdomadaire de la *Chronique illustrée,* cette publication-annexe du *Musée des Deux-Mondes* d'Eugène Montrosier où il écrivait, le 18 décembre 1875 :

Nous voulons créer un journal essentiellement parisien, avec une pointe, avec un ragoût en plus : le pittoresque et l'art... Nous espérons exprimer l'odeur âcre ou douce, la couleur assourdie ou vibrante de la ville, faire enfin, chaque semaine, le tableau complet, le tableau exact de ses modes fugitives et frivoles, de ses engouements d'une minute, de ses indifférences d'une heure, de telle sorte que, si jamais un jour un écrivain voulait fair pour le dix-neuvième siècle ce que les frères de Goncourt ont fait pour le dix-huitième, représenter les phases multiples d'une époque dans ses plus petits détails, la *Chronique illustrée* puisse être feuilletée utilement et fournir cette note juste qui donne tant de saveur au livre de l'écrivain (1).

C'est au début de 1880 qu'il soumet à ses amis — et tout d'abord à Montrosier — l'idée de créer *La Comédie humaine, journal hebdomadaire, littéraire et scientifique,* paraissant tous les samedis. Il fait imprimer du papier à lettres portant ces titres et sous-titre accompagnés des adresses suivantes :

Rédaction et administration, 28, *rue Royale, à Saint-Cloud. Bureaux à Paris*, 32, *rue d'Angoulême.*

Les collaborations qu'il sollicite lui sont promises, et, le 18 octobre, il s'engage par traité avec Derveaux, l'éditeur installé 32, rue d'Angoulême, Derveaux qui avait déjà publié la seconde édition de *Marthe* et fourni une partie des fonds de la *Revue réaliste* de Vast-Ricouard (1879).

(1) *La Chronique illustrée*, Nouvelle série, N° 1, 18 décembre 1875.

Le 4 novembre, sur papier à en-tête de la *Comédie humaine*, il mande à Zola que Derveaux crée des difficultés, prépare « d'odieuses affiches et des réclames charlatanesques. Quel terrible youtre! » dit-il.

Le 15 novembre 1880, sur papier à en-tête du ministère de l'Intérieur et des Cultes, il annonce à Zola que l'affaire est dans l'eau. Il paraît que Derveaux conjurait Huysmans d'amener Zola sans plus tarder pour se faire prêter de l'argent sur l'acceptation définitive du romancier des *Rougon-Macquart*.

Suivirent, sans résultat, quelques pourparlers avec Marpon; après quoi l'affaire fut abandonnée.

Il reste à établir pourquoi il était prévu, si l'on s'en tient à l'en-tête du papier à lettres, que la rédaction et l'administration devaient être installées 28, rue Royale, à Saint-Cloud. — L. DX.

§

Cave traductores !

New Haven, Connecticut, le 14 mars 1931.

Monsieur le Directeur,

Je tiens à rectifier une petite erreur qui s'est glissée dans l'article de votre collaborateur, M. Henri Mazel, sur la question des dettes interalliées. Dans une conclusion émouvante, M. Mazel s'écrie : « Les mots d'Owen Wister : l'oncle Shylock! l'oncle Sham (et non Sam, Sham voulant dire honte) resteront collés aux gouvernements américains d'après guerre. » Si le gouvernement américain (il n'y en a qu'un) doit courber la tête de honte, ce ne sera pas sur le dire de M. Owen Wister, le mot *sham* signifiant non pas *honte* (*shame*, en anglais), mais *prétexte* ou *bluff*. Si le prêteur d'argent est bluffeur, les Etats-Unis se trouvent accusés à juste titre.

Il sera difficile d'amener l'entente et l'amitié internationales, tant que le monde persistera à nourrir ses préjugés favoris et à se fier à des écrivains et traducteurs irresponsables. Le sérieux dont les partis pris vicieux de *Scènes de la vie future* sont accueillis en France par des gens qui n'attendent pas mieux d'une « civilisation primitive » nous met un peu dans l'état d'esprit de Gargantua à la naissance de son fils hyperbolique. Quant aux traducteurs... la gaffe d'un journaliste américain aux derniers Jeux Olympiques en France a failli constituer une cause de guerre. Après une victoire américaine dans une de ces épreuves, on a hissé, comme d'habitude, le drapeau du gagnant. Faisant sa copie de seconde main et se méprenant sur le sens de *hisser*, qui ressemble au mot anglais *hiss*, notre journaliste a raconté de sang-froid qu'on avait

conspué la bannière étoilée. Vous voyez d'ici le bel effet que cela a fait! *Cave traductores... et auctores.*

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués. JOSEPH F. JACKSON.

§

Parallèle. — Deux citations sans commentaires :

On se souvient de l'attaque ridicule du malheureux imbécile qui signe Auriant, dirigée contre M. André Maurois. Nous l'avions citée, analysée, commentée ici même. Dans le numéro du *Mercure* qui paraît demain, M. André Maurois répond au pauvre Auriant. Autant l'attaque était puérile et piteuse, autant la réponse de M. Maurois se signale par le sérieux des arguments et la réflexion. Elle ne pèche, à notre avis, que par un point : la courtoisie. Je veux dire qu'elle est trop courtoise. On perd son temps à être poli avec les Auriant. Le coup de pied au cul est ce qui convient à ces animaux. — ALAIN LAUBREAUX, *Paris-Matinal*, 30 mars 1928.

LE PLAGIAT. — La 3e chambre du tribunal civil vient d'avoir à statuer sur un procès en plagiat introduit devant elle par un écrivain colonial, M. Beaudoux, contre un jeune romancier, M. Alain Laubreaux, qui, dans son livre intitulé *Yan le Métis*, aurait, aux dires du premier, plagié un de ses ouvrages. Après plaidoiries de Me Pierre Marie, membre du conseil de l'ordre, pour le demandeur, et de Me Gabriel pour M. Alain Laubreaux, le tribunal a condamné celui-ci à verser à M. Beaudoux la somme de 5.000 francs à titre de dommages-intérêts.

Le jugement de la 3e chambre dit notamment :

« Qu'il existe des passages du roman de M. Laubreaux qui ne sont qu'un démarquage à peine dissimulé de l'œuvre de M. Beaudoux; qu'on relève des phrases copiées mot à mot...

» Que M. Laubreaux, pour expliquer ces ressemblances qu'il ne méconnaît pas, allègue que le personnage a vraiment existé, mais attendu que ces affirmations ne reposent sur aucun document;

» Que si chaque écrivain peut librement traiter un sujet déjà traité par un autre, c'est à la condition formelle qu'il n'emprunte pas à son devancier les éléments essentiels de son œuvre, c'est-à-dire son plan, ses personnages, le cadre et les péripéties de l'action, son style et ses descriptions;

» Attendu que c'est cependant ce qu'a fait M. Laubreaux pour une partie très importante de son roman *Yan le Métis*, qui apparaît comme une contrefaçon à peine déguisée de la nouvelle de M. Beaudoux; qu'il s'agit bien ainsi d'une imitation frauduleuse. » — *Le Temps*, 28 mars 1931.

§

Psychologie des grands hommes. — On lit dans *Excelsior* du 28 mars 1931 :

Par ma formation d'esprit, nous dit Mr Charlie Chaplin, je suis plus près de Molière que de Shakespeare.

§

Le Sottisier universel

Le 13 mars suivant, Mlle de Courtin, une des dames de la Reine, est arrêtée à Strasbourg avec sa voiture, à l'auberge de la Ville de Paris, 15, rue de la Mésange, au bord de la Moselle (c'est là que Maurice Barrès commencera d'écrire *Colette Baudoche*) et l'on saisit sur elle 27 lettres. — HENRY BORDEAUX, « La Reine Hortense au château d'Arenenberg », *Revue de Paris*, 15 mars, p. 256.

Il eut du mal à se frayer un chemin entre les habits noirs et les dos nus, où parfois la clavicule pointait désagréablement. — LÉON LEMONNIER, « Les Destins Solidaires », *Mercure de France*, 1er mars, p. 367.

Avez-vous jamais pensé à souhaiter la fête à Gastounet? Voyez ce qu'ont fait les Polonais pour la Saint-Joseph, le 19 mars. Car le maréchal Pilsudski a pour patron le père putatif de l'enfant Jésus. De Varsovie, on nous annonce que cinq millions de cartes furent spécialement imprimées à l'usage des admirateurs du maréchal. Et elles furent toutes vendues. Mais peut-être le président de la République polonaise jouit-il de la franchise postale? Alors, comme on dit : « Autant pour les crosses ». Pas un sou de la Saint-Joseph n'ira au budget. Les postiers se sont échinés à l'œil. Les postiers de la Pologne et ceux de l'île Madère, où le dictateur polonais passe actuellement ses vacances. Ce sont les secrétaires du président qui vont s'appliquer le boulot. Car il faut répondre à ces vœux. — J.-J. BROUSSON, *La Dépêche* (de Toulouse), 27 mars.

LE RAPIDE PARIS-BORDEAUX DÉRAILLE EN GARE D'ÉTAMPES. — Un sixième cadavre a été transporté à l'hôpital d'Etampes; il s'agit de Mme Paul Colin, qui avait succombé subitement au passage du rapide à Bourg-la Reine. — *Le Petit Parisien*, 20 mars.

Depuis que les chômeurs en Amérique se sont mis à vendre des pommes dans les rues, la mode de manger de ce fruit s'est développée à un tel point que tous les Américains arivant en France réclamaient des pommes. Auparavant, il était rare de trouver des pommes dans un restaurant français; avec cette nouvelle clientèle, les restaurateurs en importent des milliers de caisses. — *Agence United Press* (New York), 28 février.

L'histoire de nos origines nous rappelle qu'une pomme décida des destinées humaines; une autre, de discorde, passe pour avoir été la cause initiale de la guerre de Troie; une troisième fut jetée généreusement par un nommé Pâris à la renommée Vénus. — *L'Ami du Peuple*, 22 mars.

Le Dr Guéniot, centenaire et savant comme Choiseul. — *L'Œuvre*, 3 mars.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris, — 1931.

BULLETIN FINANCIER

La lourdeur continue de prévaloir. Elle n'est pas particulière à la Bourse de Paris ; elle domine aussi la plupart des marchés étrangers. A Londres, de nombreux allégements ont été constatés à l'occasion des fêtes de Pâques. A New-York, la cote faiblit sans cesse depuis plusieurs semaines. Seul Berlin se montre optimiste, bien que les rapports publiés par diverses grandes sociétés germaniques fassent état de conditions économiques défavorables, et que le bruit soulevé par le projet d'union douanière austro-allemande soit peu susceptible de servir les dirigeants du Reich. Mais il est entendu que les comptes des sociétés allemandes sont des « comptes habillés » et que les bénéfices de 1930 doivent s'entendre après de gros amortissements.

Il apparaît ainsi que la « crise mondiale » — retour forcé au statut économique et monétaire d'avant-guerre — n'est pas à la veille de disparaître. Aussi bien, les marchés financiers ne peuvent-il que se montrer circonspects. En France, l'indifférence des capitalistes à l'égard des valeurs mobilières à revenu variable est commandée en outre par deux faits : le goût du moindre risque qui fait préférer lorsque la monnaie est stable, les obligations aux actions, la défiance du public au sujet du régime fiscal actuel. Le budget de 1931-32 n'apparaît en équilibre que sur le papier ; sa stabilité résulte d'artifices comptables, et l'on doit craindre des relèvements d'impôts s'il est avéré que les conversions de rentes françaises — attendues dès mai prochain — ne procurent pas au Trésor des économies suffisantes pour faire face à une diminution prévue des rentrées d'impôts.

On a noté un relèvement de certaines rentes françaises, malgré les perspectives de conversion. L'avance de nos fonds publics tranche avec la faiblesse générale des fonds d'Etat étrangers. Nos Banques ont relativement peu varié. Un grand nombre d'entre elles méritent l'attention ; leurs résultats bénéficiaires pour l'exercice 1930 — aussi défavorable que fut satisfaisante l'année 1929 — valent d'être retenus. Ils témoignent de l'excellence de l'organisation de nos établissements de dépôts et de nos banques d'affaires qui, nonobstant la baisse mondiale du loyer de l'argent et la mauvaise tenue persistante des marchés financiers, peuvent généralement maintenir leurs précédentes répartitions.

Les Affaires de Navigation sont assez éprouvées. La suppression du dividende de la Cunard, puissante compagnie anglaise, et les démarches faites par les armateurs britanniques auprès du gouvernement anglais pour qu'il obtienne de la compagnie du Suez un abaissement des tarifs de transit par le canal, laissent présager des comptes peu satisfaisants pour nos sociétés maritimes.

L'accord intervenu entre compagnies charbonnières françaises et syndicats ouvriers au sujet de la réduction des salaires des mineurs n'a aucunement stimulé nos charbonnages ; la concurrence étrangère sévit en effet et l'on ne peut espérer que le simple maintien des derniers dividendes déclarés. Les affaires d'étain se distinguent par une reprise qui est en relation étroite avec la meilleure tenue du métal ; il est à noter toutefois que les stocks anglais ne cessent de grossir, ce qui témoigne de l'inefficacité présente des mesures de restriction décidées par les quatre grands pays producteurs : Nigérie, Bolivie, Malaisie et Indes Néerlandaises. Les Mines d'or sud-africaine affirment de bonnes dispositions dans l'attente de dividendes supérieurs ; on ne doit cependant pas perdre de vue que l'augmentation de leurs bénéfices reste dépendante d'une plus ou moins grande abondance de la main-d'œuvre indigène. Que vienne une reprise de l'activité industrielle et commerciale en Afrique du Sud et les bénéfices des sociétés aurifères déclineront tout aussitôt, en raison des débauchages. La baisse du pétrole et du caoutchouc affecte les affaires intéressées.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1931.